
La Vie en pointillé
leïla
chellabi


La Vie en pointillé
leïla
chellabi

leïla chellabi

La Vie en pointillé

LCenteur

Une couleur s'est échappée pour en rejoindre une autre, bientôt unies, puis mêlées, la nuance s'est promenée sous le pinceau pour raviver d'une toile la « vibrance » nouvelle à laquelle le peintre venait de donner vie.
Mais était-ce lui ?
La question, soulevée en lui par l'espace que vient d'ouvrir sa main, s'est propagée jusqu'au cœur, circulation fluide ne rencontrant aucun obstacle sinon ses propres limites mises en exergue par ces traits de pinceau, parfaits, la couleur belle, la plénitude qui l'envahissait tandis que la question posée passait son chemin sans rencontrer de réponse valable à ses yeux.

Ce n'est que le lendemain, lorsqu'il reprit son travail, que le peintre se rendit compte qu'un état de grâce incompréhensible avait tiré de lui le meilleur de façon impromptue, et qu'en fait, sans cet état, il ne gérait rien du miracle qui s'était produit la veille.
Car la technique seule n'était pas en cause, elle suivait le chemin habituel de la confiance qu'il lui faisait, mais ce n'était pas suffisant, non, loin de là. Bien sûr, il connaissait cet état de grâce, mais à chaque fois qu'il le quittait, il lui était rude de constater que son indépendance était en cause, et que de fait, à cinquante

ans bien sonnés, il n’avait pas encore trouvé le moyen de négocier cet état de grâce, non, il n’y avait aucun moyen de l’apprivoiser.
L’état de grâce arrivait de façon inattendue la plupart du temps, toujours enrobé de magie dont les joueurs se faisaient une fête, et son cœur alors touché de plein fouet en était remué à chaque fois plus intensément. La frustration qui suivait alors était de plus en plus sombre et déprimante avec le temps qui passait.
Et voilà que ce jour-là il était déprimé, l’état de grâce de la veille le narguait, lui semblait-il, et il se sentait impuissant face à cette injustice, il ne savait pas, au fond, comment nommer ce qui lui arrivait.
Mais était-ce une injustice ? Pas sûr, pas sûr !
Alexandre posa son pinceau, il ne peindrait pas aujourd’hui, il ne pouvait pas. Sans aucune envie, il sortit pour une promenade dans le jardin qui le mena jusqu’à la chapelle sur la petite place du village, passa devant, revint sur ses pas, et y entra, ce qu’il faisait de temps en temps, mais aujourd’hui, une résonance particulière, une ambiance un peu moins lumineuse, une tristesse presque, lui collait aux basques, et sans trouver les mots pour prier, il se laissa soudain aller à cet état sans envie que de se poser là, entre Dieu qu’il cherche, et les villageois qu’il entend passer dehors.
Puis des larmes ont coulé sur ses joues, se sont perdues dans sa barbe, jusqu’au cou où elles se sont taries faute de constance. Alexandre n’a jamais été doué pour la tristesse, mais en ce jour qui lui collera probablement à la peau pendant quelque temps, il ne veut rien laisser au hasard, mieux vaut pour lui se

laisser aller à cet état étrange afin de ne pas s'y laisser enfermer, mais pour s'en dégager au plus vite. Et dans ce cas, ouvrir intérieurement toutes les portes qui pourraient retenir cette tristesse est absolument impératif. Ce qu'il fait sans retenue aucune.
C'est en rentrant chez lui pour dîner qu'Alexandre prend conscience que la trace qu'a laissée le miracle du jour précédent est bien vivace.
Heureux de s'en rendre compte, il se dit que s'il tient le bout de ce fil magique, rien n'est perdu.
Bien sûr que rien n'est perdu !
C'est sur cette pensée sage qu'il prend place pour déguster le succulent dîner qu'a préparé sa fidèle Léonie.
Et il se demande ce qu'il ferait sans elle. Cette pensée lui est insupportable, il la chasse d'un revers de colère, comment des pensées pareilles peuvent-elles lui traverser l'esprit ?
Puis il dîne en silence comme tous les soirs, en mâchant bien pour ne pas prendre de poids, conseil de son médecin qui le chouchoute en bon ami qu'il est devenu.

En cet hiver glacial, Alexandre aime ce feu de cheminée qui illumine, et chauffe en crépitant, la grande salle de vie qu'en ville ils appellent le living. Ce feu est un compagnon sur lequel Léonie veille, afin que chaque soir la maison soit un écrin douillet où il fait bon se reposer après une journée bien remplie. Et la vie coule ses douceurs familières sur les épaules du peintre qui pense qu'un jour il lui faudrait

tenter un autoportrait éclairé par ce feu flamboyant dont il aime chaque flamme ainsi qu'une femme qu'il suivrait du regard, fasciné par sa démarche chaloupée dont on ne retient rien qu'une trace esthétique, une ligne qui bouge trop pour la fixer sur une toile.
Alexandre ne veut pas de télévision ce soir, comme souvent.
Il compte lire, ce qu'il dit à Léonie qui lui porte sa verveine avant de se retirer dans sa chambre, après un « Bonsoir Monsieur » quasi joyeux.
Alexandre s'installe, le regard perdu dans les flammes.
Lira, lira pas ? Peu importe, c'est dans ce face-à-face éphémère avec la verveine qu'Alexandre se prépare à dormir, content comme un gamin de retrouver sa couette protectrice, dans la nuit maintenant tout à fait tombée. La maison est calme.
C'est après avoir mis la braise sous les cendres, et la grille devant la cheminée, qu'Alexandre monte dans sa chambre au premier étage.
La nuit sera calme elle aussi, et bientôt le sommeil gagne du terrain pour faire des rêves à venir une aventure de la conscience qui s'y promène en quête de messages de l'inconscient, à décoder…

Les jours qui ont suivi n'ont pas été productifs sur le plan créatif.
Alexandre n'est même pas rentré dans son atelier. Pas envie.
Il vaque de-ci de-là dans le village, avec des amis, un pot par-ci, un autre par-là, des échanges un peu

brouillons où les uns comme les autres ne se rendent compte de rien, et certainement pas de l'état particulier dans lequel le peintre se balade pour ne pas rester seul, comme si cette compagnie avec lui-même ne lui valait rien du tout.
Mais les gens sont ainsi, ils vont et viennent avec des évidences sous les yeux, sans les appréhender, sans les comprendre, sans même y prêter la moindre attention, trop occupés qu'ils sont à éluder ce que la vie, l'amitié, représentent vraiment.
Alexandre pensait avoir des amis, mais il se rend compte à la lumière de ces quelques jours qu'il est le champion du village pour sa notoriété, mais au fond, personne avec lui ne va au fond des choses de la vie qu'il mène. Par manque d'intérêt ? Non, tout simplement parce que tout le monde pense que tout ne peut aller que très bien pour lui.
Et ce vide que ressent soudain Alexandre serait dévastateur s'il n'était juste qu'un malentendu entre les villageois qui lui sont pourtant tout dévoués, et son malaise ponctuel, du moins l'espère-t-il. Car c'est d'inconnu soudain qu'est fait son quotidien. Alexandre n'a pas l'habitude, tout, grâce à Léonie, est si bien réglé dans sa vie quotidienne que rien d'inconnu ne peut s'y glisser, et il constate soudain que c'est faux, il nage en plein inconnu dans l'indifférence générale qui n'est au fond qu'un grand malentendu.
Pas de quoi se réjouir quand la solitude fait son apparition pesante alors que très entouré, on ne la supposait pas si pesante !

Non, pas de quoi se réjouir.
Mais c’est la vie, et Alexandre est en train malgré lui d’apprendre que finalement on est toujours seul, où que l’on soit, quoi que l’on fasse.
C’est un bon apprentissage pour un homme de cinquante ans qui se pensait entouré alors que l’entourage n’est qu’un mot pour nommer la superficialité d’une présence ou de plusieurs qui de fait, ne sont que là, sans plus. La présence, c’est autre chose.
Et la présence, comme la liberté, c’est peut-être d’abord et avant tout à l’intérieur de soi, et doit-on parvenir à un autre stade du Soi pour en vivre les effets sur les causes auxquelles il faudrait s’atteler, travailler dans ce potentiel humain immense dont tout être, homme, femme, a le privilège ?
Dans la tête d’Alexandre, trop de questions sans réponses.
Ça tourne, rond on ne peut pas dire, mais effectivement, les pensées passent, ou stagnent-elles dans un coin du cerveau ? Mais est-ce vraiment là qu’elles naissent ? Elles vont et viennent, trouvent des impasses qui les bloquent, des bornes inconnues ne menant nulle part, et s’estompent quand les nécessités du quotidien les repoussent dans l’action qui suit.
Et Alexandre comprend bien évidemment que d’aucuns qui comme lui se retrouvent dans l’état qui est le sien en ce moment, aient envie de fuir dans l’agitation d’un semblant d’action qui n’est après tout qu’organisation désordonnée face à des questions auxquelles aucune réponse ne colle.

Mais pour autant, Alexandre n'est pas malheureux, non, il est juste un peu stressé, et même ce stress qu'il parvient à cacher lui vaut des compliments de la part des villageois, qu'ils confondent avec la grande forme qu'ils croient détecter chez Alexandre, qui n'a jamais de sa vie été aussi mal, ou plutôt sur le fil d'un rasoir dont le manche lui est inaccessible !
C'est à ce moment de ce malaise plus ou moins maîtrisé que la Châtelaine du village invite Alexandre à dîner.
L'invitation arrive par courrier déposé dans sa boîte aux lettres, que Léonie lui remet en soupirant, en effet, elle n'a jamais aimé cette Châtelaine chez qui elle a travaillé un an avant de devenir la gouvernante d'Alexandre, son ange gardien, sa fée du logis, son gendarme face aux hostilités inexistantes venant de l'extérieur, bref, la femme indispensable pour un homme seul, artiste de surcroît, qui tient à son confort et à sa liberté de travailler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit quand il peint. Et ce, sans que personne n'entrave jamais cette liberté indispensable à sa peinture.
Léonie qui a soupiré sans faire aucun commentaire, s'éloigne pour regagner sa cuisine où Alexandre la rejoint après avoir pris connaissance de l'invitation le conviant la semaine prochaine à dîner.
Alexandre connaît mal cette Châtelaine qui a pignon sur domaine, organise des soirées qui attirent des relations parfois mystérieuses, du monde entier, mais oui, et avec laquelle il n'a jamais frayé. Non pas qu'elle n'ait pas essayé, mais il était toujours indisponible,

sur le départ pour une exposition à l'étranger, une émission de TV ou autres obligations, il a toujours dû décliner les invitations reçues pour indisponibilité professionnelle.
– Léonie, vous qui connaissez le Château et n'aimez apparemment pas cette femme, j'aimerais vraiment que vous m'en disiez plus car je n'ai cette fois-ci aucune raison de décliner cette invitation, et j'aimerais en savoir un peu plus, ce que vous comprenez, j'en suis sûr.
Léonie épluche des pommes de terre, elle dépose couteau sur la table, et pommes de terre dans une cuvette d'eau, s'essuie les mains à son tablier et invite Alexandre à s'asseoir tandis qu'elle sort un verre pour lui servir du cidre.
– Léonie, vous savez bien je ne boirai ce verre de cidre que si vous m'accompagnez.
Léonie sourit et sort un deuxième verre avant de s'asseoir face à Alexandre qui lève son verre pour trinquer avec elle. Ce n'est qu'après la première gorgée que Léonie lui dit :
– Monsieur Alexandre, mon avis ne vaut pas grand-chose, je ne suis qu'une employée, et ce que je pense, ce que j'ai vu, ce que j'ai ressenti aussi, ne porte pas à conséquence, on a toujours plus ou moins de sympathie pour quelqu'un fût-il ou elle un employeur. Donc je ne sais pas trop quoi vous dire…
– Dites-moi, Léonie, ce que vous pensez, juste pour m'éclairer un peu sur cette Dame du Château que je ne connais pas, vous savez mon horreur des mondanités !

Où vais-je mettre les pieds si j'accepte cette invitation à dîner ?
– Quelle histoire ! lance Léonie qui s'est levée pour rapporter un bol rempli d'amandes et de noix de cajou avant d'enchaîner :
Quelle histoire ! Cette Dame, comme vous dites, est un peu snob, c'est du moins ainsi que j'imagine les gens snobs bien que j'en ai croisés bien peu ! Elle a l'habitude de recevoir des gens un peu étranges. Mais ne me demandez pas pourquoi je pense ça, je ne sais pas. Des gens bizarres que l'on ne voit pas au village et qui ne voient même pas les gens qui les servent. J'avais l'impression d'être transparente. C'est aussi bien remarquez, mais c'est étrange à vivre, juste étrange. Vous voyez, prendre un verre de cidre comme nous le faisons, est impensable au Château !
– S'il n'y a que ça, ce n'est pas bien important, chacun est comme il est, on s'en moque, non ? demande Alexandre.
– Bien sûr, Monsieur, mais c'est un tout. Ces soirées duraient toute la nuit, jusqu'au petit déjeuner parfois, et le Château semblait investi, chambres comprises, une autre vie s'installait. Quand le personnel allait se coucher, nous avions ordre de ne revenir au Château sous aucun prétexte, et nous laissions de la nourriture et des boissons à profusion sur les dessertes et la table de la salle à manger immense, éclairée par des petites torches et d'innombrables bougies. Tout cela prenait un sens mystérieux, et depuis la fenêtre de ma chambre dans la maison qui nous était impartie dans le parc, on ne voyait rien, tous rideaux tirés, le

Château se refermait sur son mystère qui nous excluait, c'était très bizarre et nous n'avons jamais su pourquoi ces soirées semblaient se refermer sur les hôtes de ces soirées qui avaient lieu à peu près tous les mois, parfois plus. Je n'ai jamais aimé cette ambiance que cela créait, car ambiance il y avait. Un peu glauque en fait, termine Léonie en croquant une amande.
– Bien Léonie, d'après ce que vous me dites, je ne vois là qu'imagination en quête d'explication, le mystère est parfois dans la tête de celui qui se pose des questions alors qu'il n'y a rien à répondre, dit Alexandre, pensif.
– Je vous l'ai dit, Monsieur, ce que je ressens ne vaut pas grand-chose, c'est un tout, une ambiance, un manque d'affinité avec madame, et ces gens bizarres qui ont provoqué chez moi le rejet de ce Château, et de ce qu'il s'y passait. Mais il n'y a peut-être là rien d'exceptionnel ou de répréhensible, il n'y a peut-être rien, j'ai préféré me séparer de ce rien, et je suis très heureuse, Monsieur Alexandre, d'être ici, et de m'occuper de la maison, même si vous aussi êtes un peu atypique ! lance Léonie en souriant.
– Ah ! Parce que moi, je suis atypique ? lance à son tour Alexandre dans un éclat de rire.
– Oui, Monsieur, oui. Vous êtes un artiste, et vous êtes si libre dans votre tête, que cela fait du bien au village et aux gens du village, j'aime cette maison, votre atelier, et je suis heureuse ici, avec vous, c'est tout différent du Château, dit doucement Léonie.
– Très bien, merci Léonie, nous allons continuer ainsi,

et je prends note de vos impressions sur le Château, nous verrons bien, dit Alexandre en se levant pour sortir directement dans le jardin.

Il fait froid, et c'est agréable pour Alexandre qui est bien couvert. L'air de la campagne lui fait du bien, il aime cette maison de famille qu'il connaît depuis son adolescence, et où il a peint ses premières toiles au grand dam de ses parents qui auraient voulu pour lui un métier plus sûr. Mais son talent aidant, il les a vite convaincus que c'était une véritable vocation.
Tout cela lui semble si loin. Le Château à cette époque-là n'avait pas encore été vendu, le propriétaire, le Duc de Chausse Trape était encore vivant, et les fêtes données pour les villageois font désormais partie de l'histoire du village. Tradition qui n'a pas survécu au Duc car le fils s'est vite débarrassé du Château pour partir à New York avec sa femme, et ne plus revenir. On ne sait d'ailleurs pas ce qu'il est devenu.
Alexandre est songeur. C'est fou comme les surprises de la vie sont étranges, les tournants pris soudainement. Pourquoi fuit-on certaines époques ou lieux qui ont marqué une enfance, et pourquoi disparaît-on sans donner aucune nouvelle à ceux qui vous ont bien connus et qui vous respectaient ?
C'est comme ça, c'est la vie, et que dire d'autre ?
Il n'y a parfois aucune explication possible à des comportements dictés par des filtres psychologiques ignorés des premiers intéressés, ceux qui y sont soumis inconsciemment ! Alors chercher à savoir ce qui se passe dans la tête des autres quand on a du mal

avec la sienne, c'est bon pour les psy qui s'y frottent pour des raisons plus ou moins claires, les habitant aussi depuis l'enfance parfois.
Mais Alexandre considère que ce n'est pas son problème, et c'est pourquoi dans l'heure qui suit, il chasse ces pensées de sa tête pour écouter parler le cœur qui bat dans ce village qu'il aime.

C'est dans son atelier qu'Alexandre a passé une partie de la nuit, c'est pourquoi quand Léonie le constate, elle coupe le téléphone pour qu'il ne soit pas dérangé, nettoie l'atelier, et prépare un brunch, dans ces cas-là, monsieur Alexandre brunche vers midi, treize heures ou plus.
Et comme d'habitude, Léonie veille à ce que tout soit propre et prêt quand monsieur se réveillera et qu'il descendra juste après une bonne douche.
La maison silencieuse est calme et propre.
On dirait qu'une pluie torrentielle de créativité a lavé l'atelier de toutes les pensées troubles des derniers jours, et le soleil, malgré le froid qui baigne l'immense pièce, le sait et fait sa fête à l'ensemble de la maison qui s'y love, attentive au sommeil d'Alexandre qui, passé quatorze heures, dort toujours.

Léonie repasse puis sort faire quelques courses et croise la voiture de la Châtelaine qui s'arrête au bord du trottoir à sa hauteur.
– Bonjour Léonie, comment va votre vie ? Vous avez l'air en forme, et comment va notre fameux peintre ? lui dit la Dame du Château après avoir ouvert la fenêtre.

– Bonjour Madame, je vais bien je vous remercie, répond Léonie signifiant ainsi qu'elle n'a pas à s'immiscer familièrement dans la vie de son employeur, fût-il un peintre connu.
La Dame du Château esquisse une grimace puis d'un signe de la main, referme la fenêtre tandis que le chauffeur démarre, elle a compris qu'elle ne tirerait aucune information de Léonie qu'elle a toujours considérée comme étant secrète, voire un peu bizarre.
Léonie se dit que la Dame doit être très intéressée par monsieur Alexandre pour s'être arrêtée ainsi alors qu'elle n'aime pas beaucoup Léonie, d'une part, et que d'autre part cette dernière le lui rend bien.
Pourquoi cet intérêt soudain ?
Mais comme cela ne la regarde pas, elle décide d'oublier cet échange rapide, et entre dans la boulangerie.

Pendant ce temps, Alexandre se réveille. Il est près de quinze heures, c'est la cloche de l'église du village qui sonne les trois coups, renseignant ainsi Alexandre qui se lève d'un bond et ouvre ses volets. Le soleil radieux qui l'accueille le ravit, il referme vite la fenêtre, le froid pince.
En bas dans la cuisine, Léonie qui a entendu du bruit à l'étage, allume le feu dans la cheminée, et met tout en place pour monsieur Alexandre qui aura sûrement faim.
Vingt minutes après, Alexandre est attablé après sa douche qu'il a prise tiède, énergie, énergie, il se sent bien et le dit à Léonie qui le sert.

– Tant mieux, répond Léonie qui enchaîne : La Dame du Château s'est arrêtée à ma hauteur pour demander de vos nouvelles, et accessoirement des miennes…
– Et alors ? demande Alexandre en mangeant de bon appétit.
– Et alors je lui ai dit que j'allais très bien, et je n'ai pas répondu pour vous, monsieur, elle est donc repartie sans insister, il n'aurait plus manqué que ça ! dit Léonie.
– Léonie, je me demande ce que je ferais sans vous. Vous êtes parfaite, car je ne me suis pas encore décidé pour ce dîner qui ne m'enchante guère, dit Alexandre.
Léonie vaque à ses occupations, Alexandre termine son repas qui tient du brunch et du goûter, puis se levant, sort après s'être bien couvert et lance :
– À tout à l'heure Léonie, j'en ai pour une petite heure. Je ne dînerai pas avant vingt et une heures ce soir, je viens de trop manger… C'est toujours la même chanson quand je travaille la nuit !
Léonie enregistre le message, et lance : « Bien Monsieur Alexandre ! »
Mais il est déjà parti.

Léonie, face aux gendarmes, le visage blême et les mains tremblantes, est au bord des larmes.
Le chef de la Gendarmerie connaît Léonie qui est une amie de sa sœur Agnès.
– Léonie, dites-moi tout ce qui s'est passé ce jour-là, c'est-à-dire hier. Monsieur Alexandre Font a dormi, me dites-vous, il avait travaillé toute la nuit, il devait dîner à vingt et une heures, et il n'est pas rentré. Il n'a pas téléphoné, sa voiture est dans le garage, il est sorti vers seize heures trente, seize heures quarante-cinq, et n'est pas rentré de la nuit. Vous n'avez aucune nouvelle de lui depuis, et ce n'est pas dans les habitudes de M. Font d'agir ainsi, c'est bien ça ? demande le chef de la Gendarmerie.
– Oui, Monsieur, c'est bien ça. Et il n'a jamais agi ainsi, cela ne lui ressemble pas du tout. Depuis dix ans que je travaille chez lui, c'est la première fois que ça arrive. Il prévient au moindre empêchement, est toujours ponctuel, je suis très inquiète vous savez, dit Léonie d'une voix tremblante.
– Réfléchissez bien, Léonie, y a-t-il eu hier quelque chose d'inhabituel que vous auriez pu remarquer durant la journée ? Je ne sais pas, un fait, quelque chose qui vous aurait étonnée ? Réfléchissez bien Léonie, c'est très important, dit le chef de la Gendarmerie.

– Je ne vois pas, non, tout était normal, monsieur aussi était normal, je ne vois pas… dit Léonie en réfléchissant à s’en plisser le front.
Un silence. Léonie est sous le choc, très inquiète, elle ne pense qu’à monsieur. Le chef de la Gendarmerie la regarde, lui laissant un espace pour bien réfléchir, il lui laisse le temps en l’observant.
– Ah, il y a bien une chose, inhabituelle, mais je ne vois pas en quoi cela pourrait concerner monsieur ! Non, je ne vois pas… dit timidement Léonie.
– Le moindre fait peut avoir une importance qui vous échappe, même si vous ne voyez pas, dites-moi à quoi vous pensez là ? lui demande-t-il.
– Eh bien, il y a dix ans je travaillais au Château quand la Dame du Château s’est installée. Et depuis ces dix ans, bien que je l’aie croisée dans sa voiture bien des fois au village, elle ne s’était jamais arrêtée. Et hier, elle s’est arrêtée, j’ai été surprise. Puis elle m’a demandé de mes nouvelles, ce dont elle se moque à mon avis, et pour me demander des nouvelles de monsieur Alexandre. Oui, c’était surprenant, dit Léonie.
– Eh bien oui, vous avez raison, Léonie, c’est en effet surprenant. Et que lui avez-vous dit ?
– Je lui ai dit que j’allais très bien, l’ai remerciée, mais je n’ai rien dit à propos de monsieur Alexandre, cela n’était pas mon rôle de la renseigner ainsi, elle a compris et est repartie aussitôt sans insister, dit Léonie avec assurance cette fois.
– Vous avez bien fait Léonie, en avez-vous parlé à monsieur Font ?

– En effet je lui ai raconté cette rencontre comme je viens de le faire, répond Léonie. Il m'a aussi dit que j'avais bien fait, dit Léonie pensive.
– Bon, vous pourrez venir faire votre déposition demain matin Léonie, vous êtes choquée. Je dirai qu'il n'y a pas lieu de trop s'inquiéter encore, monsieur Font est un grand garçon, il a sans doute une explication toute bête. On ne pourra passer au stade suivant que dans quelques jours, ne vous inquiétez pas, nous allons attendre et voir, nous sommes face à un adulte, il n'y a pas grand-chose à faire pour l'instant, dit le chef de la Gendarmerie.
– Il y a bien une chose aussi, monsieur avait reçu une invitation à dîner au Château pour la semaine prochaine, il n'avait pas encore répondu, il ne s'était pas encore décidé a-t-il dit, murmure Léonie.
– Pourriez-vous trouver cette carte ? Allez-y, j'attends, lui suggère-t-il.

Cinq minutes plus tard, Léonie est de retour et tend l'enveloppe qu'elle remet au frère de son amie.
Ce dernier l'ouvre, la lit, Léonie croit déceler un éclair de surprise sur son visage, il remet la carte dans l'enveloppe et lui dit de la remettre là où elle l'a trouvée.
Puis il quitte la maison avec son collègue, en disant à Léonie de venir demain vers onze heures à la gendarmerie si monsieur Font n'est pas rentré d'ici là.
Monsieur Font est une personnalité dans le petit village, et de surcroît une personnalité internationale connue et reconnue, il ne veut donc rien laisser au

hasard ni prendre à la légère cette disparition qui n'en est peut-être pas une, mais qui pourrait le dire à ce stade ?

La nuit est tombée sur le village.
Léonie a demandé à sa cousine de venir dormir, lui a préparé la chambre d'amis, elle ne se sent pas le courage de dormir seule dans cette grande maison. Constance est donc là, et son amie Agnès, la sœur du chef de la Gendarmerie, est venue dîner avec elles.
Amie et cousine réconfortent Léonie qui n'en mène pas large tant la situation dans laquelle elle se trouve est inhabituelle et stupéfiante…
Constance qui est infirmière donne de la valériane à Léonie. Docile, elle la prend, cela la détend immédiatement.
Une fois Agnès partie, la maison s'endort dans le village calme qui connaît ce soir sa première énigme depuis très, très, très longtemps.
Car Léonie et sa cousine Constance ne doutent pas un seul instant que tout le village est maintenant au courant, et que demain les villageois seront interrogés pour savoir si et quand l'un d'entre eux a aperçu hier monsieur Alexandre connu ici comme le loup blanc.
Mais pour l'heure, c'est la nuit qui enveloppe le village de sa cape céleste lumineuse d'étoiles lointaines tandis que quelque part Alexandre Font dort ou pas, et pourquoi pas chez lui ?
C'est sur ce mystère d'un village pourtant tranquille que les deux femmes s'endorment enfin.

Un bruit terrifiant retentit dans la maison comme une explosion.
Léonie se réveille en sursaut et se dresse dans son lit avec l'envie soudaine de se cacher sous les draps et de ne pas bouger. Mais Constance entre dans sa chambre et la presse de se lever, il faut aller voir.
Le bruit semble venir de l'atelier d'Alexandre.
Il est trois heures et demie du matin. La pleine nuit.
Les voilà toutes deux qui montent dans le silence revenu et se dirigent vers l'atelier.
Quand Constance ouvre la porte, elle sent un appel d'air, en effet la grande fenêtre est béante, des papiers volent partout, une toile est tombée du chevalet, c'est une vision de film d'horreur. Léonie va fermer la fenêtre après avoir allumé.
Constance se dirige vers la toile tombée, la peinture est encore fraîche, ce qui est totalement improbable, et pourtant !
Léonie regarde la toile, c'est une esquisse d'un portrait de femme, qui pourrait bien être la Dame du Château !
– Impossible, dit-elle, je n'ai jamais vu cette toile, elle n'était pas là aujourd'hui ! lance Léonie déstabilisée.
– Tu es sûre ? Tu ne l'avais sans doute pas vue, mais elle était forcément là puisque le peintre lui, n'était pas là ! Tu dois te tromper, Léonie, ce n'est pas possible.
– Je te dis qu'elle n'était pas là, je la découvre. Puis regardant autour d'elle, son regard tombe sur une autre toile qui représente le jardin de la maison, et continue, voilà celle qui était sur ce chevalet, c'est le jardin, là. Mais l'autre je ne l'ai jamais vue avant !

– Bon, on va aller se faire une tisane, mais si ce que tu dis est vrai, nous avons affaire à un fantôme qui se balade la nuit, change les toiles, les peint, et disparaît quand il nous entend monter. Sans compter le fait que la peinture est fraîche, ce qui semble parfaitement impossible ! On va faire avec puisque nous n'avons pas le choix, mais on appelle le frère d'Agnès à la première heure demain, parce que tout cela est surréaliste !

Dans la cuisine elles se préparent une tisane et la boivent tranquillement.
Sous le choc, les deux femmes remontent et se recouchent pour un reste de nuit sans autre incident. Elles en ont leur claque, comme le dit Constance.

Le matin, durant le petit déjeuner, Léonie fait part de ses craintes à sa cousine :
– Tu sais, je vois bien que les gendarmes ne sont venus que parce que c'est monsieur Alexandre, une personnalité, mais au fond, ce dernier étant un adulte, ils ne mettent rien en œuvre pour agir, et cela me préoccupe parce que ce qui se passe n'est pas du tout normal, ça fait dix ans que je suis au service de monsieur, et ce n'est pas normal.
– Mais c'est ainsi, c'est la loi, ils ne peuvent rien faire, et encore tu as eu de la chance, ils sont venus tout de suite ! Il ne faut pas t'inquiéter outre mesure, non, malheureusement c'est ainsi. Nous allons attendre patiemment, et nous aviserons, et puis monsieur Alexandre va bien réapparaître, non ? La fleur aux

dents ! Il n’y a rien d’autre à faire. Rien, dit sa cousine Constance, songeuse.

Puis Constance est partie, laissant Léonie à cette maison vide sans monsieur Alexandre qui, Léonie le constate ce matin, en est l’âme. Elle essuie une larme qui coule malgré elle, prête au pire, se semonce de penser involontairement ainsi, chasse cette pensée ridicule pour l’instant, et se met à briquer la cuisine sur laquelle elle se défoule.
Il fait froid bien sûr, mais le soleil est aussi radieux qu’hier, c’est réconfortant, se dit Léonie qui boit une tasse de thé noir, prenant un instant de repos, elle a l’impression qu’elle n’a rien à faire, ce qui aussi est ridicule. Mais quand monsieur Alexandre est là, c’est vrai que ce n’est pas pareil, le vide qui l’entoure la désarçonne, déstabilisée, Léonie vaque, et se demande où est passé le chat des voisins qui vient souvent lui rendre visite, mais depuis quelques jours, rien, aucun miaulement familier, il ne gratte plus à la porte de la cuisine, il a disparu. Elle se dit qu’il faudra qu’elle demande aux voisins, mais plus tard, pour l’heure elle veut échapper à toutes les questions que doivent déjà se poser les villageois, ce n’est pas le moment, elle ne le supporterait pas.
Et puis les gendarmes ont dit qu’ils tenteraient de savoir qui ont été les derniers à voir Alexandre Font.
Tout cela tourne dans la tête de Léonie, sans compter l’épisode pour le moins curieux de cette nuit, à ce propos, Léonie se dirige vers l’atelier pour voir à la lumière du jour cette toile qui, d’après elle, n’était pas

sur le chevalet hier matin…
Dans l'atelier, les rayons du soleil frappent le sol en y dessinant des lignes, comme si des projecteurs éclairaient une scène.
Quelques grains de poussière s'y meuvent en tournoyant, elle les regarde avec désapprobation et se dirige vers le chevalet vide.
Constance et elle ont-elles déplacé la fameuse toile dans la nuit ? Léonie cherche, mais il faut bien qu'elle se rende à l'évidence : la toile n'est plus là. Consternée, Léonie pense immédiatement que Constance a vu cette toile, et heureusement car personne au monde ne voudrait la croire si elle avait été seule cette nuit !
Léonie continue d'être déstabilisée par ces événements pour le moins curieux, qui déplacent des pans de vie qu'elle croyait bien rangée, bien tranquille et sans histoires hormis bien sûr la notoriété de monsieur qui savait parfaitement la gérer pour ne pas être trop dérangé.
Léonie est pensive, et inquiète, sans compter l'aura de mystère qui entoure depuis hier la maison qui, elle non plus, n'en revient pas !
Pourtant, mise à part la disparition de monsieur et l'épisode de cette nuit, puis la disparition d'une toile qu'elle n'avait pourtant jamais vue auparavant, tout semble normal. Léonie éclate d'un rire nerveux, oui, tout semble normal sauf ces détails qui n'en sont pas, et demeurent pour l'instant, totalement anormaux. C'est de la folie ! Léonie se calme et descend sans aérer, ce qu'elle fera plus tard.
Dans la cuisine, le chat gratte à la porte. Tiens ! Il a

reçu l'appel de Léonie cinq sur cinq.
Elle le fait entrer, il saute immédiatement sur la chaise de monsieur Alexandre, et la regarde, assis sur son postérieur. Léonie lui raconte les derniers événements, et quand elle se tait, le chat saute sur ses genoux et s'y roule en boule, ce qui émeut Léonie au bord des larmes, elle n'est pas seule, et ça fait une sacrée différence.
Sans bouger, en pleine méditation pour Léonie, en plein sommeil pour le chat, une demi-heure s'écoule ainsi dans un silence total.
Puis Léonie sursaute, quelqu'un vient de frapper, elle dépose le chat sur la chaise de monsieur Alexandre et va ouvrir. C'est le facteur avec un pli recommandé pour monsieur. Elle signe comme d'habitude puisqu'elle a la procuration. Ce pli est adressé à Alexandre Font, et entre parenthèses, le nom de Léonie est mentionné en dessous.
Le facteur ne fait aucun commentaire, ne pose aucune question, et Léonie le remercie pour ça, il sourit et s'éclipse.
Léonie contemple l'enveloppe avant de l'ouvrir, c'est l'écriture de monsieur, mais pourquoi en recommandé ?
La lettre a été postée de la petite ville qui se trouve à dix kilomètres de là, et où ils vont quelquefois faire des courses. Elle est datée d'il y a trois jours, veille de la disparition de monsieur.
Léonie ne sait que penser. Elle ouvre l'enveloppe avec un couteau.
La cuisine est silencieuse, les bruits du jardin arrivent, un peu étouffés, la solitude semble s'installer un peu plus, Léonie est perplexe.

Léonie sort de l'enveloppe une feuille de papier épais. Une peinture abstraite y est ébauchée, tout en couleurs pastel.
Et un texte :

Léonie,

J'ai donné des ordres à la banque pour qu'elle vous verse tous les mois votre salaire, et de quoi faire tourner et entretenir la maison. Faites avec, s'il vous plaît.
Je dois m'absenter pour une durée indéterminée, ne soyez pas inquiète, tout va bien pour le moment.
Dites aux gendarmes que vous avez prévenus que c'est mon bon vouloir.
Je vous appellerai une fois par mois.
Dites la vérité, vous ne savez pas pourquoi, mais c'est ainsi.
Je vous remercie cordialement pour tout.
Soyez heureuse, tout ira bien.
Que Dieu nous garde.

Alexandre Font

Léonie est perplexe. Ainsi c'était planifié ! Pourquoi ne m'avoir rien dit ?
Les questions se pressent, sans réponse, mais au moins, il ne faut pas s'inquiéter ! C'est déjà ça.
Léonie prend donc la résolution de tout continuer comme monsieur Alex le lui demande. Cela la perturbe, mais allez savoir avec les maîtres, et avec les artistes en particulier, c'est toujours inattendu ! Elle est un peu choquée mais revient vite à la raison. Oui, elle s'occupera de la maison et recevra sa cousine pour le

week-end, pas question de se couper du monde, non, et elle le dira à M. Alex dès son premier coup de téléphone, pour rester claire.
Léonie ensuite se rend à la gendarmerie, leur montre la lettre, il n'y aura pas de suite.
Le gendarme lui demande si elle reconnaît l'écriture de M. Font.
Oui, elle la reconnaît. Il fait une photocopie de la lettre pour le dossier vite refermé, on ne sait jamais. Léonie peut rentrer à la maison.
La vie peut continuer son cours, tout est paisible dans la maison qui lui murmure une certaine satisfaction, lui semble-t-il.
Vers dix-huit heures trente, Léonie appelle sa cousine Constance qui lui dit :
– Je vais passer prendre un pot avec toi, ce sera plus commode, j'ai besoin de marcher.

Une fois toutes les deux dans la cuisine, Léonie lui détaille le courrier de M. Alexandre.
Constance éclate de rire devant une tasse de thé fumé savoureux.
– Il est gonflé ton M. Alexandre, en vadrouille tout simplement, et rien ne t'avait alertée ? C'est bizarre quand même, non ? Il n'a pas l'air comme ça ! Tu crois qu'il est parti avec une femme ?
– Je ne sais pas, il a des liaisons ou plutôt des aventures avec des modèles parfois, mais rien de sérieux ! Je ne sais vraiment pas, mais l'essentiel est qu'il est parti, qu'il ne faut pas s'inquiéter, que rien ne change pour moi, sinon que je suis seule et un peu

déboussolée ! dit Léonie dans un souffle.
– Mais je viendrai te voir, et puis je passerai la fin de semaine de temps en temps avec toi, non ? Ça va être sympa comme tout ! J'adore cette maison. On y est bien… Tu vas voir, ça va être super ! lance sa cousine avec enthousiasme, ce qui réconforte Léonie qui lui sourit les yeux un peu humides.

Une fois Constance partie, Léonie se fait un petit dîner qu'elle mange avec le chat ronronnant sur la chaise à côté de la sienne. Et ça lui fait plaisir qu'il soit là. Il a droit à un peu de merlan, un chat content qui décide de passer la nuit là.
Dans la maison silencieuse et paisible, nouvelle donne, toute seule avec le chat des voisins, Léonie prend le temps de regarder un film à la TV avant de monter se coucher, le chat sur ses talons.
La nuit sera calme et longue, personne à nourrir demain matin sauf elle et le chat. Quel changement de rythme soudain, ce n'est pas plus mal pour ne pas s'encroûter, pense Léonie avant de s'endormir, le chat à ses pieds sur le lit.

La plage est déserte en ce petit matin lumineux où traîne encore un peu de nuit étoilée radieuse.
Le sable blond blanc est doux et encore frais aux pieds. Tartar, le petit chien blanc de Camilla court avec bonheur dans cette immensité qu'il investit pleinement de sa petite silhouette trépidante.
Une ombre avance vers eux, un homme ? Une femme ? Impossible de distinguer, la personne qui avance est à contre-jour et des ombres et lumières jouent sur l'écran dont la nature la gratifie. Mince en tout cas, pense Camilla qui appelle Tartar car elle le sait un peu trop sociable, et ne veut pas qu'il aille frayer avec n'importe qui. Mais Tartar s'en moque, et plus elle l'appelle, plus il s'éloigne vers l'ombre, attiré par cette rencontre plutôt inattendue sur cette plage encore déserte à cette heure. Et c'est vrai, pense Camilla, qu'elle n'a jamais vu personne à cette heure matinale sur cette plage où elle se promène chaque matin depuis cinq ans !
C'est curieux. Pourtant tranquille, Camilla suit Tartar des yeux, et chose extraordinaire, lorsqu'il arrive près de la silhouette en question, Tartar l'aborde de façon très familière et lui saute dans les bras… comme il a l'habitude de le faire avec les personnes qu'il connaît très bien.

Le petit chien est maintenant dans les bras de l'inconnu(e) encore trop loin pour que Camilla puisse voir de qui il s'agit…
Ce n'est que quelques minutes plus tard que Tartar revient vers Camilla en courant, s'arrête et regarde derrière lui pour voir si son nouvel ami le suit. Un rire parvient ensuite à Camilla, c'est un rire d'homme.
L'homme est maintenant devant elle.
– Il est incroyable votre chien, très familier, sociable et joueur ! Comment s'appelle-t-il ? demande l'homme souriant.
– Je vous présente Tartar, l'ennui est qu'il n'est pas très obéissant, il n'en fait qu'à sa tête ! lance Camilla.
– Oui, j'ai vu ça ! Mais ce n'est pas plus mal ! Il est mignon, quel âge a-t-il ? demande l'homme.
– Il a deux ans, mais il ne grandira plus, c'est une miniature, c'est comme ça et cela me va bien car je l'emmène partout… répond Camilla en souriant.
– Vous vous promenez très tôt dites-moi ? dit l'homme.
– Vous aussi, c'est la première fois ? demande Camilla.
– Oui, je suis arrivé sur l'île il y a deux jours, et c'est la première fois… répond l'homme, vous parlez bien français, ajoute-t-il en la regardant.
– Oui ma mère est française. Et j'ai fait mes études à Paris. Vous êtes français ? interroge Camilla.
– Je suis français, oui, répond poliment l'homme, qui n'a pas l'intention d'en dire plus note Camilla, qui se tait pour ne pas l'importuner.
– Je vais dans cette direction, ajoute-t-elle, je ne sais pas où vous allez, je vous souhaite une bonne promenade et à un de ces jours si vous comptez rester

quelque temps avec nous, dit-elle interrogative.
– Oui, à un de ces jours. Bonne journée.
L’homme continue sa promenade sous l’air désapprobateur de Tartar qui voudrait bien le suivre, mais que Camilla prend dans ses bras pour couper court à un moment embarrassant…
Une fois chez elle, Camilla se prépare un petit déjeuner copieux car la marche lui a ouvert l’appétit, tandis que Tartar va s’affaler sur son coussin, dans son panier du salon, il est apparemment fatigué, ce qui annonce un moment de calme pour Camilla qui va pouvoir lire tranquille.
Mais le téléphone sonne, sans déranger Tartar qui dort déjà.
C’est Paula, une amie qui voudrait passer prendre un verre ce soir avec des amis, mais Camilla décline cette visite avec diplomatie, non, elle ne sera pas là ce soir, une autre fois peut-être ?
L’ennui quand on a une maison les pieds dans l’eau, c’est qu’on a beaucoup d’amis qui voudraient bien venir se baigner et que l’heure de l’apéro la transforme en hall de gare car tout le monde s’invite !
Camilla a décidé de dire non plus souvent, ces envahisseurs, ça ne lui plaît pas du tout. Elle a besoin de calme et elle n’est pas venue s’installer ici pour recevoir sans arrêt !
La journée s’annonce donc calme, elle a besoin de ce calme pour tout un tas de raisons qui échappent à quelques proches, et c’est pourquoi elle a quitté la ville pour trouver calme et air pur, si tant est que l’air pur soit au programme de certaines régions du monde,

ce qui est de moins en moins sûr !
Camilla vient de lire quelques pages d'un roman de Romain Gary que son cousin lui a recommandé, lorsque l'on sonne chez elle. Décidément, on ne peut pas être tranquille, se dit-elle en allant ouvrir.
C'est le nouvel ami de Tartar, lequel d'ailleurs arrive en courant comme s'il savait que c'était lui !
L'homme a l'air étonné, elle ne l'est pas moins !
– Pardon, je suis confus, vous êtes bien Camilla Sanchez ? demande-t-il un peu gêné.
– Oui, bien sûr, mais… lance Camilla.
– Pardonnez-moi, je ne m'attendais pas à ce que ce soit vous… C'est Georgio Carroz qui m'envoie vers vous, et je n'avais pas votre numéro de téléphone, je suis donc venu directement.
– Oh, mais ne restez pas là, entrez ! Mais comment va Georgio et pourquoi ne m'a-t-il pas prévenue ? demande Camilla.
– Il est au Chili pour quinze jours, il vous appellera en rentrant à Paris ou à Rome, dit l'homme.
Camilla le précède dans la cuisine où elle lui offre une tasse de café qu'il accepte. Tartar fait la fête à son copain inconnu qui le caresse en souriant.
– Bon, je vous écoute, pourquoi donc Georgio vous envoie-t-il vers moi ? Mon ex, en fait, mais on est restés très amis, c'est vrai, dit Camilla en riant tandis qu'elle prend un paquet de cigarettes dans le tiroir de la table.
– Eh bien parce que j'avais choisi de venir ici alors que je ne connais personne, et il m'a donné votre adresse en me disant que si j'avais besoin de quoi que ce soit, je pouvais venir vous voir ! Je ne savais pas

que c'était votre ex, il ne m'a rien dit, je n'ai rien demandé. Et de fait, je n'ai besoin de rien, mais je suis venu quand même, voilà, parce que j'étais un peu seul, et que j'avais envie de voir qui vous étiez ! C'est bête comme histoire, non ? demande l'homme.
– Et si vous vous présentiez ? Vous avez bien un prénom, non ? demande alors Camilla.
– Pardon ! Où avais-je la tête ? Alex. J'habite en France, vous le savez déjà, et j'avais besoin de faire une coupure avec le train-train de ma vie bien réglée. J'aime cette île, elle me plaît ! Et je ne connais personne ici, c'est plutôt agréable je dois dire… lance Alex à voix basse.
Camilla ne dit rien, elle se rend compte qu'il faut arracher les informations à cet homme qui débarque dans sa vie, elle n'en a pas envie, après tout qu'il dise ce qu'il a envie que je sache, où est le problème ? Elle allume une cigarette et ouvre la fenêtre, elle ne fume que dans la cuisine, pas dans les autres pièces, mais n'éprouve pas le besoin de se justifier.
Tartar est monté sur les genoux d'Alex qui le caresse.
Un silence douillet s'installe qui surprend Alex, mais dont Camilla porte l'entière responsabilité.
Le téléphone mural sonne, Camilla va répondre.
– Oui, oui, il est là, et déjà très pote avec Tartar. Tu vas bien toi ?
S'ensuit un silence, Camilla écoute sans rien dire, puis raccroche en disant :
– Très bien, à demain, mais ne te presse pas, tout va bien.
Elle continue de fumer, puis écrase sa cigarette dans le

cendrier unique sur la table, le vide, le lave, et se rassoit après avoir sorti un paquet de biscuits au chocolat noir qu'elle offre à Alex.
– Bon, eh bien puisque vous connaissez le chemin maintenant, passez quand vous voulez, si je ne suis pas là, je ne suis jamais bien loin. Vous pouvez entrer et vous installer pour m'attendre si le cœur vous en dit, nous nous reverrons, vous pensez rester longtemps ? demande Camilla.
– C'est un séjour à durée indéterminée que je fais là, je ne sais pas vraiment. Un mois, un an ou plus, à jamais peut-être, je n'en ai aucune idée aujourd'hui… mais pour un moment, c'est sûr ! dit-il en se levant pour partir.
– Je ne vous chasse pas, mais j'ai des choses à faire, rentrez bien, tenez, voici mon portable et ma ligne fixe, dit Camilla en lui tendant une carte solaire tout en couleurs vibrantes.
– Merci pour votre accueil, et à bientôt, dit Alex en sortant de la cuisine. Au revoir Tartar.
Alex est déjà dehors, laissant Camilla dans l'expectative d'une ou deux infos de plus, elle ne sait presque rien de lui, mais tant pis, nous verrons, se dit-elle en fermant la fenêtre avant de monter à l'étage.

La soirée tranquille laisse tout le loisir de se détendre, Camilla ne s'en prive pas, et elle chasse Alex de ses pensées comme un intrus dont elle ne veut rien savoir de plus.
C'est en admirant le coucher de soleil depuis son canapé que Camilla repense à Georgio qui a toujours

le don de compliquer la vie de tout le monde, et dont, pour cela, elle se méfie un peu…
Un jour de plus vient de passer pour rejoindre de la nuit le silence apaisant. Camilla ferme la maison, les rideaux, et se love avec Tartar sur le canapé pour regarder un film avec son plateau TV sur la table basse, ne pas avoir à se lever, faire le gros dos à la vie, et garder le moral dans sa solitude qui la protège comme un véritable paravent de bonheur intériorisé au plus près du cœur.

C’est une belle soirée.

Soudain ne plus avoir envie de raconter, laisser à l'imagination de chacun ce qui fait la vie fictive d'un ou plusieurs personnages dont on ne sait pas grand-chose quand on les rencontre, sortis d'on ne sait où, ils font des sauts dans un présent dont leur avenir dépend, et en même temps, ils n'ont pas pour la plupart, dans ce présent, que le passé que l'on pourrait inventer, mais qui échappe parfois à l'ordre d'une imagination fantasque qui porte en elle les graines d'une vie romanesque dont on se défait en l'écrivant parce qu'il y a urgence à ne pas la stocker dans une « mentalisation » qui répare, induit, favorise ou régule, à moins qu'elle ne détruise tout ce qui se presse au cœur pour être exprimé.

Qu'est-ce qu'un écrivain ?
C'est selon, ça va, ça vient, ça repart et ça se bouscule entre véritable fiction et souvenirs de vies passées, peut-être et pourquoi pas ? Les mots se pressent eux aussi, les personnages apparaissent et disparaissent pour revenir au seuil d'une imagination fertile avec pourtant ce qui les caractérise et semble dicté par une autre dimension qui souvent échappe à la logique puisque ledit écrivain les découvre en les écrivant.
C'est complexe, être un écrivain, c'est aussi être une

force qui se découvre avec cette impatience que les phrases mettent à descendre, mais d'où ? Toutes prêtes parfois, et c'est vraiment étrange.
Se sentir partir pour rencontrer soudain une vie qui se présente avec insistance, comme une pression qui se met à irradier ce à quoi l'on n'avait jamais pensé auparavant. C'est étrange, non ? Et à la fois si familier dans le processus qui s'invite et fait ses gammes en vous, en Soi ou depuis lui, sans que vous ne connaissiez vraiment ce solfège qui y préside, cette composition qui en découle, cet agencement qui est découvert au fur et à mesure comme une folle équipée qui surprend et fait des siennes en dehors de vous, mais c'est pourtant vous qui écrivez !
C'est vrai que vu ainsi, c'est étrange.
Mais comment l'écrivain pourrait-il le voir autrement ? Lui qui ne planifie rien, et saisit le fil d'un roman, d'un essai ou d'un témoignage comme on vibre la vie de quelqu'un qui, sans être connu, lui devient vite familier.

Complexe dans cette façon d'écrire, oui, compliqué, non, c'est extrêmement simple puisqu'il suffit à l'écrivain d'être attentif à une sorte de réceptivité dont le fil, une fois tiré, peut être tenu durant des heures… sans que rien ni personne ne vienne interrompre cette quiétude d'une sorte de transmission libératoire que l'écrivain lui-même ne saurait quantifier ou qualifier, définir encore moins, et expliquer, oubliez !

Cela ne s'explique pas, cela se vit avec une sorte de

calme joyeux, et cet état est celui d'une quiétude énergétique fort agréable dont personne ne peut revendiquer l'explication ou la tentative de mentalisme pour analyser ce quelque chose qui arrive impromptu, alors que l'écrivain n'avait rien décidé, ce qui est mon cas, mais suis-je un écrivain ?
Et il me semble entendre Yann Moix répondre à cette question par une phrase désagréable qui ne collerait pas à ce que je tente ici de livrer, mais qui me ferait sans doute rire ou sourire.
Quel besoin de toujours expliquer et analyser ce qui ne fait qu'être, un point c'est tout ? C'est la maladie de tous ceux qui font de leur métier des jugements pour convaincre ou décider qu'ils ont raison et qu'eux ont compris ce qui est si difficile à cerner quand on le vit. Or tout ce qui est humain et vécu comme tel, est à respecter avant tout. Ce n'est pas parce que l'on aime ou pas que l'on parvient à une réelle objectivité. Ce n'est pas parce que l'on veut tout expliquer que l'on y parvient à travers les filtres nombreux qui sont le lot de tous, y compris desdits écrivains ou artistes couchant sur le papier, une toile ou un autre support, des états d'âme, ce qui est plus souvent qu'à leur tour le cas.

C'est que l'inspiration est un état informel qui se moque des apparences et autres référents, ce qui permet à l'imagination d'innover ou de surprendre, ce que ne fait jamais l'ego toujours trop préoccupé de lui-même.

Et puis n'oublions pas l'énergie qui se dégage d'un

être qui la génère aussi tout en la vivant au crescendo de ses pertes d'habitude, et c'est essentiel. Il faut un terrain vierge pour aller de l'avant dans un art quelconque, non pas pour le maîtriser, mais pour l'apprivoiser. Ce qui est à peu près le cas pour tous les arts, sauf pour la danse où le corps doit être discipliné avant tout, préalable à une interprétation juste et/ou originale. Du moins me semble-t-il, après l'avoir pratiqué durant des décennies.

Lorsque le temps vient de quitter la danse, alors à terme, l'on se dirige tout doucement vers l'oubli de soi qui en était à la fois la manne et l'axe fort, et c'est valable pour tous les arts, semble-t-il.
C'est une école de l'humilité où les épreuves ne sont que marches à grimper en soi-même pour dépasser en permanence les freins que sont à la fois les filtres psychologiques, et les limites du corps physique, cet enjeu, ce défi permanent à soi-même. C'est là la véritable école d'une humilité permanente qui cadre ce que l'on est avec ce que l'on a. L'avoir du don ou/puis de l'excellence avec l'être en toute humilité. C'est une école de vie la danse, l'entraînement repousse toujours plus loin les limites en tout, y compris dans la vie quotidienne, permettant d'atteindre une colonne vertébrale forgée à la rigueur et à la beauté. Esthétique de lignes pures, et une âme d'airain pour aboutir et faire atterrir l'excellence exigée par nos pairs. Oui, une école de vie où l'alchimie se fait entre la forme et l'informel, le matériel ou apparences et l'immatériel du génie, parfois tellement salvateur qu'il emporte le public, le

galvanise, enthousiasme les sensibilités et donne accès à la Beauté, cette note tout éphémère que ne retient que le souvenir comme une impression à jamais gravée en soi. Un instant magique, une communion avec le public qui est touché comme on l'est soi-même. La magie est en effet interactive, et c'est bien.

La folie est toute proche de ceux qui consacrent leur vie à un art pour servir à la fois la Beauté et l'Humanité par cet échange culturel spécifique à la fois si fort et si impalpable.
Cette folie qui se manifeste au présent, en l'instant, qui nous vient de la nuit des temps, et perdure bien après nous dans le temps, voilà aussi un pan de cette humilité dont se parent à la fois le public et les artistes, et les danseurs en particulier.
J'ai aimé la danse passionnément.
Je l'ai exprimée pleinement, et
Dans les processus d'entraînement
Celui des spectacles comme dans
Celui des représentations en scène ou
À la télévision, au cinéma aussi, avoir
Toujours fait passer la danse avant une
Quelconque ambition, a toujours été
En ce qui me concerne, une priorité.
C'est l'Amour qui compte, là encore,
Pas les sentiments trop personnels
Divers qui vous en éloignent si l'on
Pense trop à soi ou que l'on veuille
Arriver quelque part alors que la route
Infinie de la danse n'est que parcours

Auquel se consacrer pour dépasser
De soi toutes les limites autant que
Faire se peut.

C'est donc dans ce métier, avec l'Amour en priorité que l'on avance sans trop de questions, seules les réponses sont importantes, et elles sont d'intimité et d'humilité comme d'énergie pour ne jamais baisser les bras, toujours lever plus haut un dégagé ou une arabesque, et donner en permanence le meilleur de soi. Ce fut une passion qui reste vive en ces années d'automne où sans danser, je garde au cœur la vibration magnifique qui parcourt le corps quand on danse et que tout le reste disparaît au seul bénéfice de la danse.

La vie est un fil dont on tient l'extrémité afin de le dévider de la bobine d'une vie, et ce fil est du rasoir sur et dans l'équilibre d'une vie qui prend tout son sens à travers ce que l'on aura donné tout en sachant recevoir ce qui a été donné en cadeau par celui que j'appelle en mon cœur le Divin. Mais on peut aussi dire Dieu ou tout autre nom qui ferait allusion à ce qui nous dépassant nous englobe et nous inclut chacun, à la fois.

La vie n'est que mouvement, et quand on accompagne le mouvement avec justesse en son âme, en conscience, débarrassé de ces filtres psychologiques et autres qui dévient le mouvement et le font déraper, alors, l'équilibre est atteint.

Mouvement et équilibre sont indissociables l'un de l'autre.

L'immobilisme mène à la stagnation dont l'action est soit coupée, soit déviée par d'autres intérêts qui ne sont pas positifs pour la Nation, le peuple, et le Soi intemporel une fois atteint.
Là aussi il y a un parallèle avec la vie, qu'elle soit quotidienne ou intérieure.
Et la vie intérieure est réellement celle qui influe sur la vie quotidienne. Il faut le savoir, quand l'équilibre est atteint, la vie quotidienne n'influe plus sur la vie intérieure. C'est le contraire, et c'est pourquoi l'équilibre est le résultat de la Sagesse ou de ce que l'on en a intégré au cours de l'évolution.

Ce qui tue un pays est une présidence si, quand l'homme ou la femme n'ont pas monté ces marches intérieures de l'évolution, où l'on peine en général, où l'on souffre, et qui meurtrissent jusqu'à ce qu'il soit possible d'en aplanir les failles et les chutes d'un cœur serein, d'une âme d'airain qui ne donnent plus jamais dans aucune sorte de compromission quelle qu'elle soit.
Mais les personnes briguant la présidence de la République n'ont pas atteint ce stade ! Hélas ! Et personne ne voit dans le peuple, le public et surtout chez les adversaires, combien il est plus salvateur d'être la fille de Jean-Marie Le Pen que d'être un jeune énarque se prenant pour ce qu'il n'est pas, parce que ses diplômes et sa carrière dans des postes encadrés et protégés ne sont finalement garants de rien.
Puisque Marine n'a pas été élue à la Présidence,

nous sommes dans le couloir lamentable des magouilles et des plans établis en amont qui ne sauraient remplacer la sérénité studieuse consacrée par elle au peuple et aux décisions participatives justes pour la France !
Nous sommes tombés en plein dedans, nous avons décidé de prolonger des décennies de destruction subtile et nonobstant massive de la France et des Français.
Juste pour dire que la vie, et le service que l'on consacre à la gouvernance de la France ou de tout autre pays, est une décision hautement spirituelle aussi, où l'évolution intérieure est un argument qui devrait être capital dans sa réflexion pour le vote.
Il est en effet inadmissible de juger et de condamner un être humain en fonction de ses parents, de ses antécédents, qui ont failli certes, mais dont on peut se détacher, la preuve, Marine l'a fait !

Le discernement, la volonté, la mémoire de l'avenir en fonction du présent, dans les baskets qui sont les nôtres à chacun, devraient dépouiller le passé de ces clichés et des injustices qui ont touché et meurtri un être humain.
Aucune empathie, aucune compréhension à ce stade, juste des peurs qui fourmillent dans l'inconscient collectif et que beaucoup trop de citoyens véhiculent en se les appropriant alors qu'ils pourraient contribuer à contrer le sort qui n'est, lui, pas du présent mais du passé, pas de l'esprit mais du mental qui a fait trop d'haltères à ce sujet. Tous ces gens bétonnés auxquels

l’évolution intime n’a rien appris, sans doute sont-ils trop jeunes encore, comme Macron, pour en avoir conscience, ils se contentent donc de ce qu’ils ont et non de ce qu’ils sont, pas grand-chose à vrai dire, en regard des enjeux du monde qui en dépendent aussi.

Nous sommes, sans Marine, dans le carré bourbeux de la non-souveraineté du peuple, dans le manque de démocratie, dans la dépendance de la France à l’UE et à Bruxelles, dans l’irrespect du peuple et des citoyens, et la liberté, n’en parlons même pas !

Et voyez comme la vie peut s’immiscer dans un roman passé par un essai, tout en douceur, parce qu’il n’y a pas de séparation entre la fiction, la vie quotidienne et la vie d’un pays. Il n’y en a pas.
C’est juste un mouvement qui prend son envol, tourne, suit des lignes droites qui se brisent, puis va de l’avant dans les priorités que soulèvent de vraies questions que l’on ne s’était peut-être pas posées, faute de conscience des urgences au présent, des conflits qui nous heurtent, de toutes ces déviances lamentables auxquelles les médias contribuent, la question étant : sont-ils sincères ou pas ? Comment répondre à cette question ?
On ne peut pas y répondre.
Il y a là trop de politique d’influence venant des patrons des grands groupes de presse, des magnats qui se gargarisent de leur pouvoir que nous contribuons à installer ou à faire vaciller, c’est ce qu’a fait Trump, qu’il continue, il a raison.

Les peuples se réveillent, tant mieux !
Les peuples ont des consciences de citoyens qui tracent dans le sillon du bon sens la vérité d'un moment, les maldonnes de décennies qui se sont installées malgré nous car nous avons trop délégué notre pouvoir à des malfrats qui nous ont trahis, oui trahis.
Marine ne nous aurait pas trahis, non, elle est sincère, juste et brillante dans sa compréhension des problématiques de la France, et respectueuse du peuple et des Français.
Mais nous sommes sur d'autres rails maintenant, et c'est probablement la pire des catastrophes qui pouvait arriver à la France, à nous tous et au monde !

Un fil tiré au ciel de nos attentes, et soudain le roman ou le livre important qui fera son œuvre de conscience et de Beauté, pourquoi pas ?
Ou la rencontre magique qui changera notre vie, la récompense bien qu'on ne l'attende jamais, qui fera de nous, chacun, le privilégié d'un instant se soldant par un grand pas en avant.
Dans ce domaine, pas de fatalité, non, juste une ouverture qui fait du cœur le siège propulseur d'un formidable élan d'enthousiasme, pas de classe sociale ou autre, tout le monde peut être touché par cette grâce qui se promène dans les allées du Destin, attendant le bon moment pour tomber à pic et faire œuvre divine de justesse afin de changer une vie, de la propulser un peu plus avant dans la destinée où tout un chacun peut faire des choix appropriés correspondant à

l’accompagnement nécessaire, par chacun, de cette chance ou opportunité qui est donnée en cadeau. Il faut juste ne pas manquer le coche. Ne pas louper la marche, cette opportunité ne se représentera sans doute pas ! Qui sait ? On dit que le Divin en ces moments-là ne fait qu’un passage… ne se répète pas.

Force est de constater que la majeure partie des citoyens français et autres sont encore inaptes à la justesse d’action et même au fait de penser. Sur les contreforts des vies de ceux qui souffrent, des retraités et de tous ceux qui ont été oubliés au profit de ceux qui suivent les allées nauséabondes du mondialisme, d’aucuns n’ont pas vu la manipulation, et nous pataugeons maintenant dans leur bain.

Georgio est arrivé au bord de la mer dans cette petite ville quelque part entre son cœur, ses amitiés et quelques bonheurs inscrits à jamais en lui, pour revoir Alex qu'il n'a pas vu depuis très longtemps, et Camilla son ex, qu'il a aimée comme un fou.
Mais quand on aime à la folie, c'est la folie parfois qui fait des siennes et endort de la raison les petits détails du quotidien qui font de la vie à deux une croix parfois insupportable.
Georgio lui, est fou, fantaisiste et absolutiste en tout.
Et quand il a aimé Camilla, c'était avec tout ce fatras personnel qui faisait de lui un être original certes, mais difficile. Et c'est avec le temps que tout ça se met en place dans un désordre qui peut paraître, en début de relation, extraordinaire et enthousiasmant.

L'aube est belle, la mer en ses reflets métalliques s'y mire en superlatif joyeux avec ce bruit de fond qu'elle sait doser vagues après vagues comme le ferait un chef d'orchestre.
Georgio n'est pas venu depuis longtemps. Il n'a eu Camilla que de temps en temps au téléphone, anniversaires, Noël, Premier de l'an et deux ou trois fois pour se raconter ce que le merveilleux saupoudre dans la vie quand on s'y attend le moins.

Georgio marche les pieds dans l'eau, baskets à la main, il a relevé son jeans et s'amuse à faire des dessins dans le sable du bout de son pouce droit.
Il est arrivé par le train vers 5h30, n'a pris qu'un café et commence à avoir sacrément faim.
Il aime déambuler ainsi seul avec pour compagnie l'horizon, pour tapis le sable, et pour musique le chant de la mer qui parfois se fait assourdissant, c'est agréable. Georgio se laisse aller à ce paysage qu'il connaît bien, qui lui a manqué, il ne connaît pas la nouvelle maison de Camilla qui a déménagé après son départ, fin de leur relation.
Georgio a toujours été un peu excessif, un peu étant un euphémisme, mais excessif, c'est sûr. Il le regrette parfois, mais comment devenir quelqu'un d'autre ? C'était un point de désaccord avec Camilla, en effet, cette dernière estime que l'on devient ce que l'on est, et que l'évolution intérieure est le meilleur moyen d'y parvenir… Lui pense que l'on est coulé dans du bronze et que l'on est ce que l'on est, avec ses défauts et des qualités qui peuvent certes bouger, mais que le soi ne bouge pas, lui. Il navigue comme il le peut au milieu de voies plus ou moins enrichissantes, mais qui ne le changent pas profondément.
Immense désaccord qui faisait de Camilla une personne en perpétuel devenir, ce que Georgio ne comprenait pas, et de lui un homme dont la stature une fois pour toutes était la vitrine de ce qu'il était profondément.
Au début Camilla et lui en riaient, puis ils étaient passés du rire au sourire, et du sourire à une forme

d'impatience pour finir dans une sorte d'agacement qui ne leur laissait plus d'espace pour prendre à ce sujet le moindre recul.
C'est finalement ce qui avait déclenché la rupture, comme si tenant tous deux le même fil, ce dernier s'était dédoublé puis cassé sans que rien ni personne, pas plus qu'eux, ne puisse plus faire quoi que ce soit avec ce fil cassé qui les séparait pour de bon, les laissant sur deux voies séparées, n'ayant plus rien de commun.
Georgio repense à tout ça, mais d'une manière un peu différente, il est plus calme à ce sujet, le temps a fait son œuvre, et dans l'aube qui installe la journée, il parvient à sourire en se reprochant un peu ses intransigeances passées et l'énervement de Camilla qui ne le supportait plus ! Et ça, pense-t-il, c'est assez nouveau ce matin, pour qu'en regardant l'horizon, il se dise que finalement Camilla avait peut-être raison au fond !

Camilla croit apercevoir Alex au loin.
Elle vient de sortir avec Tartar dont la langue pend dans le vent léger qui les accueille dehors. Cheveux au vent, elle est sortie pieds nus et se délecte du sable encore frais. Agréable, vraiment.
Elle court un peu, Tartar sur ses talons, puis adopte un pas décidé, tonique en ce début de matinée, et pense déjà au petit déjeuner pantagruélique qu'elle prendra en rentrant.
Non, décidément, ce n'est pas Alex au loin, se dit-elle, mais sans plus.

Quelques mètres plus loin elle s'assoit sur le sable face à l'horizon qui lui fait de l'œil à la surface de la mer où les vagues se sont calmées. Camilla est pensive, seule depuis sa rupture avec Georgio, elle n'est pas nostalgique, sentiment qu'elle ressent rarement. Camilla est une tonique indépendante et joyeuse qui se suffit à elle-même. Elle n'en est nullement fière, c'est comme ça, c'est tout. Et si par moments elle dévore la vie par les deux bouts, sans excès pourtant, juste avec cette joie immense qu'elle sait être une forme de Sagesse, elle s'est habituée à la solitude et ne voudrait pour rien au monde la voir envahie par d'autres quels qu'ils soient. Non, Camilla est bien ainsi.
Un brin d'Italie, quelques graines d'Espagne, une bonne dose de France par son père, et une envie d'universalité lui venant d'éclairs bouddhistes trouvés par elle-même, mêlés à la chrétienté de ses parents, le tout en cocktail bien mélangé, assez pour faire d'elle une croyante non pratiquante reflétant du monde les recoins explorés par certains, ignorés par d'autres. Camilla n'en parle jamais, cela ne regarde personne, mais en son for intérieur elle sait que ce mélange est un puits capiteux où la foi fait ses merveilles, et la prière non conventionnelle des miracles, si tant est qu'ils existent, ce que croit vraiment Camilla qui aime par-dessus tout ce que l'être en soi peut peaufiner d'évolution dans une vie.

– Hey ! Camilla ! Je pensais bien t'avoir reconnue de loin, c'est bien toi, comment vas-tu ? s'exclame une

voix sitôt emportée par le vent qui souffle un peu plus. Camilla se retourne sur Georgio qui lui fait un grand sourire en tombant à genoux sur le sable à ses côtés pour s'asseoir ensuite, genoux levés comme elle.
– Hey Georgio ! Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ? demande Camilla étonnée de le voir là.
– C'est comme ça, je voulais te faire une surprise, et revoir mon pote Alex aussi qui est dans le coin, mais il doit dormir à cette heure. Je suis content de te voir.

Tartar, à la limite des vagues, devant eux, aboie à la mer pour la calmer, il est mignon mais ses aboiements restent pour le moment inefficaces. Camilla sourit en le regardant tandis que Georgio tente de se débarrasser du sable qu'il a sur les mains.
Camilla lui est reconnaissante de n'avoir rien tenté de familier, pas même un baiser sur la joue, c'est la dernière chose qu'elle a envie de lui refuser, et comme elle n'en a pas du tout envie, c'est bien comme ça. Georgio lui, est excessif, certes, mais trop fin pour ne pas avoir senti ce recul non avoué de la part de son ex. Plus sensible que fin, d'ailleurs. Oui, c'est une sensibilité à fleur de peau qui fait aussi de Georgio un excessif aussi ! On a les qualités de ses défauts finalement…
Côte à côte, ils sont là tous deux, la vie partagée est très loin d'eux, ils n'ont pas besoin de parler, restent silencieux dans la contemplation d'un horizon qui, pour ne pas être commun, l'est quand même tant l'interdépendance que nous avons avec ceux qui ont partagé notre vie en d'autres temps est effective

jusqu'à la mort de l'un des deux.
Camilla pense que c'est terrifiant, mais ne dit mot, elle se contente de contempler l'horizon avec un calme certain tout en se disant que quand il ne reste plus rien d'une intimité, c'est là que les points convergents refont surface, et que l'on peut comprendre certaines choses et ratages ayant conduit à la rupture, toujours présents, et se demander si cela aurait pu coller. On ne le saura jamais, se dit-elle. Tartar est maintenant sur elle, au creux de l'angle que fait son bassin avec ses cuisses, genoux haut perchés vers le ciel, elle garde la même position pour ne pas le déranger.
Cela fait rire Georgio, un peu jaloux car Tartar le snobe, ce qu'il ne comprend pas car c'est quand même lui qui a offert Tartar à Camilla, cadeau de départ, de rupture, quoi qu'il en soit, il trouve aujourd'hui ce petit chien un peu distant voire suffisant.
– Je ne pense pas qu'il se souvienne de toi, dit alors Camilla devinant sa pensée. Il était tout petit, et je ne pense pas que ce soit intentionnel de sa part. C'est juste qu'il est passé avec moi à autre chose ! termine Camilla avec une caresse sur la patte de Tartar abandonné sur le dos, sa position favorite quand il est contre sa maîtresse.
Georgio est étonné, Camilla lit donc dans ses pensées, ce qu'il n'avait pas remarqué à l'époque. Il est vrai qu'assis ainsi sur la plage, face à l'horizon, ils sont détendus et un certain recul les sépare tout en rapprochant leurs pensées, peut-être, se dit Georgio toujours silencieux.

– Oui, je pense vraiment que tu n'avais pas remarqué que je lisais bien dans tes pensées à l'époque, et que nous n'avions pas besoin de parler pour être en phase, mais ne pas le remarquer est équivalent à l'ignorer, et cela contribue à casser certains liens qui sont pourtant très forts, mais c'est ainsi, on n'a jamais pu forcer quiconque à voir ce qu'il ne remarque pas, trop occupé par lui-même et son nombril, ce qui était bien ton cas. Tout cela nous, m'apparaît aujourd'hui, dérisoire ! Vraiment ! Pas toi ? lance Camilla en se levant tout en prenant soin de garder Tartar dans ses bras.

Debout, elle regarde Georgio, le trouve toujours aussi attirant, voire beau, la seule différence étant qu'il ne l'attire plus du tout, comme si elle était insensible à ce charme-là, connaissant trop de lui ce qui en masque, par des détails gênants, l'essentiel.
Georgio a compris, il se lève à son tour, n'ose pas parler de la suite de la matinée, une espèce de gêne le sépare de son ex, il se demande, loin en lui, s'il a bien fait de venir la voir !

– Bon, je vais me préparer un petit déjeuner pantagruélique, veux-tu le partager avec moi ? Tu pourras appeler Alex ton pote de la maison, et l'inviter, à moins que tu ne veuilles des retrouvailles seul avec lui, tu vois, moi je serais ravie, allez viens, on rentre, dit Camilla en déposant Tartar sur le sable…
Surpris car il ne s'y attendait pas, Georgio ne sait plus que penser. Il en oublie de la remercier puis s'excuse,

la remercie, et les voilà tous les trois sur le chemin du retour où il va découvrir la maison de Camilla.
La maison est paisible dans sa bulle de solitude sur la mer avec pour horizon, l'horizon, ce qui est assez rare pour que Georgio le remarque et fasse une réflexion à ce sujet.
Le temps des retrouvailles a sonné, ils sont tous les deux contents de se voir, et en ce début de journée, ils s'installent confortablement dans la cuisine où Camilla confie la confection de l'omelette à Georgio dont c'est l'une des spécialités.
Tartar est parti dans le salon, il est fatigué par sa promenade matinale, et s'endort sur le dos, à la place de sa maîtresse sur le côté droit du canapé.
Georgio n'a pas envie d'appeler Alex maintenant et le dit.
Camilla n'y voit aucun inconvénient, elle voulait lui faire plaisir, mais le brunch à deux lui va bien.
C'est un moment agréable où aucune équivoque ou ambiguïté ne s'installent, c'est parfait, l'amitié coule de source entre ces deux-là qui ont pourtant fait un bout de chemin ensemble…
Camilla est heureuse de constater que tout va bien et que Georgio est devenu un pote sur qui elle croit pouvoir compter. Sans doute ! Et c'est réciproque.

Le silence a ici des accents de solitude majeure, ils le pratiquent parce que c'est ainsi, naturel. Moment délicieux où aucun d'eux ne fait allusion à rien d'autre qu'aux jours que va passer Georgio dans la petite ville, sur l'île qu'il retrouve avec plaisir.

Ils esquissent un planning souple, modifiable, de fait Georgio ne sait pas vraiment combien de temps il va rester, pas encore.
Il décide de voir Alex ce soir et si Camilla le veut bien, de les inviter tous deux demain soir à dîner dans l'hôtel où il est descendu.
Camilla accepte le dîner du lendemain soir.
Après-demain est un dimanche, et si Alex et Georgio n'ont rien de mieux à faire, elle les invite à venir bruncher puis passer la journée, chacun reste libre, on verra, la liberté au bord de l'eau, promenade et rires au programme, un film si on veut, et une entente cordiale où aucune contrainte ne doit s'immiscer.
Georgio accepte.
Puis ils se séparent, Georgio a appelé Alex et le retrouve dans une heure, il décide de rentrer à pied par la plage où quelques promeneurs se baladent en famille en ce vendredi de long week-end.
Il est parti, une fois seule, Camilla change sa tenue jeans pour un jogging doudoune bien confortable qu'elle apprécie tout particulièrement quand, seule avec Tartar, elle passe la journée chez elle à faire un million de choses, dont du rangement.
Elle se prépare un thé, et aujourd'hui ce sera un film qu'elle a envie de voir depuis longtemps, et qu'elle s'offre comme une parenthèse entre un ex et une soirée paisible avec sa meilleure amie qui viendra prendre un verre vers dix-huit heures trente.
C'est parti…

En ville, Alex a retrouvé Georgio au bar de son hôtel.

Après une accolade appuyée, ils ne se sont pas vus depuis quelques années, ils sont ravis de se retrouver au bord de la mer.
Ils ont prévu de dîner ensemble, tous les deux comme au bon vieux temps quand ils fréquentaient les Beaux-Arts et draguaient les modèles qui venaient poser dans leur cours.
L'heure n'est pourtant pas à la nostalgie, ils se racontent devant un cocktail à la vodka pour Georgio et une vodka pure pour Alex. La vodka est une longue histoire entre eux, ils l'ont toujours appréciée sous diverses formes.
Le temps des souvenirs passe comme dans la vie, trop vite, ils esquissent ensemble ce qui leur en reste, puis passent au présent. Tous deux sont célibataires, sans enfants, avec un bon salaire pour Georgio et un bon pécule pour Alex qui vend bien ses tableaux dans le monde entier.
L'un et l'autre ont oublié leurs jouissances physiques, trop éphémères, mais l'un et l'autre se souviennent des filles importantes qui n'ont pourtant fait que passer dans leur vie. Elles ont marqué de leur sceau une certaine forme d'attirance purement attractive qui a tourné court, c'est vrai, mais dont l'impact a eu un effet certain sur leur évolution, c'est du moins ce dont Alex est persuadé.
– Tu es comme Camilla toi, évolution, évolution, tu crois vraiment que cela change quelque chose à soi ? En soi ? demande Georgio, ces filles n'étaient pas importantes, elles n'ont fait que passer, et si je me souviens de quelques détails sans importance, cela n'a

eu aucun impact vital sur ou en moi ! termine Georgio.
– Tout ce qui est humain a un impact sur toi, et si et quand cela vient d'un autre être humain, c'est encore plus flagrant. Tu dis n'importe quoi, cela voudrait dire, d'après toi, que nous sommes insensibles à une relation ? Mais aucune relation ne laisse insensible si tu réfléchis bien parce que d'être humain à être humain, des liens se faufilent malgré toi en elle ou lui, et rien ni personne ne peut dire qu'il ne se passe rien et que rien n'a d'impact. C'est le cas pour moi, chaque relation m'a appris quelque chose sur l'autre et sur moi-même, et c'est formidable, je trouve ! dit Alex avec une certaine passion dans la voix.
– Oui je connais la chanson, mais je n'ai pas tenu cet air-là de mes relations éphémères avec les modèles de l'époque, non, pas du tout ! répond Georgio.
– Alors tu as loupé une marche importante, c'est dommage, oui vraiment, c'est dommage. Je te croyais plus vivant que cela, mais en fait tu ne l'étais que par rapport à toi, c'est ça ? Cela ne se voyait pas autant que maintenant, il faut dire que j'ai changé aussi, c'est peut-être ça, on est deux dans une relation, et chacun change ou pas, quand on ne le fait pas au même rythme, avec une femme surtout, alors c'est la rupture ! ajoute Alex.
– Là tu as raison, c'est ce qui s'est passé avec Camilla, je m'en suis rendu compte ce matin, mieux vaut tard que jamais ! dit en riant Georgio qui ne prend rien vraiment au sérieux.
La conversation se poursuit sur le ton de la confidence,

ils sont contents de se retrouver et rien ne les gêne, ils parlent du dîner demain soir, puis de la journée chez Camilla dimanche, mais sans vraiment s'attarder sur elle, ce dont ils n'ont envie ni l'un ni l'autre.
C'est vers vingt et une heures trente qu'ils dînent dans un restaurant espagnol attenant à l'hôtel d'Alex, c'est très bon, puis se séparent car ils sont crevés, pour aller dormir en prenant rendez-vous pour le lendemain soir au même endroit.
La nuit est bien avancée lorsqu'ils se quittent, la soirée a fait jaillir des souvenirs auxquels pense Alex en se déshabillant, avant de tomber sur son lit, épuisé.

La vie de l'écrivain, conteur de cette histoire, continue sur des priorités telles qu'une élection présidentielle dont on ne connaît pas encore l'issue en cette journée qui lui paraît bien longue.
Alex a rejoint l'imagination de l'auteur, Georgio aussi, Camilla s'est évanouie dans sa solitude et Tartar n'est qu'un petit chien avec une maîtresse imaginée, il n'est donc finalement qu'une partie de rien dormant sur un chapitre du roman en cours.
Paris est tranquille en cette journée, les Parisiens sont partis en week-end, demain sera le 8 mai, jour férié bien connu qui a fait naître des procurations un peu partout en France, ils sont tous partis pour quelques jours de farniente !
Deux candidats attendent le verdict, tout comme l'auteur qui n'a toujours pas compris pourquoi et comment on pouvait avoir des résultats à vingt heures alors que les bureaux de vote ferment à vingt heures…
Il faut dire que les priorités de la vie se chevauchent avec celle de l'écriture dont l'auteur est le vecteur.
Et c'est bien au fond… Oui, c'est bizarrement positif.

Prendre le temps de vivre dans l'époustouflante tempête qui peut surgir à n'importe quel moment,

prendre le temps de donner de soi dans n'importe quelle situation, même les plus folles où surgissent, inattendus, des filières, des voies, des chemins de traverse ou des routes inconnues inexplorées encore, que le bon sens cependant reconnaît comme justes ou pas.
Il y a de véritables inspirations qui viennent de si loin que sans s'en défendre, il est bon d'accompagner, elles sont puissantes et positives, selon qu'elles viennent du mental investi par des forces contraires, ou par-delà, par de solides appartenances divines, qui ainsi que des racines, les font éclore comme des fleurs dont l'Humanité a besoin. Et il serait bon de reconnaître ceux ou/et celles qui en portent les étendards colorés dont les notes sont d'Amour et d'altruisme, de liberté et d'indépendance.

L'auteur ici est pris entre deux feux, une élection présidentielle hors du commun, un choix de civilisation, vraiment, et un roman qui n'en est que la moitié d'un pourrait-on dire, mais on ne le dit pas car de fait, c'est un roman global qui prend en compte la fiction, l'imagination et l'inspiration qui se collent aussi dans la vie qui en porte les accents avec une grande sincérité dont personne ne peut douter, pas même les futurs lecteurs potentiels qui se partageront cette fresque mélangée qui n'en est qu'une et dont des parallèles entre fiction et réalité font valser le monde et ce que d'aucuns veulent en faire frauduleusement !
Mais comme Marine n'est pas élue, ne pas se désoler, ne rien regretter, c'est ainsi, l'Humanité ne pourra plus avancer librement car quand un pays n'est pas

libéré, le monde entier est un peu moins libre. Le savoir est très important !
S'efforcer dans la justesse à défaut de justice.
Sans ménager la chèvre et le chou, non, avancer libre en sa tête et ouvert en son cœur, voilà qui débriderait tous les fils qui nous cousent dans le matériau grossier du tissu mondial qui attend de nous que l'on se projette prisonniers et contents de l'être pourvu que ce soit tous ensemble !

L'auteur vit cette journée d'élection avec la liberté que donne à son imagination, l'inspiration. Et c'est assez fascinant. Comment se lancer dans la libre circulation qui fait la différence quand la tête associée au cœur fait de la différence une voie large où la spiritualité est vierge de toutes les ingérences et formatages dont nous sommes les objets ? C'est difficile.
Mais c'est possible, et la preuve nous vient des Sages qui vont les champs eux aussi vierges de nos aspirations les plus subtilement fortes.
L'auteur se demande parfois si le présent existe dans les archives du monde comme un temps réel qui fait ses gammes au futur pour inclure et déblayer à la fois du passé les dysfonctionnements à ne plus générer.
C'est possible, les Indiens en Inde disent bien que la mémoire du monde contient le présent, le passé et l'avenir, c'est un peu complexe à comprendre, mais c'est sans doute vrai ? Pourquoi pas ? L'auteur a envie de le croire, et ce n'est pas une croyance si d'aventure l'expérience vient là-dessus, s'ajouter, alors on n'a plus besoin de croire, on sait !

Oui, on sait alors !

Et dans le café que vient de se faire l'auteur, qu'il déguste arrosé de miel onctueux, toute la douceur du monde avec la tonicité de la plante dont le suc coule en gorge comme un nectar bienvenu qui réconforte et passe le temps.
Car cette journée est longue depuis que le roman a laissé place aux priorités de la vie…
Ce qui signifie que l'inspiration est une voie porteuse au point de faire paraître le temps – toujours relatif – plus court.
Et que la réalité, les réalités et priorités du moment, de la vie quotidienne en société rallongent parfois le temps jusqu'à la lourdeur dont le poids écrase l'esprit et tasse le cœur en nivelant par le bas les préoccupations qui n'ont d'égal que l'ennui de la vie quand il ne s'y passe rien !
C'est bizarre tout ça, se dit l'auteur qui n'arrête pas d'écrire.
Oui, cela peut paraître bizarre, mais l'est-ce vraiment ?
Car au fond, ce que l'on dit, ce que l'on vit, et ce que l'on peut écrire passe par la même personne, c'est juste l'état de conscience qui est différent et fluctue selon les prérogatives, priorités et occupations du moment, que ce soit dans le métier ou dans les temps morts ou vivants, vibrants ou solitaires, de la vie.
Rien n'est simple.
Mais rien non plus n'est aussi impliqué que l'on veut bien le croire.
Il n'y a pas de repère unique, il n'y a que des facettes

qui, à travers des filtres, apparaissent différentes les unes des autres, un point c'est tout ! Et ce, jusqu'à la possibilité que l'on a, chacun, d'entrer réellement dans la synthèse des choses de la vie et de l'esprit qui font alors jaillir d'une vie l'essentiel.
C'est assez magique, oui, ça l'est !

Dans la pièce tranquille où l'auteur écrit, la flamme d'une bougie, droite, élancée vers le plafond, semble pouvoir à tout moment le transpercer pour atteindre des Cieux la profondeur dont le Feu est l'un des miracles. C'est du moins ce que pense l'auteur qui est aussi fasciné par cette flamme que par l'inspiration quand elle le gratifie de sa présence infinie dont toute écriture teste l'infinitude, et le rapport à l'humain dans la facette divine de son vaste horizon.
Et les mots qui traversent l'auteur sont des petits pions qui se placent sur l'échiquier de la vie quotidienne régie par un tas d'impératifs qui soudain lui semblent dérisoires.
Mais l'auteur va devoir interrompre son monologue car la soirée présidentielle à la TV commence dans dix minutes, et cette soirée fait partie de ses priorités du moment, c'est bête, mais c'est comme ça.

La soirée est un peu grise, le ciel est pourtant clair mais le bleu de ses meilleurs jours est absent, il faut regarder avec tolérance cette bouderie de la nature qui décide que cette soirée sera fraîche et grise. Cependant la nuit viendra et une étoile l'illuminera sans condition. C'est ce qu'espère l'auteur qui cette

fois, ferme son ordinateur pour passer à autre chose. Soirée électorale mon ami, soirée importante pour la France, espérons que le changement souhaité se produira par la volonté du peuple si ce dernier a été capable d'un sursaut pleinement conscient !

Mais le sursaut n'a pas eu lieu et sur le grand escalier de l'Histoire, la marche reste vide, les électeurs sont restés bloqués sur la précédente, votant à nouveau pour une continuité qui sera sans doute dommageable. Sans doute !
L'auteur est donc lui aussi passé à autre chose, du national à l'international, c'est sur cette ligne qu'il évolue puisque tout est déterminé là… Et l'Europe continue sur sa lancée désastreuse, loin des citoyens qui n'y ont ni droit de cité ni participation aux décisions.
Indifférent, un peu en colère et conscient d'avoir été manipulé, l'auteur se souvient et entre à nouveau dans la gabegie internationale, après avoir espéré que son pays aurait grandi un peu en conscience pour retrouver sa souveraineté, les électeurs, au contraire, sont entrés de plain-pied dans la continuité par manipulation interposée.
Écœurant !
Mais c'est la vie qui ronge peu à peu la lumière pour trouver l'Ombre qui attire les consciences, c'est du moins ce que l'auteur en comprend.
Et la vie continue car c'est ainsi, tout continue, et l'échec n'est que le pas en arrière que l'on est forcé de faire pour cause d'inconscience populaire quand

le peuple croit qu'il va trancher dans les urnes, alors que la démocratie se détourne de lui, déviée par des manipulations grossières qu'il ne voit pas !
C'est la vie, se dit l'auteur qui lui aussi décide de continuer à écrire, c'est toujours ça de pris sur l'adversaire !
Oui, c'est la vie…

Camilla et sa meilleure amie Agnès se sont vautrées sur le canapé, une musique de fond réchauffe l'ambiance, la théière, les tasses, un thé accompagné d'amandes blanches dont elles raffolent toutes les deux, Tartar, sur le tapis sous la table basse en verre, est sur le dos, langue pendante, il dort, rien ne le gêne, ce qui fait rire Agnès.
– Alors tu as vu Georgio ? demande Agnès qui le connaît.
– Oh oui ! s'exclame Camilla en souriant avant de croquer quelques amandes blanches.
– Et alors ? Raconte ! C'était comment ? demande Agnès sur le souffle…
– C'était comme rien ! C'est bizarre avec un ex, ça ne fait rien, du moins pour moi ! C'est fini, voilà ce que ça fait ! C'est fini. Point barre ! lance Camilla rieuse.
– C'est vrai que c'est bizarre, je me souviens de votre folle passion, ça fait bizarre ! dit alors Agnès un peu déçue.
– On est marrantes, nous les filles, remarque, les hommes c'est pareil, ils doivent se faire des confidences en ce moment même, lui et son pote Alex, sur mon dos, qui sait ? Non, ils sont différents ! Je ne sais pas, c'est difficile de se comprendre quand la longueur d'onde passion/sexe n'est plus ! dit Camilla pensive.

– Oui et non, c'est chaque fois différent parce que nous sommes tous différents, mais c'est vrai que la planète femmes est à l'opposé parfois de la planète hommes ! Et ça tient à quoi, à ton avis ? demande Agnès.
– Je ne sais pas, on le constate c'est tout, mais je sentais bien qu'on aurait pu remettre ça pour un soir ou plus si affinités ! De son côté je veux dire, pas du mien du tout !… Au fait, je dîne avec eux demain soir, tu veux venir ? Je suis sûre qu'ils seraient ravis que tu sois des nôtres ! Georgio tu le connais, et Alex, eh bien tu feras sa connaissance, je pense qu'il est sympa, je n'ai pas été très cordiale avec lui, mais je vais me rattraper ! lance Camilla en soupirant.
– Oh là là, je ne sais pas si j'ai envie, c'est toujours compliqué ce genre de choses, ça risque de partir en vrille ! lance à son tour Agnès boudeuse.
– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Non, je les appelle demain matin, et je les préviens. Ne me laisse pas seule dans cette galère, non, tu viens, c'est bon ! dit Camilla en riant.
C'est curieux, cet échange est sans intérêt, nous n'avons quasiment rien dit, et pourtant c'était agréable ! C'est étrange comme la vie organise ces moments un peu vides, qui réconfortent quand même parce qu'ils rompent la solitude, comme un ballon lancé en plein ciel alors que sur terre on le suit des yeux avec une attention relâchée… Oui c'est bizarre, se dit intérieurement Camilla qui observe Agnès qui joue maintenant avec Tartar.
Un silence s'installe, comme un sas entre deux pensées,

deux femmes, deux mondes qui se côtoient amicalement mais elles n'en sont pas moins unies par une forte amitié qui ne résout aucunement le fait que deux êtres humains ne sont jamais totalement fusionnels, et tant mieux ! Ce serait terrible, pense Camilla qui se lève pour débarrasser le plateau thé, et revenir avec un plateau vodka et quelques canapés saumon, tarama et autres grignotages plus appropriés.
C'est tout naturellement qu'elles décident de regarder *Candice Renoir*, leur série chérie, tout en buvant et en grignotant, c'est tellement agréable !

La soirée se termine dans le calme, quelques rires aussi, la vie quoi ! Une soirée entre amies, sans rien d'extraordinaire si ce n'est cette solitude rompue par deux volontés amicales de profiter sereinement d'une soirée calme et sans surprise.
Et c'est parfois nécessaire et bienvenu.

Le lendemain matin, Camilla a appelé Georgio pour lui dire qu'Agnès viendra aussi, il a trouvé que c'était une bonne idée et leur a donné rendez-vous au bar de l'hôtel où est descendu Alex.
– OK, à ce soir donc, et bonne journée, a lancé Camilla avant de raccrocher et de prévenir tout de suite Agnès qui finalement se réjouit à la perspective de cette soirée.

C'est étrange comme la plage est un lieu de promenade ouvert au monde, en effet, l'horizon côté mer est une invite à un plus inconnu que l'on ne voit

jamais ou si rarement ! C'est donc le monde à portée de cœur, sans que les apparences n'en soient jamais interprétées car c'est impossible. Et l'ouverture ici est d'infinité sur fond de bleu et de sable, car c'est de la rive sable que se précise, ou pas, l'immensité qui nous rapetisse en faisant œuvre de recadrage sous le ciel rédempteur de tout l'imaginaire qui se presse là, entre Ciel et Terre, sable et mer, comme si seule la Nature avait la main sur ce décor sublime avec ou sans soleil.
Camilla et Tartar marchent sur la plage, comme chaque matin, et c'est dans le délire intérieur du calme rythmé par le bruit de la mer que Camilla crie sa joie ou sa douleur aux éléments qui l'entourent. C'est une habitude, et même si elle croise d'autres promeneurs, elle sait qu'ils n'entendront rien à moins de vingt ou trente mètres, ce qui lui laisse toute latitude pour se défouler d'émotions trop encombrantes que la voix déverse comme des forces contraires à elle, à jeter de toute urgence à la poubelle de l'ennui et de la réactivité nocive souvent, qu'elle est en droit de refuser en l'exprimant dans cette nature purificatrice qui lui fait un écrin vibrant et plus ou moins coloré, selon les saisons et le temps du jour.
Avec Tartar, Camilla ne se sent jamais vraiment seule, mais elle a bien conscience que l'animal de compagnie est un complément de vie en solitude majeure qui, jouant son rôle à la perfection, n'est après et avant tout, qu'une façon de la rassurer sur ce vide qui parfois emplit sa vie d'un torrent de finitude que l'horizon ne parvient parfois pas à ouvrir sur la possibilité d'un monde infini, universel, dont les

valeurs sont pour l'essentiel des appels ou des échos qui lui parviennent de manière différente.
C'est comme ça, elle n'y peut rien, et consciente, elle assume le tout comme une sorte de non fatalité qui survient selon son humeur, bien ou mal dans l'étroitesse d'une vie qui se contente de ce qu'elle a à défaut de pourvoir à ce qui serait possible si…

Et c'est dans l'ordre qu'elle s'impose à chaque balade sur la plage, dans la discipline qui en découle, que Camilla retrouve sa maison, sa cuisine, son brunch qui lui évitera un déjeuner, puis un après-midi de créativité à laquelle elle se laissera aller comme on plonge dans les délices d'une intériorité qui bouillonne malgré elle, et fait son œuvre d'évolution qu'elle accompagne d'un cœur serein malgré les douceurs et les aigreurs dont elle est la victime, c'est du moins ainsi qu'elle considère que se déroule sa vie entre nid douillet et nature sérénité.

Camilla, qui va prendre sa voiture pour aller dîner, s'est préparée avec soin. Attentive au miroir qu'elle croise dans l'entrée, elle y voit la séduction faite femme, le mystère l'envelopper d'une lumière douce, un peu inquiétante, le regard brillant sous l'œil maquillé, la bouche sensuelle comme mordue par un rouge nude sur lèvres naturelles carmin, en somme, une femme qu'elle sait être quand elle sort pour séduire, ce qui n'est pas le cas ce soir ! Oui, elle se séduit dans le miroir, et ça lui suffira, pense-t-elle en se souriant.

Cependant, c'est avec Georgio qu'elle se sent le plus d'affinités quand la conversation passe au politiquement incorrect, mais est-ce incorrect ? Pas si sûr. Agnès est vite larguée, Alex n'apprécie pas la politique apparemment, et tous deux s'éloignent de Camilla et Georgio, loin dans une bulle aux couleurs de l'Art sous toutes ses formes, bulle irisée qui ce soir ennuie Camilla encore sous le choc de l'élection de Macron à la Présidence de la République… Georgio, qui n'est pourtant pas français, est en plein dans le mille de la manipulation qui vient d'avoir lieu. C'est vrai qu'il est italien, et donc concerné, mais Camilla est tout simplement violente, elle ne comprend pas, ne veut pas comprendre et traite le peuple français de con !
– Les gens sont des cons ! lance-t-elle ulcérée, ils ne comprennent rien et ne prennent pas du tout la mesure de la catastrophe qui vient d'avoir lieu ! s'indigne-t-elle.
– Tu as raison Darling, mais qu'est-ce que tu veux faire à ton niveau ? Nous subissons ! Nous on est comme la France, dans la merde, et même plus que vous, et la Grèce n'en parlons même pas, je ne comprends pas pourquoi Tsípras, qui avait si bien commencé avec son référendum, n'a pas continué, ils l'ont brisé… C'est de la folie ! Mais quand même tu ne vas pas déprimer ? Parce que cela ne te ressemble pas. Allez, la vie est belle ! Regarde-moi… dit Georgio plutôt fataliste que calme.
– Non, je suis trop en colère encore pour déprimer, tu as raison ça ne me ressemble pas, mais tu crois

vraiment que la France se ressemble actuellement ? Pas du tout ! Nous allons vers notre dilution totale au profit d'un mondialisme indécent ! dit Camilla rageuse.
Alex parle de sa maison, de son village, à Agnès qui l'écoute, béate. Ils partagent le même amour de la campagne, des arts, de la tranquillité, et quoi encore ? se demande Camilla qui les regarde en plein dans sa détresse politique.
Et elle se dit que si leur vie, c'est ça, ils devraient être encore plus attentifs au mondialisme qui va grignoter tout ça systématiquement ! Mais non, ils sont largement en dehors de toute politique, ce qui finit par énerver Camilla !
– Vous vous rendez compte tous les deux que nous allons à grand pas vers un mondialisme déjà installé ? Et que votre maison, le village et tutti quanti, ce ne sera plus du tout la même chose, et en plus vous ne vous sentez pas concernés ! C'est un comble ! Je n'arrive pas à comprendre la manière dont fonctionnent les gens, notre avenir se joue en ce moment sous nos yeux, et nous en sommes exclus ! C'est la merde, voilà ce que c'est, dit Camilla avec fermeté.
Alex et Agnès, les deux A, la regardent consternés, ils ne comprennent pas cette sortie sur leur conversation somme toute pacifique, qui ne se mêlant de rien, laisse la porte ouverte à tout, pense Camilla en les regardant non sans sourire, ce qui rassure les deux A…
Quant à Georgio, il est passé de la politique à une jeune et jolie femme qui vient de s'installer face à eux

avec son chevalier servant très sûr de lui, ils commandent leur repas en ayant l'air en dehors de tout, dans leur bulle eux aussi, décidément, pour Camilla tout cela est très étonnant, elle se demande si des gens normaux sont encore de ce monde. Si la communication passe encore entre les êtres humains, si tout ce qui se passe sous ses yeux n'est pas tout simplement une façon de vivre une vie dans la vie, une autre vie en somme, coupée de la vie ? Une bulle, puis une autre, qui se côtoient et font leur bonhomme de chemin sans se voir, se comprendre, n'en parlons pas, c'est encore autre chose !
Camilla est perdue dans ses pensées quand Georgio se lève en s'excusant pour aller rejoindre le couple dans sa bulle, qui vient de commander à dîner et attaque une bouteille de vin rouge.
– Comment tu vas toi, qu'est-ce que tu fais en France ? Et qui est cette femme ravissante que tu sembles bien connaître ? s'exclame Georgio en tapant sur l'épaule du chevalier servant qui se lève d'un bond, puis invite Georgio à s'asseoir, lui présente sa sœur la ravissante, et les voilà qui discutent, animés par la surprise et la joie de se retrouver dans ce restaurant d'un bord de mer français.

Camilla observe de loin, pique une cigarette à Alex, se lève et va la fumer sur la terrasse ventée, ça lui fait du bien.
Agnès et Alex continuent de faire connaissance dans leur bulle commune qui ne laisse plus rien entrer, quant à Georgio, il est plongé dans les yeux de la sœur de son pote qui lui plaît bien, sait-on jamais ?

Seule Camilla se dit que sa conscience ultra sensible semble tout voir et tout décoder, et c'est extrêmement fatigant ! Oui, c'est épuisant.
Elle pourrait signer tout de suite une aventure naissante, et peut-être plus entre Alex et Agnès, Camilla pourrait aussi parier sur la drague de Georgio qui continuera demain avec la sœur dont elle n'a pas saisi le nom, mais qui répond déjà bien à l'appel du loup.
Le frère lui, se sent un peu seul et continue de boire du vin rouge, sans doute excellent, qui le mènera bientôt à une cigarette qu'il viendra fumer seul, sur cette terrasse qui n'attire de la solitude, que ceux qui, la supportant bien, y viennent pour en jouir un peu plus, et seuls bien entendu.

Quelques instants plus tard, il est là, allume sa cigarette et regarde l'horizon où la mer lui répond de ses vagues presque invisibles à cette heure-ci.
Camilla qui s'est assise entre-temps, se lève pour lui demander une cigarette qu'il lui offre avec un sourire en disant :
– Il semblerait que nous soyons de trop à nos tables… C'est juste un moment à passer. Et parfois c'est long ! Je m'appelle Norman, et vous ? dit-il en penchant vers elle la flamme d'un briquet qui vacille un peu.
– Enchantée, moi c'est Camilla, vous avez raison, nous sommes de trop. Et de futilité en raison garder, le sens perd du temps et de l'intensité quand on ne s'y attarde pas. Je suis contente de vous rencontrer, vous connaissez Georgio depuis longtemps ? demande Camilla.

– Depuis l'université, nous avons gardé le contact. Mais il n'avait jamais vu ma sœur, c'est leur première rencontre, dit Norman en souriant.
– Gageons que ce ne sera pas la dernière ! lance Camilla en riant.
– Oui, je le connais bien, mais elle est assez grande pour se débrouiller toute seule face à ce don Juan ! dit Norman dans un souffle.
– Don Juan ? Vous y allez fort ! Don Juan vraiment ? questionne Camilla surprise, qui n'avait jamais vu son ex sous cet angle-là.
– Oui, don Juan ! Il n'a aimé qu'une seule femme dans sa vie, c'est elle qui est partie, c'est peut-être pour ça, il ne s'en est jamais remis, mais oui, c'est un vrai don Juan ! dit Norman en la regardant dans les yeux.
– Ah bon, je n'avais jamais pensé à lui de cette façon-là, ni vu sous cet angle-là, c'est bizarre ! Je le connais pourtant bien. Mais vous le connaissez mieux que moi, c'est sûr, dit Camilla avec un sourire léger.
– Oui, c'est bizarre, mais vous êtes peut-être l'élue dont je parlais, je n'ai jamais su son nom ! Si vous l'avez quitté, c'est vous, une seule femme l'a quitté, c'est elle. Et Norman, sûr de lui, sourit largement, dévoilant des dents bombées superbes.
Camilla sourit, rit un peu, garde le silence, puis laisse échapper :
– Oui, c'est moi qui l'ai quitté ! Ne me parlez pas de don Juan, je ne le connais pas. Et vous, où vivez-vous ?
– Je vis à Londres que j'adore. Et cette escapade en

France avec ma sœur n’est pas un hasard ! Jamais je n’aurais imaginé revoir ici Georgio et surtout la seule femme qu’il a aimée et qui l’a plaqué ! Bizarre la vie… murmure Norman songeur.
– Je reçois Georgio et Alex dimanche chez moi, venez donc avec votre sœur, vous serez les bienvenus, je serai ravie de vous revoir. Tenez voici ma carte, adresse, téléphone, et pas d’excuses, je vous attends ! Merci pour cet échange, dit Camilla en s’éloignant.

Personne n’a rien vu de leur conversation, ils sont tous trop occupés à eux-mêmes. Dimanche sera une journée intéressante pour sûr ! se dit Camilla qui regagne sa table où Alex et Agnès sont toujours en grande conversation.
La vie continue, Camilla va se repoudrer le nez pour s’occuper, un homme la croise en la regardant avec insistance, elle hésite mais passe son chemin. C’est le visage de Norman qui la poursuit, elle le reconnaît. Oui, vraiment, que la vie est bizarre !

Léonie s'occupe, tient la maison du mieux qu'elle peut, et c'est très bien. Sa cousine Constance vient la voir de temps en temps, cependant Léonie est bien seule, elle a l'impression d'être la propriétaire des lieux, aucune nouvelle de M. Alexandre. Rien !
Au fond, quand on ne sait rien, tout va bien.
Il doit avoir ses raisons, mais tout ce matériel dans l'atelier qui dort en l'attendant, c'est bizarre !
C'est ainsi que Léonie, par mimétisme ou ennui, allez savoir, s'est mise à peindre dans l'atelier de monsieur.
Elle a assez vu peindre monsieur pour s'y mettre de façon quasi instinctive, et elle est surprise de constater que la peinture « coule comme elle doit », se dit-elle, sans en toucher mot à personne.
Les toiles sont colorées, réalistes ou abstraites, c'est selon, Léonie n'y connaît pas grand-chose, ce qui est sûr c'est que l'inspiration est au rendez-vous.
Léonie peint en solitaire, en cachette, et elle aime ça !
Curieusement elle ne s'attache pas au résultat, non, c'est le plaisir de peindre qui l'emporte. Léonie peint, point barre !
Elle se sent bien, a besoin de solitude, trouve des prétextes pour éloigner sa cousine, sa meilleure amie, reste seule et peint avec une frénésie qu'elle n'imaginait pas possible.

Tous les après-midi, Léonie peint.

Elle est en pleine action en cette journée ensoleillée et superbe quand on sonne à la porte, elle n'entend d'abord pas, puis comme la sonnette se fait insistante, elle se penche à la fenêtre, c'est une femme qu'elle n'a jamais vue.
– Bonjour ! dit la femme. Ah ! vous êtes dans l'atelier ? J'arrive, je connais le chemin. Ne bougez pas, j'arrive, dit la femme en entrant.
Léonie n'a que le temps d'enlever son tablier plein de peinture, de se laver les mains en hâte, puis la femme entre après avoir frappé.
– Bonjour, dit-elle, je suis Stella, l'agent d'Alex, il ne me répond plus au téléphone, vous savez où il est ? Je n'arrive pas à le joindre ! C'est infernal, j'ai une nouvelle exposition pour lui à Paris, j'ai besoin de le joindre ! Vous devez pouvoir vous, non ? C'est pourquoi je suis là, dit l'agent d'Alex.
Léonie est embarrassée, elle ne sait quoi dire, monsieur ne lui a rien dit à ce sujet. Elle essaye de réfléchir vite, mais déjà l'agent enchaîne :
– Oh mais le cachotier ! Il continue de peindre, mais c'est très bon ça, ça date de quand ? Regardez-moi ça, il s'est drôlement renouvelé ! C'est magique, ça ! dit la femme en soulevant une toile de Léonie, rangée contre le mur.
Puis la femme reste silencieuse, regarde toutes les toiles qui sont rangées contre le mur, les unes après les autres. D'abord silencieuse, elle s'exclame enfin, enthousiaste :

– Bon, c’est super, si vous avez des nouvelles, dites-lui que je suis partie avec ses toiles, je vais les proposer et nous allons faire cette exposition avec ou sans lui ! Il a très bien travaillé ! C’est formidable, je vais essayer de le rappeler… Merci, vous pouvez m’aider avec les toiles ? Ma voiture est en bas, merci ! lance Stella en descendant deux toiles sous chaque bras.
Léonie est tétanisée, ne sait pas quoi dire, lui court après, se ravise, prend les toiles sélectionnées par l’agent et descend pour l’aider à les ranger dans la voiture.
– Madame, je ne sais pas si je dois vous laisser les emporter, je n’ai pas d’ordre de M. Alex, et je ne voudrais pas faire d’impair, dit-elle déboussolée.
– Tatata, je suis son agent, vous lui direz que j’ai insisté et que je les ai prises, voilà, il y en a dix en tout. C’est bon, je reviendrai vous les rapporter, ne vous inquiétez pas, mais je dois les montrer au galeriste, c’est indispensable car ce cachotier ne m’avait pas parlé du tout de ce nouveau souffle ! Et vraiment, c’est un nouveau souffle, à la fois différent, mais avec cette pointe de je ne sais quoi qui le rend très reconnaissable en même temps.
Bon j’y vais, tenez, voici ma carte, mon téléphone, ne manquez pas de m’appeler si vous avez des nouvelles ou s’il rentre de vacances. Bon, j’y vais… dit l’agent qui remonte dans sa voiture et démarre en trombe.

Léonie est hébétée, et s’en veut car elle n’a guère été persuasive pour retenir ses toiles ! Cette ambiguïté la

gêne, elle pourrait se battre, mais en même temps, elle va avoir l'avis d'un galeriste, et cela ne se refuse pas !
Léonie se trouve très peu claire dans cette histoire, mais il faut reconnaître qu'elle n'a jamais pensé peindre elle-même, c'est-à-dire sérieusement, c'était pour elle un passe-temps voilà tout ! Et puis cet agent qui débarque soudain, c'est à la fois tentant et embarrassant !
Désemparée, Léonie rejoint la cuisine où le chat des voisins l'attend, frimousse endormie mais dubitative comme si Léonie était prise en faute !
Contrairement à son habitude, elle se prépare une tasse de café, elle a besoin d'un remontant.
Elle espère que cette histoire n'aura pas de suite, M. Alex n'est pas là, l'agent va lui rapporter les toiles, qu'elle peut aussi réclamer sous un faux prétexte, et puis il y a une chance pour que le galeriste se rende compte de la supercherie…
Mais au fond d'elle-même elle n'y compte pas trop, elle revoit la mine stupéfaite de l'agent de M. Alex, cette femme doit être une pro sinon elle ne s'occuperait pas de lui !
Puis Léonie décide de se sortir tout ce méli-mélo de sa tête, c'est de sa faute, elle le sait, elle n'aurait pas dû. Mais c'est fait ! Dix de ses toiles sont parties pour la capitale… Et dans le fond ça la fait rêver ! Espérons juste qu'elle ne se réveillera pas en plein cauchemar !

Alors Léonie se prépare un petit dîner en solitaire avec un verre de vodka pour fêter l'événement, une fois n'étant pas coutume !

Mais la nuit lui apporte son lot de subconscient qui coule à flot en bribes de rêves cauchemardesques où M. Alex fait irruption dans son exposition et ne reconnaît pas ses toiles ! Il se lance dans une colère noire rythmée par des pas de danse inconnue que ses pieds martèlent sur un sol qui en étouffe les bruits.
Le visage de M. Alex se tord en grimaces épouvantables, la chair est distendue, il tire dessus et fait des nœuds avec le manche d'un pinceau, c'est horrible, Léonie se dresse dans son lit, en nage, au son d'un ricanement effrayant de M. Alex, qui se perd dans la nuit.
Léonie regarde le réveil, il est cinq heures, impossible de se rendormir à cette heure-là. Elle descend donc dans la cuisine où elle se prépare un thé bien chaud qui curieusement, la calme.
Elle s'en veut, et pas. Elle ne se comprend pas, plus, se prépare et va marcher dans le jardin que l'aube éveille d'une lumière douce.
Le chat des voisins sur ses talons, elle marche d'un bon pas pour ensuite flâner un peu, pensive, rien d'alarmant, mais Léonie n'est pas comme d'habitude, c'est un fait, elle le sait, le sent, s'en mord les doigts tout en ne regrettant rien, et fait le point sur sa position actuelle jusqu'à ce qu'elle reparle à l'agent de M. Alex à un moment ou un autre. Puis elle décide de se préparer un pot-au-feu comme elle sait les faire, délicieux, elle éprouve le besoin de quelque chose de consistant. Il va pouvoir mijoter, c'est bien, et à treize heures elle en dégustera avec plaisir le velouté goûteux.

C’est parti.

Cuisinière, gouvernante, peintre peut-être, Léonie est tout à sa cuisine et compte bien ne pas s’en laisser détourner.
Mais le téléphone sonne, c’est le fixe vers lequel elle court.
Déception, c’est une erreur ! Elle retourne à sa cuisine, pensive et heureuse, ou du moins, ça y ressemble, pense-t-elle.
Elle a allumé la radio qu’elle écoute d’une oreille distraite, d’habitude elle l’écoute plus attentivement, mais là, c’est juste un bruit de fond sans importance, coupé par des musiques qu’elle fredonne machinalement. Le chat des voisins a élu domicile dans la maison avec elle, ses maîtres sont partis huit jours chez les parents de madame, le chat a l’air satisfait de cette aubaine, il adore la nourriture que lui donne Léonie, pas de boîtes, que des choses fraîches, et il se lèche les babines plus souvent qu’à son tour.
C’est vrai que ça le change, se dit Léonie très attentive à son bien-être et à sa santé, il le sait.

Le téléphone fixe sonne à nouveau, Léonie se lève, c’est l’agent de M. Alex.
– Alors, il vous a appelé, ce cachotier d’Alex ? Bon, ça y est, le galeriste est d’accord, il a adoré ce nouveau souffle très particulier d’Alex, il est preneur, mais il faudrait qu’il vous appelle car je ne peux pas le joindre. Ça va vous ? Pensez-vous qu’il va enfin vous appeler ? Je ne sais pas où le trouver, et si je ne

le trouve pas, je fais l'exposition quand même, c'est la première fois que je n'arrive pas à joindre Alex à ce point ! Il devait en avoir marre pour partir comme ça, non ? Bon, vous m'appelez en cas de nouvelles fraîches ? J'avance et reviens vers vous dans une quinzaine ! dit d'une traite l'agent…
– Mais Madame, je ne peux pas vous laisser les toiles sans lui dire que vous les avez prises, or il ne le sait pas, commence Léonie, sitôt coupée par l'agent :
– Ce n'est pas le moment, je les ai, je les garde ! Ne vous inquiétez pas, je connais Alex depuis bien plus longtemps que vous ne pouvez l'imaginer ! Tout se passera bien, je dois y aller, ne vous inquiétez pas, et appelez-moi à la moindre nouvelle… À bientôt, je dois vraiment y aller… dit l'agent Stella avant de raccrocher sans laisser à Léonie le temps de placer un mot !
Léonie raccroche à son tour, un peu hébétée, elle n'en revient pas, se sent mollement inutile, voudrait mais ne sait pas, et puis comment va-t-elle se sortir de cette galère incroyable dans laquelle l'a embarquée l'agent, et qu'elle n'a rien fait pour éviter !
Le dîner est prêt, il n'y aura plus qu'à le réchauffer, et elle monte pour aller peindre. En plus des dix toiles emportées par l'agent, une quinzaine d'autres sont achevées, et Léonie sent l'inspiration monter à nouveau, tranquillement, le chat blotti sur le fauteuil de M. Alex, elle se met à peindre sans penser plus avant qu'à ce plaisir qui l'envahit et qu'à ce souffle dont l'inspiration la gratifie…
Léonie est disponible, libre soudain, une grande

quiétude la gagne, que le chat ressent tout de suite au point de s'endormir, abandonné en grande confiance sur le fauteuil de velours cramoisi.

Le lendemain, l'après-midi passe comme une ligne courbe sur ciel pur, une rondeur éclatante aux brisures colorées sous un ciel clément où le soleil donne un éclat particulier aux couleurs coulantes qui s'y nouent pour auréoler de leurs vibrations une toile très particulière encore, que Léonie laisse sur le chevalet pour la scruter quelques instants, avant de quitter l'atelier, le chat sur les talons.
Le jardin dans lequel elle fait un tour avant de rentrer pour la soirée est plein de ces senteurs que le printemps fait éclore, pollens à l'appui, il fait jour de plus en plus tard, c'est vraiment agréable.
Le chat se colle à ses jambes dès qu'elle s'arrête pour sentir une rose, regarder une glycine, en admirer du blanc au violet les nuances superbes, cadeaux d'une Nature qui sait se faire aimer en ses plus beaux atours.
Léonie est admirative, elle se sent libre et c'est bien agréable, elle se dit que M. Alex, en la laissant seule dans la maison, lui a fait un beau cadeau, elle n'avait jamais apprécié autant et à la fois la maison, le jardin, les senteurs, les couleurs et la solitude pour lesquels elle remercie, oui, c'est un bonheur, pense-t-elle encore sur le pas de la porte de la cuisine où elle entre pour dîner tranquillement avec le chat qui se lèche déjà les babines, on dirait qu'il lui sourit !

Léonie ne veut pas trop penser à la façon dont elle va

pouvoir se tirer d'affaire avec Stella l'agent, les toiles, M. Alex, et l'exposition puisque ces toiles sont les siennes ! Si elle pouvait seulement parler à M. Alex, mais voilà, elle ne le peut pas.
Obligée de s'armer de patience, Léonie prend son mal en patience, c'est que cela peut durer des mois !
On verra bien, se dit-elle, décidée à prendre les choses comme elles viendront, difficile de faire autrement, c'est vrai, mais pas très confortable, c'est une évidence.
Pour la soirée, elle opte pour un film sur une chaîne du câble.
Puis après avoir nourri le chat et elle-même par la même occasion, elle s'installe dans le fauteuil face à celui de M. Alex et, le chat sur les genoux, se détend afin de passer une bonne soirée devant la télévision.
La maison est fermée, seule une fenêtre donnant sur le jardin est encore ouverte, elle la fermera tout à l'heure. Il fait bon, vraiment, et l'air semble si pur à Léonie.

C'est ainsi, dans la quiétude d'une tranquillité à toute épreuve, que Léonie s'installe pour passer une soirée de détente en se vidant la tête qui en a bien besoin.
Et si ensuite la nuit est calme, c'est qu'elle a décidé une fois pour toutes que rien ne doit l'occuper hormis peindre, et profiter au mieux des petits plaisirs de la vie qui s'invitent à son quotidien parce qu'elle est seule et tranquille, seule et créative, seule et paisible.
Pour le reste, on verra plus tard !

C’est ainsi que pour l’instant, Léonie repousse à plus tard une, des décision(s), qui pourraient l’empêcher en ce moment de profiter à fond d’un moment de sa vie qu’elle apprécie plus que tout…

Et pour cela elle ressent une profonde gratitude à l’égard de M. Alex, celui par qui tout cela arrive.
Comme quoi la moindre décision prise par un proche au sujet de sa vie, peut à son tour bousculer des vies autour de soi, sans que personne n’en prenne conscience tout de suite.
Léonie en a pris conscience, compte bien en profiter comme il faut, comme il se doit, et refaire le chemin inverse qui mène des autres à soi, et qu’elle refera d’elle-même aux autres, elle se le promet.
Mais l’heure n’est pas encore venue pour elle.
Et comme tout semble arriver à point nommé, elle attend le bon moment pour faire amende honorable et cadrer sa vie en fonction de ce qui se passera, elle verra, mais c’est d’une importance capitale en ce qui concerne sa propre vie, tout comme celle des autres.

D’autre part, c’est la première fois que Léonie est si seule, si solitaire, si isolée aussi, elle qui a toujours servi les autres, elle qui fait tourner les maisons des autres, veille à tous les détails qui rendent la vie agréable, parfois simplement supportable, oui, c’est la première fois qu’elle se retrouve seule. Du temps pour elle et tout ce qui se bouscule à l’intérieur d’elle-même et qui n’a jamais fait l’objet de la moindre attention de sa part.

Et elle se rend compte des trésors qu'elle portait en elle, des couleurs qui se pressaient en elle sans que jamais elle n'y accorde le moindre intérêt.
Dans cette phase de joie un peu coupable qu'a révélée en elle le passage de l'agent de M. Alex, elle prend soudain une décision folle : s'autoriser un voyage à Paris. Elle a envie d'aller voir les boutiques dont elle a beaucoup entendu parler, d'aller palper des vêtements qu'elle n'a jamais entrevus, mais qu'elle a admirés sur des invités de M. Alex ou des modèles qui venaient poser pour lui. Des robes un tantinet sexy, des superpositions de vêtements auxquelles elle n'aurait jamais pensé, des formes amples ou des jupes volantes qu'elle avait trouvées si belles sur les autres, et qui maintenant lui font de l'œil, l'appellent vers un Paris éblouissant qu'elle ne connaît pas encore et qu'elle a une envie furieuse de voir, dans lequel elle a envie de se balader, libre, comme quand elle peint, elle imagine cette même liberté d'être et d'évoluer seule dans un environnement qui est l'un des plus beaux du monde, pense Léonie, qui organise donc une petite semaine en catimini. Elle ne parle à personne de cette échappée belle vers son escapade citadine, elle la fille de la campagne qui n'aurait jamais pensé un jour faire ce genre de choses, ou même y penser, c'est bizarre la vie quand même, se dit Léonie.

C'est par le train qu'elle décide de partir, organise tout, et réserve une chambre, en promotion en cette période creuse, dans un hôtel près des Champs-Élysées, la plus belle avenue du monde.

C’est d’un cœur léger qu’elle prépare sa valise et constate presque en riant que ses vêtements sont à la fois classiques, sans aucun style, tristes presque, et elle se dit qu’il faut que cela change, ce n’est plus possible ! Comme si le passage de l’agent de monsieur avait déclenché en elle une prise de conscience qui la propulsait dans un autre monde, celui des artistes, et pour elle qui vient de découvrir cette magie, c’est presque un choc existentiel ! Elle s’en rend compte, et ne pense plus de la même façon, c’est une mue qui s’opère en elle, rapide, brusque, éclatante, elle se sent différente, et a bien l’intention d’en profiter.
Monsieur Alex n’a pas appelé, lui avait dit de s’occuper de la maison, mais ne lui avait pas interdit de changer ni de bouger, n’est-ce pas ? Donc Léonie se sent vivre et palpiter autrement, et ces secrets qu’elle porte en elle, sur elle-même, lui changent déjà la vie, c’est évident. Et cela la ravit.
Le voyage est prêt, elle compte partir à l’aube pour ne croiser personne à la gare, c’est mieux, pense-t-elle.
Psychologiquement elle est prête, et prend soin d’emporter avec elle le numéro de l’agent de monsieur, elle compte l’appeler et peut-être la voir, cela dépendra des circonstances, elle verra, mais pourquoi pas ?
Elle cherche un coiffeur sur Internet, prend rendez-vous, note les boutiques à visiter, elle ira chez Zara, sûr, et elle improvisera, verra sur le moment, selon l’inspiration et l’envie.
Léonie se sent pousser des ailes, un grand sourire

intérieur perce à l’horizon du changement, la voilà prête à devenir ce qu’elle est vraiment et ne soupçonnait pas du tout !
Dans quelques jours elle partira à la conquête de Paris, prétexte à sa propre conquête !
C’est joyeuse ce soir-là qu’elle se couche tôt et dort d’une traite jusqu’au lendemain, dans huit jours elle sera parisienne ! Et ça lui plaît.

La vie est une somme étrange de coma suivi d’un sommeil plus ou moins léger dont les éveils soudains n’ont d’égal que les sursauts de la conscience qui s’y exerce.
Léonie, sans analyser tout cela, se sent proche d’un envol qu’elle n’a pas vu venir, qui la comble, et dire que tout cela ne tient qu’au fil d’une rencontre impromptue dont elle n’a rien géré du tout !
Et c’est vaguement ce qui lui vient à l’esprit tandis qu’elle plonge avec délice dans un sommeil réparateur dont la nuit la propulse un peu plus avant vers Paris.

Camilla attend ses invités à dîner, Alex, Georgio, Norman et sa sœur. Camilla a oublié le nom de la sœur de Norman, mais ce dernier le lui a-t-il donné ? Elle ne sait plus, les rencontres se chevauchent, on ajoute deux personnes, une autre s'est décommandée, bref ils seront cinq ce soir, et Camilla se prépare à les recevoir. Elle sort le grand jeu, robe fourreau à tomber, un vrai gant pour le corps ! On dirait que cette robe est cousue sur moi, pense-t-elle en se regardant dans le miroir qui lui renvoie une image troublante dont le parfum qu'elle vient de mettre l'enivre. Une touche de gardénia mélangée à du musc, oui, enivrant. C'est une belle soirée qui se prépare.

Dans les petites tâches ménagères qui ont précédé et suivent l'arrivée de ses amis, Camilla se perd dans une sorte de no man's land où le brouhaha des conversations lui parvient dans la cuisine alors qu'elle s'apprête à porter les plats sur la table de la salle à manger.
Linda, la sœur de Norman, entre, regarde l'ampleur à la fois de la préparation, et de la nourriture, puis tranquille, lance :
– Camilla, tu mets tout sur la table et on se débrouille,

tu en as fait pour un régiment ! C'est magnifique mais un peu trop, non ?
– Norman, je ne sais pas, mais les deux autres, je sais, mangent vraiment, il ne faut pas leur en promettre ! Et moi j'ai une faim de loup. Tu as raison, on va tout mettre sur la table, et je ne bouge plus, on s'installe, basta cosi ! répond Camilla qui indique deux plats à prendre à Linda qui s'exécute, et qu'elle suit avec deux autres plats.

Georgio, chargé du vin, entre à son tour pour prendre les bouteilles, admiratif de ce qu'il sent d'odeurs à la fois épicées et gourmandes, il adore.

Alex, qui admire la plage depuis la baie vitrée donnant sur la mer, écoute ce qu'elle a à lui dire, puis sourit à Camilla alors qu'elle entre dans la pièce, mais elle ne le voit pas, tant pis !
Camilla prie tout le monde de s'installer, Linda est allée chercher le reste de la nourriture à l'exception du dessert, l'ambiance est à la fois feutrée et le fond musical choisi par Georgio est italien, doux et tonique, allez savoir comment c'est possible ça ? se demande Norman qui adore cette musique.
– Alex à ma droite, Norman à ma gauche, Linda à côté d'Alex et Georgio entre Linda et Norman, installez-vous mes amis, je ne bouge plus ! lance Camilla à la ronde en s'asseyant.

Georgio termine de servir le vin, puis lève son verre à Camilla en disant :

– Une soirée avec vous, merci Camilla, tu es la femme la plus étonnante que j'aie eu l'occasion de rencontrer dans ma vie, mon ex préférée, en plus tu nous as trouvé Norman mon ami, tu es vraiment, vraiment parfaite ! Buvons mes amis, aux femmes ici présentes, et à celles qui ont fait de nos vies ce que nous sommes ! Je vous aime, Femme ! dit Georgio avec emphase et un sourire complice…
– Merci, merci, Georgio ça fait toujours plaisir… Linda, à nous, et à nos trois hommes de la soirée, et de nos vies… dit à son tour Camilla qui lève son verre avant de goûter le Bordeaux Saint-Émilion qu'a choisi Georgio.
C'est dans cette ambiance décontractée que le dîner commence, avec ces dits et non-dits, des rideaux pourtant transparents qui se lèvent dévoilant un peu plus d'intimité des uns, de secrets des autres, on fait connaissance. Norman et Linda sont parfois surpris, toujours charmants, ils savent garder le silence et écouter, ce n'est pas si courant, pense Camilla qui les observe avec sympathie.
La force du silence est parfois plus éloquente que le dire.
Georgio dit sans arrêt, il parle, extériorise, comme d'habitude, il est tel que Camilla l'a connu, il n'a pas changé, charmeur et courtois, un brin d'humour toujours présent, avec cette capacité à la colère qui, n'étant pas sollicitée ce soir, reste tapie dans l'ombre, prête à surgir. Et c'est aussi ce qui les a séparés, Camilla et lui, elle ne supportait plus ce tempérament sanguin, jaloux aussi, mais toujours sans raison, qui a

fait fuir Camilla alors que ses amies auraient adoré un homme jaloux…
Et le passé rampe sur la nappe, elle le voit s'estomper dans une goutte d'eau qui vient de tomber, le sens de la vie a repris ses droits tandis que ceux de Georgio sont morts dans d'autres relations sans doute dont elle ne veut pas entendre parler, ça ne la regarde pas.
Norman est plus jeune, elle se demande ce qu'est sa vie privée. N'en a aucune idée, et s'en moque, mais il est charmant.
Linda a l'air d'avoir vécu assez pour être un peu blasée, elle n'a que deux ans de moins que son frère, mais une belle maturité qui fait des ronds dans l'air alors qu'elle observe, elle aussi, prend ses marques, et Camilla sent qu'elle l'aime bien, elles ont sympathisé d'emblée, c'est assez rare en ce qui concerne Camilla, et cela mérite quelque attention.
Quant à Alex, c'est un homme étrange, mystérieux, un peu secret et très concentré, Camilla ne sait pas sur quoi, mais elle le trouve focalisé… bizarre. Son rire est profond, le timbre de sa voix aussi. Son sourire rare mais complice, sa verve toujours quelque peu poétique, des touches comme ça, des tons ou teintes qui s'estompent ou s'intensifient par moments comme des traits aux couleurs surprenantes qui se marient avec chacun, incluent tout le monde, et restent légères car sans atterrir sur rien, elles se mêlent de tout.
Alex est un homme qui intrigue assez Camilla pour qu'elle s'y intéresse plus avant, tout en finesse, elle communie avec lui par une sorte de silence qui lance des bulles légères qu'elle peut vivre des yeux jusque

dans les siens, et qui disparaissent alors qu'elle allait en saisir les reflets scintillants comme des pensées originales et muettes qui en disent bien plus qu'un simple silence ne saurait le faire.

Camilla, qui est souvent seule et ne voit pas grand monde, n'a que Tartar avec lequel elle communique cinq sur cinq. Ce soir elle ressent un état de choc doux qui la remet dans le monde, dans la société, avec cette douceur que l'on ressent quand le temps passé s'éloigne pour faire au présent une révérence de bienvenue. Et c'est agréable.
Camilla se penche sur Alex pour lui demander :
– Au fait, que faites-vous dans la vie ? Je ne le sais même pas !
– Nous n'avons pas eu l'occasion d'en savoir plus l'un sur l'autre, mais je vous connais déjà bien, je crois, bien que je ne sache pas ce que vous faites non plus ! répond Alex en souriant.
– Alors ? ajoute Camilla.
– Alors ce n'est ni l'endroit ni l'heure d'en parler sérieusement, mais si je vous invite à dîner, vous acceptez ? demande Alex.
– J'accepte ! Mais on n'est pas bien ici ? lui demande Camilla.
– Oui bien sûr, mais ce n'est pas pareil, l'heure est à l'amitié partagée, pas à un vrai dialogue, vous ne trouvez pas ? Et j'aimerais que nous ayons un véritable dialogue, murmure Alex à son oreille.
– Alors dînons ensemble, c'est bon, vous avez raison bien sûr, lance Camilla rieuse.

Georgio, qui n’a rien manqué de cet aparté entre son ex et son voisin, sombre dans une extériorisation délirante de ses sentiments, et invite Linda à danser, cette dernière refuse en riant, il se calme et va dans la cuisine chercher une bouteille de Vichy, il a trop bu déjà, et surtout il prend conscience avec une acuité terriblement désagréable qu’il est très malheureux.

Et ça, c’est un scoop intime auquel il ne s’attendait pas du tout ce soir !

Georgio sort quelques instants pour respirer l’air de la mer, et ça lui fait du bien. Morose, il fait quelques pas puis hurle dans le vent comme pour se défausser de tout un fatras intérieur qui l’encombre et dont il n’avait pas conscience avant son séjour ici.

Quelques larmes dégoulinent sur ses joues, il les chasse d’un revers de main, et hurle à nouveau. Le bruit de la mer couvre ses cris, il lui en sait gré, et entre à nouveau dans la maison, par la porte de la cuisine qu’il ferme soigneusement à clé.

Dans le salon, Linda danse avec son frère, elle rit aux éclats et malgré son état, il la trouve belle. Alex, bien assis au creux d’un fauteuil, feuillette un album attentivement, tandis que Camilla termine de débarrasser, enlève la nappe, se dirige vers la cuisine, ouvre la porte et sort pour la secouer. Georgio la suit, l’enlace, elle se dégage en riant, puis rentre et lui demande de l’aider à la plier. Ce qu’il fait, en la regardant dans les yeux, Camilla le trouve différent, il lui fait presque peur, c’est étrange se dit-elle en se raisonnant, elle n’a en effet jamais eu peur de lui, c’est bien la première fois. Il essaye à nouveau de l’enlacer,

elle se dégage gentiment en riant :
– Tu as trop bu ce soir Georgio, laisse-moi tranquille, on est amis maintenant, c'est fini, tu te rappelles ? Allez, va t'asseoir ou sors un peu, mais reprends tes esprits parce qu'ils sont atomisés aux quatre coins de ta vie ! Allez… lui dit Camilla fermement.
Exit Georgio qui claque la porte de la cuisine en sortant.

Dans le salon Linda danse toujours, seule maintenant, elle se lâche, et c'est vrai qu'elle est belle, se dit Alex en quittant son album des yeux, il le ferme et le pose sur la table basse.
Une ambiance curieuse, la musique tonne un peu, mais Camilla baisse le son, et Linda se laisse tomber en soufflant sur le canapé, pas loin de Norman qui la regarde, et lui rappelle qu'ils partent demain matin en excursion. Elle approuve, ils prennent congé en remerciant sincèrement Camilla qui se pose après leur départ sur le canapé, en s'autorisant une cigarette, elle ne fume pas vraiment, mais à chaque fois se dit qu'une fois n'est pas coutume. Alex à qui elle en tend une, la prend, il ne fume pas non plus.
Camilla se lève pour couper la musique.
Elle en a marre, Alex la remercie d'un regard soulagé.
Tartar, qui dormait dans le bureau, vient faire son câlin à sa maîtresse, puis il demande à sortir et elle lui ouvre la baie, l'air entre, agréable, le petit chien sort, il a l'habitude, mais à cette heure-ci c'est inhabituel, c'est donc la fête…
Dans le silence qui suit, un long soupir passe suivi

d'une respiration tranquille qui s'installe, un ordre différent que la nuit scelle de sa brise marine, moins de stress, plus de sens, un zeste de zénitude, quelques graines intimement partagées qui fleuriront peut-être un jour, et des questions qui s'envolent par la baie vitrée ouverte. Pensées qui visent l'horizon, trouées vers le futur aux portes du présent dont ni Camilla ni Alex ne souhaitent fermer les battants encore béants sur nulle part.
Un ailleurs en somme, imprécis et bienvenu qui n'a pas encore livré tout son potentiel enfermé dans un tourbillon de vent léger qui l'emporte de cœur en cœur, et c'est vraiment apaisant.
Jamais silence n'aura paru si éloquent, et secret à la fois, à Camilla qui s'y prélasse avec un immense plaisir, une sorte d'impudeur inhabituelle à ses sens.
Pour Alex, c'est différent, lui qui aime et connaît bien le silence peuplé de l'inspiration qui l'accueille comme un ami. Mais ce soir le silence est particulier, parce qu'il est partagé, et qui plus est avec une femme, rare, très rare ! pense Alex qui s'y laisse aller avec volupté.
Leur cigarette est finie depuis longtemps.
Ils se lèvent ensemble, Tartar vient leur faire une petite fête discrète comme s'il avait bien compris que quelque chose d'inconnu venait d'entrer dans cette maison, chez lui.
Droit vers la mer, Alex et Camilla se dirigent d'un silence commun que le bruit de la mer emplit soudain avec force.
Tartar reste sur la terrasse pour garder la maison, on

ne sait jamais… Mais ni l'un ni l'autre n'ont un regard pour lui qui les comprend, et ne bouge pas.
Georgio a disparu entre nuit et ciel clair que la lune inonde de sa lumière.
Le monde semble s'être concentré sur ce coin de plage quelque part, il n'y a que la nature, ses bruits familiers, et deux êtres humains perdus au silence d'un commun accord qui n'a besoin de rien d'autre. C'est un moment qui frôle la perfection et flirte avec les corps, c'est une goutte de temps qui tombe lentement dans l'espace, infinité et infinitude, pour se faire absorber en silence par le sable fin et frais qui en avale la fragilité cristalline pour désaltérer deux cœurs qui viennent de se trouver, deux âmes en équilibre soudain sur la frontière légère entre l'amour qui se cherche et l'amitié qui se découvre autre. Un questionnement que la mer noie en ses vagues douces quand il n'y a plus de question, et dont la réponse vient de tomber comme une cape moirée au sol de tous les espoirs.
Et c'est tout naturellement qu'Alex enlace Camilla, et l'embrasse comme si ce baiser était le sceau de cette soirée, la marque de ce silence qui a permis à deux êtres d'en dire bien plus long que si des mots avaient dû être prononcés pour n'en rien dire, finalement.
Et c'est enveloppés par cette rareté précieuse qu'ils sont rentrés, accueillis par Tartar, sans effusion aucune, avant de boire un dernier verre d'eau dans la cuisine.

Georgio, sous le choc du baiser qu'il a vu de loin, est

rentré à son tour pour prendre sa veste, un verre d'eau que Camilla lui a tendu, puis il a pris congé sobrement, malheureux, Tartar lui a fait la fête, ce qui l'a consolé un peu.
Une fois parti, Camilla a tout fermé, et main dans la main, sans un mot, Alex et elle sont allés se coucher, tout naturellement ensemble.

Dehors Georgio a attendu un peu pour voir si Alex allait le rejoindre, mais il a vite compris qu'il passerait la nuit chez Camilla. Un peu dégrisé, Georgio est rentré à l'hôtel, a pris un dernier verre au bar et est monté avec la seule pute qui traînait encore en quête d'un dernier client.
Ce fut une nuit horrible pour lui, suivi d'un matin creux, vide, où il s'est réveillé seul, heureusement ! Et toujours aussi malheureux.

Paris est magique pour Léonie qui admire les lumières la nuit, et ce soir, elle s'offre un dîner à la Tour Eiffel car la vue imprenable la séduit.
Elle a fait des courses hier, et a totalement changé de look, si bien que quand elle croise son reflet dans un miroir, elle ne se reconnaît pas. C'est bizarre cette sensation, vraiment. Une vendeuse l'a conseillée après qu'elle eut choisi et essayé des tenues prises au hasard de ses goûts dans les rayons. Le résultat est tout à fait satisfaisant pour Léonie qui, à Paris, change de peau, de look, de vie…
Troublant pour elle de constater combien il est facile de changer simplement avec des vêtements, un léger maquillage, quelques gouttes d'inattendu et une volonté de se trouver en se découvrant de l'intérieur, question d'âme, d'opportunité, de talent peut-être ? Et dire que nombre de femmes n'y penseront jamais, se contentant d'être ce qu'elles connaissent d'elles, sans plus, et dont leur compagnon ou mari se contentera aussi ! Troublant !
Léonie dîne avec plaisir, toute seule face à Paris, elle déguste ce dîner en profitant de chaque instant, chaque bouchée, chaque saveur, oui, c'est un peu cher, oui, mais c'est une fois comme ça, et de plus c'est la première fois. Alors, comme il faut vivre

autant vivre bien. Son budget ne lui permet pas de dîner à ce prix, mais elle a fait une petite entorse à son arrangement avec monsieur, elle s'offre ce dîner à ses frais, et lui remboursera plus tard, voilà… Ce n'est pas grave, elle a tout le temps, et en attendant, elle se régale.
De fait Léonie fait ce qu'elle n'a jamais fait jusque-là, elle s'arrange avec elle-même. Grisant cette sensation de se sentir seule au monde, et à la fois de gérer ses propres envies de changement et d'envol.
Avant de venir, Léonie a peint encore quelques toiles, on verra bien, se dit-elle.
Elle veut appeler l'agent de monsieur, mais elle attend demain, elle verra bien aussi.
Ordre, désordre, quel sens donner à tout ça ?
Elle si honnête, mais monsieur le sait bien, et ce dîner, elle le remboursera, il n'en saura même peut-être rien, elle a le temps.
Des pensées fulgurantes lui traversent la tête, et ne serait-ce que le fait d'être servie dans ce restaurant par quelqu'un qui lui donne de l'importance, la respecte, est attentif, cela fait un bien fou…
Léonie est heureuse, contente, elle vit enfin, et elle trouve cela très plaisant ! Se laissant conseiller pour le vin et même les plats et desserts, elle se laisse porter par la magie du moment, un moment inattendu, bienvenu dans sa vie.
Deux tables plus loin deux hommes dînent, sans doute le père et le fils. Léonie se dit qu'ils sont étrangers, mais elle n'entend pas ce qu'ils disent ni dans quelle langue.

L'homme la regarde, le plus âgé. C'est en levant les yeux de son assiette qu'elle s'en rend compte et sourit, non pas à lui, mais à la situation.
L'homme est beau, il a l'air grand, si c'est son fils avec lui, il ne lui ressemble pas vraiment, jeune, un peu maladroit, il tranche avec le père, si c'est le père, se demande Léonie.
Léonie en est au dessert qui arrive avec une coupe de champagne, elle s'étonne, elle n'en a pas commandée. Le serveur lui dit que c'est de la part du monsieur de la table 65, avec ses compliments, et lui tend une enveloppe.
Léonie, embarrassée, l'ouvre, c'est une carte de visite et un mot ainsi rédigé en français :

« Accepteriez-vous de prendre un thé ou un verre demain à 17h30 ? J'en serais ravi.
Hôtel Le Bristol – 112 rue du Faubourg Saint-Honoré – Paris 8ème
Au bar.
Merci. »

Le mot est signé Anthony Cairy.

Le garçon est parti, elle regarde M. Cairy, lui sourit et fait un signe de la tête pour dire oui. Il lui sourit en retour, et continue son repas avec le jeune homme qui l'accompagne.
Elle quitte le restaurant de la Tour Eiffel la première, sans le regarder. Il a le tact de ne pas la regarder partir non plus.
Les dés sont jetés, elle ira à ce rendez-vous qui l'intrigue,

elle n'arrive pas à penser que c'est pour elle, par envie de la rencontrer.
Difficile pour Léonie qui n'a jamais intéressé personne de se dire que c'est pour faire sa connaissance… Oui, difficile ! Elle n'a pas l'habitude, pas du tout.
Dans le petit hôtel où elle est descendue, elle se démaquille, et ses cheveux, plus courts, un carré bien dessiné, la séduisent, elle trouve que cette coupe lui va bien, oui, bien. Le coiffeur lui a fait un rinçage qui éclaire son visage, elle se reconnaît sans se reconnaître, en deux jours elle est devenue quelqu'un d'autre, c'est impressionnant !
Et même dans la tête, jamais auparavant elle n'aurait accepté l'invitation de quelqu'un qu'elle ne connaît pas, jamais ! Et là, c'est facile, la séduction, qu'elle ne connaissait pas ainsi, lui semble évidente.
Ce soir-là, avant de se coucher, elle fait un point rapide sur sa situation inattendue, et c'est en souriant qu'elle s'endort, elle a besoin de récupérer.

Le lendemain matin, Léonie prépare avec soin ses vêtements.
C'est en tailleur, un ensemble deux pièces fuchsia, et top blanc décolleté – elle ignorait que son décolleté était aussi joli, attrayant – qu'elle décide d'aller à ce rendez-vous avec Cairy.
Après avoir préparé ses affaires pour s'habiller, elle appelle l'agent de monsieur.
– Allo ? Bonjour Madame, vous êtes venue chez M. Alex Font, et nous nous sommes vues là-bas. Je suis à Paris pour quelques jours, et je me demandais si l'on

pouvait se voir, j'aimerais beaucoup voir la galerie qui expose M. Alex, dit Léonie souriante.
– Ah oui ! Bonjour, rien de plus facile, j'y serai à quinze heures, vous pouvez passer. Prenez l'adresse, dit-elle en la lui donnant, voilà, vous avez de ses nouvelles ? demande l'agent.
– Non, toujours rien, il est en retraite ou je ne sais quoi, mais il m'appellera, il me l'a dit ! répond Léonie.
– Bien, alors à tout à l'heure, faites la rue du Faubourg Saint-Honoré avant de venir, vous verrez c'est magnifique ! ajoute l'agent avant de raccrocher.
Eh bien voilà se dit-elle, quinze heures et dix-sept heures trente, avant j'ai envie de flâner dans le quartier par ici et les Champs, je déjeune sur le pouce, je reviens me changer et j'y vais. Journée bien remplie… Léonie enfile jeans, T-shirt, baskets pour marcher, range son ensemble fuchsia, et sort sans maquillage, libre et cheveux au vent.
C'est bien agréable tout ça.
Léonie se sent différente à l'intérieur comme à l'extérieur.
Plus libre, plus belle, mais belle n'est pas le mot. Cependant sous le regard de Cairy, hier soir, elle s'est sentie belle. Incroyable ! Si on lui avait dit cela il y a seulement quelques jours, elle n'aurait jamais pu penser cela possible, et pourtant ! C'est une réalité qu'elle vit dans les rues de Paris en cette matinée printanière qui fait la fête à cette femme en elle, qu'elle apprend à connaître. Une autre elle-même, et pourtant la même qui éclate comme un bourgeon resté

trop longtemps à l'ombre. C'est fascinant !
Déjà quatorze heures, elle rentre vite à l'hôtel pour se changer, y met beaucoup de soin et de plaisir, puis ressort pour se diriger à pied vers une avenue qui donne sur le Rond-Point des Champs-Élysées non loin de là.
La galerie n'est pas très loin, c'est encore une agréable promenade dont elle profite, et la voilà devant la devanture cossue, elle ne voit rien de l'extérieur et entre.
L'agent de monsieur vient vers elle en disant :
– Bonjour Madame, puis-je vous aider ? M. Bonevant va rentrer dans un instant, si c'est lui que vous venez voir, dit la femme.
– Bonjour, je vous ai appelée ce matin, les toiles de M. Alex, vous vous souvenez ? demande Léonie en souriant.
– Mon Dieu ! Mais je ne vous reconnaissais pas ! Mais qu'avez-vous fait ? Jamais je ne vous aurais reconnue ! Comment allez-vous ? Mieux que bien, je vois… Venez, on va s'asseoir, et je vous présenterai M. Bonevant qui a adoré les toiles, mais n'y reconnaît absolument pas la patte d'Alex, et pourtant ! dit l'agent en riant…

Léonie fait un tour de galerie sans suivre l'agent qu'elle a du mal à appeler par son prénom, dont elle ne sait pas le nom, c'est sans importance. Silencieuse, elle reconnaît deux toiles de M. Alex qui sont exposées, sur l'une d'elles, la mention « vendue ». C'est une très grande toile de deux mètres sur un

mètre cinquante, l'acheteur doit avoir une grande maison et une grande pièce, c'est sûr ! La toile représente le jardin de la maison d'Alex au printemps, et c'est incroyable ce que c'est ressemblant ! On pourrait croire que l'on peut s'y promener, que ce jardin est accueillant et à la fois familier, c'est normal pour Léonie, elle se demande si l'effet est le même pour les autres, l'acheteur en particulier. C'est un tableau très réussi dont les couleurs sont enchanteresses avec toutes ces fleurs et cette verdure. Un tableau apaisant et presque tendre qui console et parle à quelque chose en soi qui a besoin d'être rassuré, enlacé, aimé. C'est ça, on se sent aimé en regardant ce tableau, ce havre de nature où il fait bon passer, rester, se promener.
Léonie en est à ce stade de ses réflexions quand une voix masculine derrière elle dit :
– C'est un très beau tableau, n'est-ce-pas ? Alex Font le peintre y a tout mis de lui et de chacun, c'est une interaction splendide avec cette nature luxuriante, je crois que c'est son jardin personnel. Il nous donne là un peu de son intimité, et c'est très apaisant. Vous voulez de l'aide, Madame ? demande M. Bonevant.
– Oui, c'est très beau, j'habite cette maison, je connais et sais ce jardin, et c'est troublant à quel point il est vraiment ainsi, Alex a su rendre exactement ce que ce jardin donne à tous ceux qui s'y promènent une fois, et sont émerveillés, surtout au printemps ! lance Léonie pensive.
– Mais Alex me ferait-il des cachotteries ? Vous êtes sa compagne ? Je le sais célibataire… interroge Bonevant.

– Pas du tout, je suis une sorte de gouvernante, en fait, je fais tout dans cette maison que je connais bien depuis plus de dix ans maintenant, répond Léonie.
– Vous me laissez sans voix ! Qu'est-ce qu'une femme comme vous fait ici, en fait vous prenez soin de la maison, et de mon ami Alex ? Mais c'est un sacerdoce, je le connais bien, il est quand même spécial, non ? Vous seriez une perle, c'est lui qui me l'a dit ! Cela dit, je ne vous imaginais pas du tout ainsi, plutôt un peu revêche, silencieuse, tapie dans l'ombre pour satisfaire le Maître, et toujours présente à ses besoins quotidiens… C'est fou cette histoire ! dit encore Bonevant.
Et Léonie d'éclater de rire avant de dire :
– C'est vrai que vu sous cet angle, c'est un peu ridicule et bizarre ! J'avoue, mais ce n'est pas ainsi que cela se vit sur le terrain bien que je fasse un peu tout ça, sans vraiment m'en rendre compte…
– Accepteriez-vous de dîner avec moi ? Ce soir ou un autre soir, vous repartez quand ? demande Bonevant.
– Lundi prochain, nous avons le temps, oui, j'accepte, dit en souriant Léonie qui croit voir dans le regard de Bonevant une étincelle inqualifiable, mais réelle.
– Alors demain soir, ça vous dit ? Ne perdons pas de temps, il est précieux et je ne sais pas pourquoi, j'ai envie d'apprendre beaucoup de vous. Sur vous, et ça m'intéresse, et d'Alex, cela complètera ce que je sais de lui, ajoute Bonevant bon enfant.
– Parfait, à quelle heure demain ?
– Venez à dix-sept heures trente, nous fermerons boutique ensemble et irons dîner tôt.

Puis Bonevant prend congé de Léonie en disant à l'agent d'Alex qui les a rejoints :
– Je dois partir, tu peux fermer ce soir ? J'ai un rendez-vous urgent, j'y vais, à demain matin, dit-il en l'embrassant cordialement sur les deux joues.
Il est déjà sorti, l'agent redonne sa carte à Léonie qui l'a oubliée à la campagne, ah ! c'est ça, elle s'appelle Stella Térésa, oui, deux prénoms que Léonie avait lus, en oubliant le second.
Léonie prend congé, il est l'heure d'aller au Bristol, à deux pas de là. Stella l'embrasse, elles n'ont pas échangé à cause de Bonevant et d'une cliente, ce n'est que partie remise, se disent-elles. Il leur reste quelques jours.
Dans l'avenue que prend Léonie, il fait très bon, une brise légère lui fait grand bien. Elle respire un bon coup, elle qui est habituée à l'air de la campagne, Paris ce soir lui semble un peu étouffant, et l'est.
En arrivant au Bristol, elle prend le temps d'aller aux toilettes pour dames, un lieu cosy qui sent bon, elle se refait une beauté, avant de se diriger vers le bar juste à l'heure.
Anthony Cairy est là, détendu, il lit un journal, et ne la voit pas tout de suite. Dès qu'il l'aperçoit, il se lève et tend la main vers elle pour l'inviter à s'asseoir.
– Merci d'être venue, dit-il en souriant, asseyez-vous, son français est parfait, une légère accentuation peut-être.
– Merci, dit-elle simplement, avant de prendre place.
– Voulez-vous du champagne ? demande-t-il.
– Pourquoi pas ? répond-elle, le faisant rire.

Un silence durant lequel il la regarde, yeux gourmands, elle n'a pas l'habitude et rougit un peu, il trouve cela charmant.
Le champagne arrive, assorti d'amuse-gueules variés et délicieux, cela se voit déjà.
C'est la première fois que Léonie goûte un Dom Pérignon, et elle le dit, ce qui le fait encore rire.
Puis au cours de la conversation qu'il engage, il sait tout d'elle après quelques minutes. Mais elle ne sait rien de lui et le lui dit en souriant. Il apprécie et réplique :
– Il n'y a rien à savoir de moi, c'est pourquoi je tenais à tout savoir de vous…
– Ce doit être le champagne, je ne parle jamais ainsi de moi, mais vous avez une faculté de faire parler les gens qui est déroutante ! lance Léonie un peu sur son quant-à-soi.
– Mais je ne sais pas votre nom, et vous savez le mien ! lance Anthony Cairy en souriant.
– Oh mon Dieu ! Mais où ai-je la tête… Léonie Jolle, dit-elle en s'excusant pour se rattraper.
– Maintenant je sais tout de vous, Léonie Jolle ! Et c'est bien. Il reste quelques points obscurs que nous allons éclaircir, dit Anthony d'un ton décidé.
– Non, à vous d'éclaircir certains points de votre vie. Où vivez-vous ? Que faites-vous ? Avez-vous des enfants ? Que faites-vous à Paris ? Et enfin et surtout, pourquoi m'avoir invitée ? C'est assez troublant pour moi, je vous pose donc aussi la question, lui dit Léonie en souriant.
– Je vis à New York depuis deux ans, mais je

reviendrai à Paris ou ailleurs en France dans deux ans. Je suis chef d'entreprise, j'ai trois enfants, tous majeurs, mais plus de femme. Et enfin je vous ai invitée ce soir parce que vous m'avez plu, j'ai eu follement envie de vous connaître, j'ai plongé, ce qui est contraire à mes habitudes, répond sans artifice et le plus simplement du monde Cairy, qui ressert du champagne. Léonie ne proteste pas et trouve cette situation pour le moins étrange.

Oui étrange que cet homme ait eu follement envie de la connaître, voilà qui est étonnant pour Léonie qui, il y a quelques jours seulement, ne pouvait imaginer rien de tel, c'est sûr, et qui se retrouve dans la peau d'une femme désirée, et c'est si nouveau pour elle qu'elle n'en revient pas.

Anthony se rend bien compte de son étonnement, il le souligne et s'en étonne à son tour. Cela les rapproche pour des raisons différentes mais à la fois communes et individuelles, ils sont sur le fil d'un rasoir où ils cherchent de l'autre un équilibre, une réponse, ils ne savent pas à quoi, mais ils sont frère et sœur de galère joyeuse, dans laquelle ils rament tous deux vers une rive inconnue qui appelle d'eux ce qu'ils ont à offrir, c'est un point, mais il y en a sûrement bien d'autres qu'ils n'imaginent pas encore une seule seconde. C'est en phase qu'ils continuent tous deux à dialoguer maintenant, comme deux êtres se découvrant un émerveillement commun pour la vie quand on ose sans doser, juste pour le plaisir de la découverte. Ils rient, ne sont pas du même monde, comme on le dit, mais cela leur importe peu, ils sont à l'aise justement

à cause de cela, en effet, la richesse de l'échange est aussi due à ces différences qui les éloignent l'un de l'autre pour mieux se rapprocher, et le côté humain est à l'honneur, parce que les valeurs, on s'y retrouve toujours, et c'est à la fois enthousiasmant et donc porteur.
La soirée donne de l'ampleur à leur rencontre, il y a toujours un mystère ajouté à une première rencontre quand la ville en effervescence offre sa débauche de lumières pour se faire pardonner d'être dans certains quartiers, aussi sombre voire inquiétante. C'est ce que l'on imagine qui écrit l'histoire que l'on vit pourtant sur un plan bien réel où les regards ne dévoilent pas grand-chose si ce n'est ce qu'ils en perçoivent, si peu encore ou si mal.
Léonie est un peu dépassée par Paris, et par ces deux rencontres qui débordent des limites habituelles réglant sa vie au quotidien.
La folle gestion qu'elle en fait lui semble improbable, mais ce qui l'étonne le plus, c'est cette facilité avec laquelle elle entre dans l'inconnu, sans aucune peur, on dirait que cette dernière la fuit, ou se sent-elle en sécurité au milieu de tout ce monde qui va et vient dans les rues et dans les endroits où elle se rend ? Elle ne sait pas trop, c'est déroutant et enivrant à la fois.
Elle en est à la deuxième coupe de ce champagne, qui lui plaît beaucoup. Quelques bouchées délicieuses, salées, complètent ce ravissement auquel elle se laisse aller.

De son côté Anthony l'observe, s'étonnant qu'une

femme aussi simple ait autant de classe, il n'aurait jamais cru qu'elle puisse être gouvernante d'une maison dont elle a la charge, mais qu'en plus elle fasse la cuisine et les courses le bluffe complètement.
Il aurait pu la prendre pour quelqu'un d'autre… la maîtresse d'un riche industriel ou la femme d'un artiste, mais pas pour ce qu'elle est réellement, qu'elle ne lui a pas caché, et dont elle parle tout à fait naturellement.
La situation est assez inattendue pour qu'Anthony soit à la fois content de l'avoir invitée, et heureux qu'elle ait accepté.
Il ne s'attendait pas à cela.
Et bien qu'Anthony soit anti-conventionnel, il se rend compte que son schéma mental l'est un peu quand même… Cela le met un peu mal à l'aise, Léonie s'en rend compte mais comme elle ne sait absolument pas pourquoi, elle s'en moque et continue d'être elle-même, ce qui détend Anthony qui finalement trouve que cette femme est reposante parce qu'elle ne complique rien, ni dans sa tête ni dans sa vie. Et en comparaison des femmes qu'il a pu connaître, c'est très rafraîchissant.
C'est pourquoi Anthony invite Léonie à dîner, ce qui n'était pas prévu. Et c'est aussi pourquoi elle accepte tout en le prévenant qu'elle n'a plus faim, ces amuse-gueules sont de véritables coupe-faim.
– Eh bien vous prendrez quelque chose de léger style salade, mais nous pourrons continuer cette conversation, vous avez un effet antistress sur moi, dit en souriant Anthony.

Et Léonie sait qu'il dit vrai.
Ils sortent et se dirigent à pied vers le Rond-Point des Champs-Élysées à deux pas. Léonie ne sait pas où ils vont, mais ne demande pas.
C'est un restaurant gastronomique japonais dont elle ne voit pas le nom, un extérieur décoration minimaliste, un intérieur très zen.
Les lumières sont tamisées, les couleurs paisibles aux tons beige lumineux agrémentés de noir pour des points de repère dont les lignes pures délimitent les espaces agréables.
C'est Anthony qui commande à la demande de Léonie qui avoue ne pas connaître cette cuisine, d'une part, et d'autre part, ne sait pas si elle aimera.
Ce n'est que trois plats et deux tasses de thé au jasmin plus tard, que Léonie donne enfin un avis :
– C'est délicieux et très fin, c'est une première pour moi dans un restaurant japonais, mais j'avoue que j'aime beaucoup. Vous avez eu là une très bonne idée, dit-elle à Anthony satisfait.

Le reste de la soirée fut nébuleux, un vague souvenir le lendemain matin pour Léonie qui se retrouve dans son lit à son hôtel, sans trop savoir comment elle est arrivée là. Surprise, elle regarde sa montre sur la table de nuit et se rend compte qu'il est midi ! Jamais elle ne s'est levée si tard.
Un moment immobile, sur le dos, elle se lève, un peu déroutée par cette ambiance dans sa tête, met un petit moment à se remémorer le restaurant japonais, Anthony, mais rien d'autre.

Pourtant elle se réveille dans sa chambre d'hôtel sans savoir comment. Et c'est une sensation très désagréable ! Très !
Une fois habillée, elle descend rapidement à la réception et demande qui était de garde hier soir ou cette nuit. La jeune femme qu'elle connaît lui dit que c'était Jeannot hier soir jusqu'à huit heures ce matin, et qu'il sera encore là ce soir.
Léonie la remercie, se promettant de lui demander quand elle est rentrée hier soir et si elle était seule…
Pour l'heure Léonie n'a pas faim et décide d'aller se promener sous le ciel clément et ensoleillé de Paris, et plus exactement au Champ-de-Mars, le parc autour de la Tour Eiffel.
Il y a des promeneurs, des jeunes assis sur les pelouses qui révisent leurs cours ou lisent, des plus âgés qui mangent un sandwich durant leur pause de midi. Ils prennent le soleil, devisent gaiement pour certains, s'amusent pour d'autres, mangent, se détendent, c'est une ambiance sympathique que Léonie apprécie, elle qui a décidé de ne pas se prendre la tête à propos de ce trou noir que lui semble être sa soirée d'hier à partir du restaurant. Elle ne comprend pas, mais attend de voir Jeannot le réceptionniste pour en savoir plus sur elle-même… ce qui lui semble être un comble !
Léonie a un goût de rien dans la bouche, n'a pas faim et se sent un peu amorphe. Elle se dit qu'elle a trop dormi, mais est-ce bien ça ?
Son téléphone sonne, c'est le directeur de la galerie qui lui rappelle leur dîner de ce soir, mais elle lui

demande de l'excuser, elle ne se sent pas très bien.
Il comprend, et ils remettent ça à demain soir d'un commun accord. Ce soir Léonie a l'intention de dîner tranquille dans sa chambre devant les nouvelles, puis de regarder un bon film.
Pas de nouvelles d'Anthony, elle trouve cela bizarre, mais n'en fait pas un problème, elle ne comprend pas.
Après le Champ-de-Mars, elle va s'acheter une salade de lentilles, un pain complet, du fromage et des dattes, une grande bouteille d'eau, avant de rentrer à l'hôtel où elle arrive vers dix-sept heures trente, où on lui dit que Jeannot prendra son service à la réception dans une heure. Parfait, elle monte dans sa chambre après une journée particulière, un peu maussade, et attend pour descendre lui parler.
Léonie, qui a bien pris l'air, se sent mieux, mais a besoin de solitude ce soir. Contente d'être seule, elle se prépare à une soirée reposante. Elle a vécu tant de choses ces derniers temps qu'elle arrive un peu à saturation. Oui, c'est ça, à saturation, se dit-elle.

Elle descend à dix-huit heures trente, car elle souhaite un face-à-face avec Jeannot qui arrive tout juste, il l'accueille en souriant.
– Bonsoir Madame, comment allez-vous ? Que puis-je faire pour vous ? demande-t-il prêt à la servir.
– C'est un peu délicat, dit Léonie, mais je voulais savoir, vous étiez là quand je suis rentrée hier soir ? Savez-vous quelle heure il était ? demande Léonie dans un souffle.
– Oui, bien sûr, il était une heure trente en gros, deux

heures peut-être, dit Jeannot.
– Et j'étais seule ? Comment j'étais, est-ce que je vous ai dit bonsoir ? Voyez-vous, Jeannot, je ne me souviens de rien, il faut m'aider, et je vous en remercie par avance, dit Léonie penchée vers lui.
– Non, Madame, vous n'étiez pas seule, il y avait deux messieurs avec vous, le plus âgé vous a accompagnée jusqu'à votre chambre et il est redescendu tout de suite, l'autre, le plus jeune l'a attendu en bas, puis ils sont partis tous les deux très vite, dit Jeannot un peu étonné…
– Et moi, Jeannot, j'étais comment ? Vous avez bien une idée ? demande Léonie tétanisée de ne se souvenir de rien.
– Vous étiez fatiguée apparemment, mais à cette heure de la nuit cela ne m'a pas étonné, vous n'avez pas parlé, vous êtes montée docilement, dit Jeannot un peu gêné.
– Docilement ! Quel drôle de mot vous employez là ? Comment docilement, j'étais différente de ce soir ? demande Léonie inquiète.
– Oui, vous étiez différente, je vous vois depuis votre arrivée, mais hier soir vous étiez différente, pas éméchée, non, mais soumise, un peu hagarde, et vous aviez l'air d'obéir au monsieur qui vous a accompagnée dans votre chambre, c'était… maintenant que j'y pense, c'était un peu bizarre, c'est vrai ! lance Jeannot.
– Merci Jeannot, je ne comprends pas pourquoi mais je ne me souviens de rien du tout, et ça, c'est anormal. Merci, vous m'avez aidée. Je ne suis là pour personne

ce soir, vous ne me passez aucun coup de téléphone et vous répondez que je ne suis pas là. Je vous remercie, et bon courage pour cette nuit. Merci…
Léonie remonte perplexe, elle ne comprend pas pourquoi elle ne se souvient pas de ce deuxième homme, est-ce celui qui dînait avec Anthony le soir de leur rencontre à la Tour Eiffel ? C'est flippant tout cela… Une fois dans sa chambre, le téléphone fixe sonne, elle décroche, étonnée, c'est Jeannot qui s'excuse de la déranger et lui dit :
– Excusez-moi Madame, mais je pense à une chose, vous avez entendu parler de la drogue du viol ? Parce que cela ressemble à ce que vous avez vécu hier soir, on vous a peut-être droguée, il n'est en effet pas normal que vous ayez tout oublié, et c'est le propre de cette drogue. Alors, je voulais juste vous le dire, on ne sait jamais ! dit Jeannot qui ajoute : Ah j'ai quelqu'un à la réception, on a eu de la chance de ne pas être dérangés. Je vous souhaite une bonne soirée, une bonne nuit aussi. À demain, Madame.
– Merci Jeannot, à demain, répond Léonie avant de raccrocher.

Puis elle se met à l'aise pour regarder les nouvelles à la TV, elle n'a pas encore faim, et s'installe pour une soirée reposante et bien méritée.
Elle repense à ce que vient de lui dire Jeannot, cette histoire de drogue dit du viol, elle cherche sur Google sur son portable, et frémit de ce qu'elle en apprend.
Mais elle ne veut pas entrer en paranoïa pouvant devenir très rapidement aiguë, non elle s'y refuse, et

décide, autant que faire se peut, d’ignorer par le mépris ce qui a pu se passer hier, elle verra plus tard ! Oui dans un sourire, elle pense qu’elle a peut-être loupé quelque chose à trois ? Mais aucune trace physiologique ne peut avérer cette version pour le moment. Alors si Anthony m’a droguée, pourquoi ?

La soirée s’annonce calme.
La soirée sera calme et la nuit aussi.

Alex s'est réveillé le premier, à pas de loup il a quitté la chambre où Camilla dort encore du sommeil du juste, direction la plage déserte à cette heure, l'eau doit être fraîche, il a enlevé son slip pour plonger, oui, la mer est très fraîche, mais il a l'impression de prendre un vrai bain de jouvence.
Après quelque quinze minutes à sauter dans l'eau et à nager un peu aussi, il a rejoint son slip qu'il a enfilé pour courir vers la maison où l'odeur du café l'a accueilli dès la baie vitrée entrouverte qu'il a poussée, un petit tour sous la douche, et il entre dans la cuisine où Camilla l'attend en jogging fuchsia tonique.
Souriante, elle l'attend devant une tasse de café.
– Bonjour mon Prince, tu as bien fait de ne pas m'attendre, je suis incapable de plonger à cette heure matinale, l'eau me paraît trop froide ! Un café ? demande-t-elle en le servant sans attendre la réponse.
– Bonjour Belle, comment vas-tu ce matin ? lance Alex derrière sa chaise, il l'enlace, elle se laisse faire sans grande réaction, elle a déjà pris sa douche et sent bon la rose.
– Je vais bien mieux que bien, dit-elle en se retournant sur sa chaise pour l'enlacer à son tour.

Un moment de silence, une sorte de communion sans

un mot qui viendrait sans doute en perturber la tendresse, la beauté, l'or en pluie qui leur tombe dessus les auréolant de bonheur. Est-ce ça le bonheur ? se demandent-ils intérieurement sans un mot, juste en continuité du silence qui s'impose malgré eux.

Alex s'assied ensuite en face de Camilla pour boire son café.
Rien d'autre sur la table pour l'instant.
– Tu veux des œufs ? Une omelette au jambon, au fromage, nature, tomates ? Je peux tout pour toi ce matin ! Cuisine en attente de ta volonté ! lance Camilla en riant…
– Je veux bien du fromage sans œufs, du pain et du beurre, mais je me sers, que veux-tu ? demande Alex en se dirigeant vers le réfrigérateur où il prend le tout pour l'installer sur la table avec les assiettes qu'il a trouvées, pense Camilla, un bon point pour lui.
– Je vais prendre du pain, du beurre et du miel ce matin, envie de miel, dit Camilla en ouvrant un placard d'où elle sort un grand pot de miel.
Ils s'installent et tandis qu'ils mangent avec appétit, le silence s'impose une fois encore, c'est délicieux de manger sans parler, pense Camilla qui dévore Alex des yeux, mais il le lui rend bien, à tel point qu'ils finissent tous deux dans un grand éclat de rire.
Ah le rire ! Soupape joyeuse qui fuse comme un départ vers ailleurs ensemble, qui n'aurait ni repères ni frontières que ceux de l'univers, une ouverture qui se permet tout en vous enveloppant d'universel et

d’intimité comme une joie qui se love gaiement au cœur et rapproche sans jamais séparer, oui le rire, ce compagnon de je à toi, à nous à eux, comme une ligne tracée par la nuit des temps, qu’à chaque fois l’on remet au goût du jour dans l’instant, spontanéité et éclat sont ses caractéristiques, et on en profite.
C’est ce que font Alex et Camilla dans la beauté de cette matinée sur la plage. Superbe !

Tartar a été un peu délaissé ces temps-ci, mais il ne s’en plaint pas, au contraire, il se sent plus libre, sa maîtresse était tellement présente, il ne s’en rendait pas compte, mais il constate maintenant la différence, il peut sortir seul autour de la maison, s’éloigner un peu sans qu’elle le rappelle tout de suite, inquiète quant à ce qui pourrait lui arriver…
Non, maintenant c’est plus cool, sa vie de chien est bien plus captivante, une impression de liberté qui lui manquait au fond, il s’en rend compte !
De temps en temps Alex et Camilla parlent de Tartar qui est tout ouïe et n’en perd pas une alors que le couple pense qu’il est occupé ailleurs, mais il entend et comprend tout, absolument tout.
– Tu as vu Tartar, on dirait qu’il sourit, il est heureux je pense, dit Alex que Tartar aime bien.
– Mais il sourit ! Je le laisse aller et venir, il se sent plus libre, c’est vrai qu’il était mon seul petit compagnon fidèle, je ne le lâchais pas, là il vaque et il est content… répond en souriant Camilla, lucide.
Alors là, ils m’épatent, ils ont tout compris ! se dit Tartar le museau tourné vers l’horizon…

– Et là, tu vois, il a l’air occupé ailleurs, mais il n’en perd pas une, lance Camilla en riant.
Ce qui fait aussi rire Alex qui aime bien Tartar qui le sait, bien entendu.
La journée est fluide, passe tout en douceur sous les rayons d’un soleil généreux qui n’empêche pas un petit air frisquet de pointer ses brises légères qui font fuir les rares promeneurs préférant se réfugier à deux kilomètres de là, dans un salon de thé ouvert toute l’année, et dans la même orientation que la maison de Camilla.
Alex et Camilla hésitent, mais finalement n’y entrent pas, Tartar sur les talons, ils rebroussent chemin vers l’antre de Camilla, ce sera plus sympa à la maison, se disent-ils, il fait quand même bon.
C’est devant un thé chinois fumé que quelque vingt minutes plus tard ils s’attablent dans la cuisine. Camilla propose alors à Alex de venir s’installer chez elle. Alex ne répond pas tout de suite, il est un peu étonné vu l’indépendance légendaire de la jeune femme. Il n’y pensait pas du tout, surpris, il garde le silence le temps de quelques gorgées de thé brûlant. Les biscuits sont très bons, il en mange un de plus, regarde Camilla et dit enfin :
– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, je vis seul pour ma part depuis des décennies, et toi depuis pas mal de temps aussi, si j’ai bien compris, et je ne voudrais pas que cette histoire qui commence si bien prenne le moindre risque de saturation ou d’habitudes auxquelles nous sommes allergiques tous deux. Je pense que rester à l’hôtel est une meilleure idée, et

cela nous laisse le temps de voir venir, de nous découvrir, nous connaître, et ensuite nous verrons, qu'en penses-tu ? demande Alex en regardant Camilla droit dans les yeux.
Après un silence joyeux où ses yeux pétillent, Camilla répond :
– C'est une réponse que j'aurais pu faire si tu m'avais fait la même proposition, et ça me fait tout drôle d'entendre mes mots dans ta bouche ! Voilà ce que j'en pense, outre cela, je pense que tu as complètement raison. Profitons de ce début inattendu en ce qui me concerne, et nous verrons, mais si tu décides de rester un an comme tu en avais l'intention, si tu voulais louer un appartement comme tu me l'as dit, alors reparlons-en avant de décider quoi que ce soit, ça te va ? lui demande Camilla.
– Ça me va, je pense que c'est bien, oui, faisons ça, je ne décide rien avant que l'on n'en parle à nouveau à ce moment-là, si, quand les choses se préciseront. Tout va à la fois vite et lentement, mais je suis très heureux ce soir… dit Alex en se levant pour enlacer Camilla qui se laisse faire avec bonheur.

Tartar dégoûté, est allé se coucher au pied du canapé dans le salon, il s'est endormi, fatigué par cette promenade tonique de quatre kilomètres.
Puis Alex a regagné l'hôtel, Camilla l'a raccompagné en voiture, ils sont un peu fatigués et vont se coucher tôt.
C'est la fin d'une belle journée, d'un bouleversement conséquent qui leur donne à réfléchir, Alex est content

d’être là, il ne s’attendait pas à une telle rencontre, pas plus que Camilla.
La suite des événements est cachée dans leur cœur dont ils ont décidé d’un commun accord de faire taire la précipitation, ils n’ont plus l’âge, et veulent protéger ce début de relation autant que faire se peut. Sage, oui c’est très sage, pense Camilla en rentrant chez elle, mon Dieu, comme les années passent et ne se ressemblent pas ! Et au fond, tant mieux.

Ce besoin irrésistible de l’autre est-il de l’amour ?
Est-ce une histoire qui commence dont la fin se faufile déjà dans les méandres d’une vie qui se défile, peureuse de louper la marche d’un destin commun qui ne demande qu’à vivre ? Et que l’on tient un peu en laisse pour ne pas l’effrayer et le faire fuir ?
Camilla ne sait pas, c’est ce qu’elle dit à Tartar qui vient de se réveiller quand elle arrive, il lui fait la fête un peu moins que d’habitude, il ne comprend pas qu’Alex ne soit plus là. Et Camilla comprend son étonnement. Elle-même soudain pense que peut-être la raison qui a présidé à cette décision manque de spontanéité et de folie ! De fantaisie et d’inattendu ? Mais au fond d’elle, elle sait qu’Alex a eu raison, et qu’elle adhère au fait de se retrouver ce soir seule avec Tartar alors qu’à deux pas, Alex est à l’hôtel, mais déjà elle regrette de ne pas passer cette soirée avec lui…

C’est parce qu’elle n’a pas sommeil que Camilla regarde un film quasi machinalement, puis décroche,

normal, éteint alors la télévision et met de la musique. C'est à ce moment-là qu'elle entend la sonnette de la porte d'entrée. Camilla a horreur de ces visites qu'elle n'attend pas, il est vingt et une heures, elle se demande qui est là car ça ne peut pas être Alex, elle en est sûre.
Elle regarde par le judas de la porte, c'est Georgio !
Son premier réflexe est de ne pas ouvrir, mais elle n'a aucune raison d'agir ainsi. Elle se raisonne et lui ouvre.
– Je peux rentrer ? lui demande Georgio.
– Écoute Georgio, je suis crevée, je vais aller me coucher, tu peux revenir, demain par exemple ? Ce n'est pas le moment ! répond Camilla un peu agacée.
– Oui, je sais, il est tard, mais j'ai besoin de te parler, il est parti ? demande-t-il en regardant par-dessus son épaule.
– Ah c'est donc ça ? Oui, il est parti, mais au fond, cela ne te regarde pas, sois gentil s'il te plaît, reviens demain si tu veux, mais pas ce soir, répète Camilla qui ferme la porte à clé.

Georgio n'a rien dit, mais sa voiture est toujours là, elle monte au premier étage sans allumer la lumière, pour voir ce qu'il fait. Georgio est remonté dans sa voiture de location, mais il ne démarre pas. Il reste là, comme s'il était décidé à dormir là, à passer la nuit dans la voiture pour la voir demain matin. Il ne me manquait plus que ça ! se dit Camilla excédée. On dirait que Tartar comprend tout ce qui se passe, il la regarde, inquiet, elle le caresse pour le rassurer, mais elle n'est

pas trop rassurée elle-même, et le chien le sait.
Heureusement elle avait fermé les volets de la cuisine avant de raccompagner Alex, elle peut donc aller manger et nourrir Tartar tranquillement. Heureusement !
Georgio est imprévisible, c'est pourquoi pour rien au monde elle ne l'aurait fait entrer ce soir. Il est un peu inquiétant, l'a toujours été finalement, et elle se demande pourquoi et comment elle a pu vivre avec lui ! Mystère.
Rassasiée, elle remonte dans sa chambre.
La voiture est toujours là, Georgio apparemment s'apprête à passer la nuit. Camilla hésite à appeler les flics, ce qu'elle fait néanmoins, ils lui disent qu'ils vont passer.
Et ils arrivent, interpellent Georgio, elle n'entend pas ce qu'ils disent, mais sans doute qu'il ne faut pas rester ici.
Georgio démarre et s'en va.
Camilla ouvre la fenêtre pour les remercier, et les deux gendarmes lui disent de ne pas hésiter à appeler à nouveau s'il revient, et que de toute façon ils feront une ronde et surveilleront. Camilla les remercie, c'est là l'avantage de vivre dans une petite ville où tout le monde se connaît, et elle les connaît bien car sa maison étant isolée, ils passent lors de leurs rondes sachant qu'elle vit seule.
Camilla se couche ensuite, elle est fatiguée, elle n'a pas menti à Georgio. Tartar se couche sur le lit à ses pieds comme à son habitude.
Et la nuit sera calme, c'est un fait.

Alex, qui a oublié la peinture depuis son arrivée, sort en cette belle matinée ensoleillée dans un square où il est venu se détendre en attendant Camilla pour déjeuner.
Il aperçoit alors une jeune femme ravissante, elle doit avoir une vingtaine d'années, de longs cheveux tressés en couronne sur la tête, un profil d'ange, une silhouette merveilleusement proportionnée, le genre de femme qu'aime peindre Alex, et tout à coup il repense à la peinture qu'il avait totalement oubliée, comment est-ce possible ? Sans doute son histoire magnifique à ses yeux, cette rencontre avec Camilla la Belle, dont il est amoureux, croit-il.
Il ne sait pas trop, mais ce qui est sûr c'est qu'il se retrouve tout à coup devant une jeune femme improbable sur cette île, dans cette petite ville, elle est vêtue d'une robe de mousseline vert amande, ses cheveux lancent au ciel les rayons roux brillants dont ses tresses sont faites, elle est absorbée dans la lecture d'un petit ouvrage qui semble la captiver. Assise sur un banc, entourée par les mouvements légers de la mousseline de sa robe qui l'auréolent d'amande tendre, le tableau est d'autant plus beau qu'il est en mouvement alors que la femme a une allure de statue, immobile, elle lit et relit sans doute puisqu'elle ne

tourne pas les pages.
Alex est perdu dans la contemplation de ce tableau qui lui donne une furieuse envie de peindre, mais dont il ne voudrait rien figer tant l'harmonie qui s'en dégage est à la fois bien réelle et irréelle comme un rêve inaccessible et lointain, dont on ne voudrait pas sortir.
Absorbé par ce lien qui se crée peu à peu entre cette jeune femme et lui, il ressent presque, c'est vrai, l'état de calme absolu voire de sérénité qui se dégage de ce tableau vivant où il a plongé avec une certaine volupté.
La jeune femme le sent-elle ? Un sixième sens la prévient-elle qu'elle n'est plus seule dans sa lecture et dans ce square désert à cette heure matinale ? Toujours est-il qu'elle tourne la tête vers lui qui ne voyait jusque-là que son profil, découvre sa présence et lui sourit, plus à sa présence qu'à lui à travers lequel elle semble regarder autre chose de lointain, d'indéfini.
Le visage est saisissant de beauté.
Les yeux immenses, en amande, presque bridés, sont pourtant verts, et Alex se demande comment il peut en voir la couleur de là où il se trouve. Pourtant ces yeux clairs sont véritablement verts.
La peau semble d'opaline, rayonnante depuis l'intérieur, à tel point qu'Alex a l'impression que la lumière qui l'éclaire n'est pas celle du soleil, mais d'une autre source dont la qualité est inexistante, inconnue sur terre !
Je ne vais pas bien, se dit Alex, tout ce qui me passe

par la tête en regardant cette femme est étrange… Il lui sourit à son tour, se retourne pour faire quelques pas dans une allée pour ne pas avoir l'air de trop la fixer ou de s'intéresser à elle, fait le tour d'un jet d'eau qui chante doucement, et regarde à nouveau la jeune femme.
C'est là qu'il a un choc car elle n'est plus là.
Pensant qu'elle s'est levée pour faire quelques pas, il balaye du regard le square, mais non, elle n'est vraiment plus là. Disparue, comment a-t-elle fait pour s'en aller si vite ? Le square n'est pas si grand, et de plus, ne comporte que deux entrées. Elle n'a pas pu partir aussi vite ! pense Alex dérouté.
Mais il se rend à l'évidence, elle n'est plus là, c'est certain, et elle semble s'être évanouie ! C'est quand même bizarre, à moins que je sois allé lentement pour faire ces quelques pas, et qu'elle soit partie juste à ce moment-là ?
Mais cela semble curieux à Alex qui sort de sa tête cette sorte de rendez-vous manqué, d'acte manqué, car il comptait lui demander si elle accepterait de poser pour lui. Trop tard, tant pis !

Camilla arrive en courant, elle est vêtue d'un jeans slim vert amande assorti à une blouse vaporeuse, en voile de coton, ce qui provoque d'une certaine manière un choc à Alex qui a encore au fond des yeux la couleur de la robe en mousseline de la jeune femme, et c'est la même couleur.
Camilla lui saute au cou, et suggère de déjeuner plus tard dans un restaurant en bord de mer, elle en connaît

un sympa, tranquille, à huit kilomètres de là où elle a déjà réservé.
– On peut y aller dès maintenant, on se baladera là-bas avant de déjeuner ? dit Alex qui veut fuir ce square, pour une raison qui lui échappe.
– OK on y va, ma voiture est devant ton hôtel, tiens, tu prends le volant, et je t'indiquerai la route, lance Camilla en souriant.
Mais Alex a horreur de conduire, il refuse les clés et effleure sa bouche d'un baiser papillon, non, il ne veut pas conduire. Et bien sûr, en riant elle l'entraîne par le bras vers la voiture dont Alex n'avait jamais remarqué la couleur… vert moyen. Décidément !
Alex a faim, très faim, comme s'il avait sauté plusieurs repas de suite. Il n'a jamais éprouvé cette sensation-là. Comme un grand vide d'énergie en lui, il a juste faim et ils se rendent donc dès leur arrivée dans le restaurant, ils se promèneront après déjeuner.
Camilla a laissé Tartar à la maison, il commence à lui manquer, elle pense un peu à lui le temps de s'asseoir, puis elle l'oublie et ils passent la commande pantagruélique car elle a aussi faim, sinon plus, qu'Alex.

Repas agité par une conversation, c'est tout ce qu'Alex voulait éviter après l'épisode de ce matin auquel il ne pense plus, mais qui reste présent. Camilla est en ébullition, elle va et vient sur les événements de sa vie, dont celui de Georgio la semaine dernière, qui a débarqué, et qui n'a plus reparu, probablement vexé par cette intervention de la gendarmerie. Camilla est sûre qu'il sait que c'est elle

qui l'a appelée ce soir-là, pour être débarrassée de lui.
Elle en a parlé déjà avec Alex qui ne comprend pas pourquoi elle revient là-dessus, c'est sans intérêt, et il ne tient pas à perdre un pote, car Georgio est vraiment un ami qu'il aime beaucoup.
Tout cela fatigue Alex qui décline l'offre de Camilla de venir passer la nuit chez elle.
Camilla n'est pas contente, le montre, et Alex se retient pour ne pas quitter la table malgré sa faim. Mais les plats arrivent, il se concentre sur le déjeuner et ne laisse aucune ouverture à ce qui l'ennuie soudain profondément : cette logorrhée de Camilla qui ne cesse de faire du bruit, c'est insupportable, odieux.
De son côté Camilla se demande pourquoi elle parle tant alors que ce n'est vraiment pas dans ses habitudes.
Un énorme malentendu ce déjeuner, et ni l'un ni l'autre ne comprennent bien ce qui leur arrive, eux qui étaient si bien et en pleine communion dans le silence, leur complice qu'ils appréciaient tant il y a quelques jours seulement, hier encore !
Rassasié, mal à l'aise, Alex demande la note, paye, et se lève suivi de Camilla.
L'ambiance dans la voiture n'est pas au beau fixe.
Le silence est revenu sur un tel gâchis à leurs yeux qu'ils ne disent plus rien, et faufilent leur âme respective dans une sorte de fuite silencieuse qui ne semble annoncer rien de bon.
Au moins, c'est le silence, mais il n'est plus complice et joyeux, c'est une chape de plomb qui fond doucement au soleil sans que ni l'un ni l'autre ne fassent aucun commentaire.

Il y a un fond de tristesse, une mort lente qui fait surface et les anéantit tous deux comme un semblant de couple qui n'aurait plus sa raison d'être. Mon Dieu que c'est étrange, pense Camilla en déposant Alex devant l'hôtel.
Elle est déjà partie, il regarde la voiture s'éloigner et rentre à l'hôtel où il prend la clé de sa chambre. Mais le réceptionniste l'informe qu'il y a une invitation en ce jour particulier, un pot est offert au bar par la direction qui fête tous les ans la « Journée du vivant en trois D ».
Alex ne comprend pas grand-chose, mais il remercie et va au bar où le directeur de l'hôtel l'accueille cordialement.
– Cher Monsieur Font, laissez-moi vous dire que nous sommes très honorés d'avoir parmi nous un peintre aussi célèbre que vous, votre réputation n'est plus à faire, je n'ai pas voulu vous embêter avec ça, mais voilà c'est fait ! lui dit le directeur presque à l'oreille bien qu'il n'y ait pas grand monde, ce qu'Alex apprécie, lui qui n'aime pas qu'on le reconnaisse ni que l'on claironne son nom.
– Merci beaucoup cher Monsieur, merci, mais expliquez-moi un peu ce que nous fêtons aujourd'hui, et dont je n'ai aucune idée ! demande Alex.
– Nous célébrons aujourd'hui les cinquante ans de la « Journée du vivant en trois D ». Nul ne sait vraiment si c'est une légende ou une réalité, les deux se confondent. Il y a cinquante ans, une jeune femme en visite dans cette ville est morte noyée. Elle n'avait aucune famille, et l'histoire dit que personne n'a

réclamé son corps pas plus que signalé sa disparition, des recherches ont été menées par la gendarmerie, par la police et même à l'étranger, en Europe surtout, mais personne n'a jamais rien trouvé à son sujet. Elle est enterrée au cimetière sous le nom de « Ady », c'était son surnom pour Adeline. Et le nom de famille s'est perdu en route… Je vous préviens c'est une histoire étrange.
Et à partir du moment où elle a été enterrée, on a dit qu'elle apparaissait chaque année à la même date dans un lieu, jamais le même, pour venir visiter les vivants et partager leur vie durant cette journée ou un moment de cette journée. Au début cela faisait peur, et à la fois, on n'y croyait pas, mais ce qui est le plus surprenant, c'est qu'elle a pris un malin plaisir ensuite à apparaître devant des gens qui ne connaissaient pas cette histoire et qui la décrivaient exactement comme elle leur apparaissait, toujours avec la même robe, et ce qui est encore plus surprenant est que ces gens étrangers à la ville avaient ensuite des ennuis avec la personne de leur vie. L'histoire dit que comme Ady n'avait pas de famille, elle ne voulait pas qu'ils en fondent une. Donc dès qu'ils voyaient Ady, et parfois dans la même journée, un sort leur était jeté, et ils se séparaient, plus rien ne fonctionnait entre eux.
Vous savez cher Monsieur, c'est ce qu'ils disent tous, nous avons observé ces effets, mais nous n'y croyons pas beaucoup, cela dit, nous fêtons cette journée pour ne pas mettre Ady plus en colère. Quelques personnes qui l'ont connue sont encore en vie, l'ont côtoyée, et ils disent tous qu'elle était d'une grande beauté très

particulière, un air à la fois déterminé et désuet sous une flamboyance de cheveux roux qu'elle tressait tant elle en avait.
Voilà, je crois vous avoir tout dit.
Cette « Journée du vivant en trois D » parce qu'on voit Ady mais on dit aussi qu'elle voit et sourit à ceux qui la voient, c'est une interaction, un échange, qui a la vie dure, des tas de gens ici y croient, certains savent parce qu'ils l'ont vue, et tous ces hommes, car ce sont toujours des hommes, ont ensuite vécu une séparation avant de connaître le grand amour qu'ils avaient sous les yeux, mais ne voyaient pas ! Je vous ai tout dit, ajoute le directeur happé par un couple qui vient d'arriver et avec lequel il s'éloigne après avoir souhaité une agréable soirée à Alex, sous le choc.

Car Alex maintenant comprend tout, la jeune femme qui s'est évanouie dans l'air du square, la quasi-dispute avec Camilla, tout ce qu'il a vécu aujourd'hui prend sens mais il ne voit pas à qui ni comment ou pourquoi dire ça à quiconque ? Impossible, car alors il rejoindrait les rangs de ceux qui ont vu Ady, et il ne peut pas se le permettre, on le prendrait pour un dingue.
Il boit une vodka orange, mange quelques canapés tandis que la salle se remplit de clients souriants, et quand il décide de monter dans sa chambre et qu'il se dirige vers la sortie du bar, Ady est là, appuyée au chambranle de la porte ouverte, elle lui sourit, même robe, mêmes cheveux, même beauté, et quand il est assez proche d'elle pour pouvoir la toucher, elle

disparaît sous ses yeux, il la voit s'effacer doucement tandis qu'il s'approche.
Alex est bien sûr encore sous le choc, il se demande pourquoi elle a choisi de lui apparaître. Pourquoi lui ? Et lui vient à l'idée que c'est à cause de Camilla qui peut-être n'est pas faite pour lui. Trop tôt pour savoir. Toute cette histoire l'occupe et lui fait tourner la tête tandis qu'il regagne sa chambre. Mais il ne peut pas croire qu'Ady lui veuille du mal, non, c'est impossible.

Lorsqu'Alex se couche, il est épuisé par cette journée atypique qui l'a d'une certaine façon, vampirisé.
Adeline dite Ady est entrée dans sa vie, Camilla en est presque sortie, feu de paille d'une rencontre qui se trouve soudain en ballottage sur le fil d'un sort qui se répète tous les ans, pourquoi lui cette année ?
Alex ne veut pas complètement y croire, c'est vrai, l'histoire que lui a contée le directeur de l'hôtel pour cette « Journée du vivant en trois D » est étrange, troublante, Alex ne peut pas y rester insensible, impossible, il faudrait être fou pour ne pas accuser le choc qu'il a ressenti. Et ces expériences de vie ne sont pas neutres, elles veulent forcément dire quelque chose, mais quoi ? Alex ne veut épiloguer avec personne, il n'en a pas la force, ce genre d'expérience est intime et personnelle, et comme il n'avait entendu parler de rien à propos d'Ady dont il ignorait jusqu'à l'existence, son passage dans cette ville et tutti quanti, il n'a pas pu imaginer ou être influencé par quoi que ce soit la concernant. Il se demande si Camilla est au

courant de cette histoire, légende, conte ou réalité, chacun le vit probablement à sa façon, mais lui n'en savait rien, de fait cette histoire lui a expliqué les apparitions d'Ady par deux fois aujourd'hui, il se sent visé, pourquoi ? Comment savoir ?
Aucune envie d'en parler à Camilla qui s'efface peu à peu de sa vie, c'est bizarre, mais depuis ce déjeuner, oui, elle s'efface peu à peu, c'est presque insidieux ! Elle est là sans être là ou du moins, peu attractive, Alex n'a plus envie de la voir, c'est peut-être un passage ? La fatigue ? Ou encore l'apparition d'Ady ? Il ne sait pas, ne veut pas savoir pour l'instant, il digère comme il peut, et il peut peu ou même mal, c'est sûr.
La journée a été longue.
Et sa nuit est emplie de vert tendre, du regard d'Ady vers lui, rapide mais efficacement troublant puisqu'elle habite un autre plan, un autre monde, et lui a fait la faveur de venir vers lui !
Une brise légère souffle dans ses rêves durant toute la nuit. Ses rêves qui n'en sont qu'un en fait, qui conjugue Ady à tous les temps et couleurs de l'arc-en-ciel, comme une palette de cristal aux tonalités musicales harmonieuses qui ferait d'Ady une valse cosmique envoûtante dont Alex a du mal à sortir. Mais veut-il en sortir ? Compte-t-il en sortir ?
À son réveil, ces questions le hanteront toute la journée du lendemain comme une ronde dans laquelle une fois entré, l'on devient le prisonnier consentant. C'est un sentiment étrange, un peu inquiétant. L'ombre est dense quand il se réveille dans un lit

dévasté par une agitation inconsciente qu'il ne soupçonnait pas, et le vert amande de sa nuit entre en longs rayons par la fenêtre qu'il avait laissée ouverte. C'est dans cette nuance à la fois intense et tendre qu'Alex se prépare pour une journée qu'il espère solitaire et belle.

Sa première visite est pour le square d'hier, celui de la première rencontre avec Ady. Il en sort pour aller prendre un café et un croissant au bistrot devant le square qu'il contemple depuis la petite terrasse.
Le garçon lui apporte son petit déjeuner en souriant :
– Bon appétit Monsieur, dit-il, je vous ai vu hier matin dans le square (puis changeant de ton) on ne sait pas qui a eu le privilège de voir Adeline hier, personne n'a commenté, c'est dommage, vous savez, moi j'ai rencontré ma femme deux mois après l'avoir vue, et après une rupture avec ma petite amie de l'époque ! Je lui dois beaucoup, et tous les ans je la remercie… mais cette année on ne sait pas ! lance le garçon plutôt dynamique et joyeux.
– Vous êtes marié depuis combien de temps ? demande Alex, surpris par cette confidence.
– Cela a fait trois ans hier, nous nous sommes mariés lors de cette « Journée du vivant en trois D » par gratitude envers Ady, en fait. Eh oui, déjà trois ans… dit le garçon en souriant avant de s'éloigner rapidement vers un client qui a levé la main.

Le temps de méditer un peu face au square et de boire son café tout en mangeant son croissant, Alex ressent

une certaine joie, sa fatigue s'est envolée, il est reposé après une nuit qu'il pensait difficile, mais non, il se sent bien, presque heureux, si ce n'est Camilla, et au moment où il pense à elle, son téléphone sonne, c'est elle. Mais il n'a pas envie de répondre, non pas à elle spécialement, non, il n'a pas envie de parler, d'expliquer, de faire semblant ou de dire quoi que ce soit d'eux en ce moment. Il n'est plus motivé, et encore moins pour se justifier de ne pas avoir envie de la voir aujourd'hui.

Donc, Alex ne répond pas. Il lâche prise et se dit que Camilla peut comprendre, ils se sont vus presque tous les jours, il a besoin d'un break, surtout après ce passage d'Adeline dite Ady.

Et c'est pourquoi après avoir payé, il prend sa Smart, la petite voiture de location qu'il a choisie, et quitte la ville pour aller déjeuner avec lui-même, dans la montagne à quelque trente kilomètres de là, dans l'arrière-pays qu'il connaît mal.

En tout, Camilla essaiera de le joindre sept fois bien qu'il ne la rappelle pas.

Alors non, elle n'a pas compris, et cet acharnement imbécile ne plaît guère à Alex qui à chaque fois se dit qu'il a donc raison de ne pas répondre.

Au fond, tant de relations sont basées sur des malentendus, des quiproquos, des absences, des manques, des filtres que l'on se plaît à amonceler pour être moins seul à moins que ce ne soit qu'une envie physiologique de baiser, tout simplement !

C'est bête au fond, ces engagements tacites qui fondent comme neige au soleil chaleureux d'une

rencontre qui tiédit trop vite et s'étiole pour disparaître sans que l'on ait envie de la retenir.
Alex pense, à la fois, qu'il est un peu lâche ! Mais franchement à ce stade d'une relation, une explication ne voudrait rien dire, se dit-il, lui le peintre bien plus apte à comprendre une couleur ou l'harmonie d'un lieu ou d'un être afin de faire parler ce qu'il y a de meilleur, de plus beau, et d'en rendre accessible à tous, l'aura invisible qui fait de la Beauté quelque chose d'impalpable, de secret auquel le peintre donne vie le temps d'une rencontre avec une intelligence, une âme ou un cœur, les trois n'étant pas incompatibles.
Camilla et ses appels répétés sont bien loin de lui en cet instant qu'elle n'imagine même pas.
Camilla qu'il croyait moins inconséquente, en effet il la pensait assez intériorisée pour comprendre sans un mot, respecter d'emblée, comprendre que si on ne répond pas à sept appels téléphoniques, c'est que l'on n'a pas envie de répondre, de parler, que ce n'est pas personnel forcément, mais que c'est intime.
Non, Camilla n'en est pas là. C'est fou ce que l'on peut se tromper quand la séduction se mêle à l'attraction d'un instant qui ne veut rien dire… de plus que ce qui est dit et joui par une entente sexuelle, chose qui s'efface aussi rapidement qu'elle s'est produite.
Alex le savait déjà, mais il en prend conscience de manière aiguë, et se demande si ce n'est pas grâce à Ady.
Il est un peu perdu dans sa solitude où il se retrouve avec une certaine volupté, c'est là que tant de couleurs se joignent pour lui permettre ensuite de les étaler sur

la toile qui soudain lui manque à un point tel qu'il demande à la réception de l'hôtel où il peut trouver pinceaux et couleurs, toiles et chevalet.
La jeune femme qui est là lui sourit en lui disant qu'il faut se rendre à une vingtaine de kilomètres dans une petite ville voisine. Ce qu'Alex en manque est prêt à faire.
– Mais vous pouvez aussi demander au patron de l'hôtel, sa fille a beaucoup peint à une époque, moins maintenant à cause de l'université, et son atelier est donc libre, demandez-lui, vous ne risquez rien… dit la jeune femme avant d'accueillir un client, ce qui clôt pour l'instant leur conversation.
Alex se retourne, il ne sait pas si le patron est le directeur qui est derrière lui, vers le bar, en train de discuter avec une cliente. Il s'en approche et s'adresse à lui dès que la femme s'éloigne.
– Monsieur le directeur, êtes-vous le patron de cet hôtel ? Ou simplement le directeur ? Puis Alex enchaîne sur une explication quant à l'atelier, la peinture et tout le toutim…
– Cher Monsieur, répond le directeur, oui, je suis aussi le patron, mais chut ! Personne ne le sait. Comme vous me prenez par les sentiments, la peinture, alors je vous confie ce secret… Mais comment donc ! ajoute-t-il, oui vous pouvez disposer de l'atelier de ma fille qui ne s'en sert pas en ce moment, venez, je vous le montre, dit-il en précédant Alex dans le parc.
Ils dépassent la piscine, s'enfoncent dans les jardins et arrivent devant une belle petite bâtisse traditionnelle à un étage dans laquelle ils entrent.

Et c’est un enchantement pour Alex qui trouve là une ambiance calme voire très zen, un décor dépouillé, juste ce qu’il lui faut.
L’atelier est à l’étage, clair, lumineux, très bien éclairé, et en bas, une chambre avec un salon, une sorte de suite mais très dépouillée aussi, pour une véritable retraite.
Alex, conquis, demande s’il serait possible de louer ce lieu, pour lui qui cherchait un appartement, c’est parfait.
– Cher ami, répond le directeur, c’est avec plaisir que je vous laisserai ce petit bijou, ma fille y travaillait, elle peignait modestement bien sûr, et je le garde pour des VIP comme vous. Je vais demander qu’on vous le prépare, vous pouvez vous y installer dès demain. Vous avez une kitchenette, mais je pense que vous viendrez prendre vos repas au restaurant ou que l’on vous les servira ici, vous serez tranquille, dit le directeur en refermant la porte.
Alex le remercie, comblé. Il n’en espérait pas tant. C’est fou, la vie est pleine de surprises merveilleuses qui s’offrent à vous comme des cadeaux en cas de besoin voire de nécessité.
Heureux, il suit le patron pour retourner à l’hôtel.
– Et surtout ne refaites pas votre valise, les femmes de chambre s’en occuperont, elles transféreront tout, vous allez être comme un coq en pâte ! ajoute le patron avant de le quitter au bar, pour aller donner ses consignes.
Ils n’ont pas parlé prix, non, mais Alex lui fait confiance, il verra demain.

C’est alors qu’il boit un jus d’orange pressé frais au bar que Georgio l’appelle pour dîner avec lui. Ce qu’il accepte.
Et c’est ce soir-là, dans un restaurant de sushis, qu’ils ont parlé de Camilla.
De part et d’autre, les confidences ont été transparentes et totales, ils savent chacun où ils en sont, Georgio avec un goût de revenez-y, Alex avec sa saturation soudaine. L’amitié à ce point-là est valorisante, et assez chaleureuse pour permettre aux deux amis de vider leur sac sur la table de la complicité, et de s’entraider comme il se doit. Ce qui fait dire à Alex :
– Eh bien, si tu es toujours amoureux, ce que je peux comprendre, vas-y, elle n’attend peut-être que ça. Pour moi, c’est fini, ce fut un agréable moment, mais je passe à autre chose, je vais peindre un peu, beaucoup, peut-être passionnément, sans doute, et toi tu as la voie libre, ce fut un malentendu sans doute, un leurre comme ça arrive de temps en temps, c’est fini, dit Alex en servant un verre de vin à Georgio qui a repris du poil de la bête et se sent beaucoup mieux.
– Tu sais, je ne me souviens même plus de la raison de notre séparation, et puis, elle ne voudra peut-être pas, mais si on n’essaye pas, comment savoir ? Bon, on verra, dit Georgio qui insiste pour payer.

Une fois dans la rue ils décident de marcher un peu, se retrouvent dans le square devant l’hôtel où Alex a une pensée pour Ady, mais il n’en parle pas, et pense en taisant ce récent épisode de sa vie, que c’est important

pour lui. En effet, à chaque fois que quelque chose d'essentiel arrive, de façon impromptue dans sa vie, il n'en parle jamais, même à ses proches.
Ils ne se quittent que tard dans la nuit après un bain de pieds dans la mer, la nuit étoilée fait un écrin de soie lumineuse à cette pleine lune, à leur amitié qui ce soir a vu son blason redoré par ces échanges libres et complets qui les comblent. Une façon de voir la vie avec le bon bout d'une lorgnette qui dessine aux cieux des arabesques d'espérance que la vie enfilera peut-être comme des perles à la destinée en attente de renouveau. De cette destinée, que contrairement au destin, on forge comme on le peut. Ils se sentent revigorés par ce bain de pieds dans une mer fraîche et tonique à cette heure de la nuit. Ils se quittent vers deux heures en riant, ils ont fait tous deux provision de bonne humeur qui fera du lendemain un jour de chance, un jour différent, un jour de plus dans la volonté de travailler à un bonheur qui ne devrait échapper à aucun être humain en quête d'amour.
Et dans ce cas, que la vie est belle !

Léonie a quitté Paris, heureuse, elle a déjeuné avec le galeriste, qui lui a parlé longuement de ses toiles en croyant lui parler de celles d'Alex.
Propos qu'elle buvait comme du petit lait tant ils étaient élogieux. Bonheur intériorisé car comment se sortir de ce mensonge ? Il lui faut y réfléchir avant d'improviser, peut-être, au tournant d'une opportunité qui verra le jour par surprise comme toutes les chances d'une vie.
L'homme ne l'a pas traitée de haut, non, il s'est conduit comme un proche de M. Alex qui en rencontre une autre. Avis intimiste, égard et admiration pour le peintre, à tel point que Léonie se demande si elle a bien compris qui est Alex et combien il est encensé par le métier, ce qui lui avait quand même un peu échappé.

De nouveau dans la maison, elle réintègre son rôle de gardienne privilégiée sans oublier de peindre, parce que c'est devenu une nécessité. Et sans rien dire aux gens du village, elle continue consciencieusement, passionnément, à couvrir les toiles de lumières belles, de lignes personnelles et joyeuses qui font atterrir des rêves non encore vécus, mais possibles. Et Léonie se prend au jeu de l'imagination voire bien plus, de cette

inspiration qui la comble et lui ouvre des portes qu'elle ne savait pas en elle… dans son cœur aussi. Enveloppée d'une cape arachnéenne en légèreté majeure, Léonie se promène en elle-même avec une certaine fébrilité qu'affiche son enthousiasme avec fièvre parfois, pour ensuite ressentir de hautes vibrations dans tout son corps comme si elle allait faire une rencontre tout à fait exceptionnelle, et il lui arrive de penser à des extraterrestres. Pourquoi ? Elle ne sait pas, cela ne l'avait jamais effleurée avant de peindre.
Transpercée, envahie, Léonie ne sait pas qualifier cette sensation, mais elle la vit au plus haut de cet état qui la saisit lorsqu'elle peint, c'est magique en quelque sorte, c'est un brin fantastique, si bien qu'elle aimerait rester dans cet état de créativité tout le temps, mais ce n'est que dans les moments les plus forts de son art qu'elle vibre ainsi de tout son être, aux quatre vents d'un espace dont elle devient la reine le temps d'un après-midi, d'un tableau, d'une insistance créative qui ne lui laisse pas le loisir d'y échapper, ce dont elle n'a d'ailleurs aucune envie.
Ce qui étonne le plus Léonie depuis son retour, c'est cette faculté, incontrôlable encore, de ne pas se sentir seule en pleine solitude. Sa vie entière est peuplée, c'est ainsi qu'elle se ressent en permanence, sans pouvoir mettre quoi que ce soit sur cette sensation, hormis rien.
Mais ce rien n'est que tout à sa portée et en elle.
C'est une vraie révolution en elle, dont elle ne sait rien sinon que ce qui en sort s'exprime à travers elle.

Comment l'expliquer à quelqu'un ? Même à un proche, c'est impossible.
Il n'y a rien à justifier ni à tenter d'exprimer, c'est la peinture qui décrit le mieux cet état pour Léonie.
Et donc ceux qui regarderont ses tableaux en prendront ce qu'ils pourront. Et c'est pourquoi l'Art, quel qu'il soit, parle à chacun différemment. Léonie découvre un monde merveilleux qui peut avoir ses souffrances, oui, mais qui est si profondément intime, et à la fois universel, qu'il peut s'y produire des petits miracles, des états de soi autres dont on ne se sentait pas capables, et qui pourtant sont vraiment en soi, c'est troublant.
Elle comprend mieux M. Alex qui est à la fois si intériorisé, et si extraverti. C'est le propre de l'artiste, pense Léonie, ces deux aspects sont primordiaux, si l'un des deux est moins développé que l'autre, moins vécu, alors, il n'y a pas d'expression possible.

Léonie peint, la pression d'une nécessité lui fait oublier certains repas, comme si nourrie par d'autres absolus, elle pouvait sentir ses cellules s'épanouir sous la brise délicate d'une autre dimension soudain à sa portée, et plus, dans laquelle elle vit alors des moments étranges et merveilleux dont sa peinture est imprégnée, dont elle-même est pétrie, sa chair, son sang, mais aussi l'Esprit qu'elle ne peut personnaliser car ce n'est pas son esprit tant il n'est que d'ordre universel.
Le feu qui dévore Léonie est intense, elle en conjugue les beautés flamboyantes sous toutes les formes de ces

lignes que tracent les pinceaux sur la toile. Et le résultat est toujours si lumineux qu'elle en est elle-même à la fois étonnée et comblée.
Droit devant, Léonie fait le tour d'un monde où elle apprend d'autres sensations, fait le plein de beauté, pour en « alchimiser » les bonheurs à portée de cœur qu'elle saisit à plein corps, sans pouvoir faire autre chose que d'en jouir comme on aime, rien de personnel, quand on est dans cet état.
Depuis son retour de Paris, voyage un peu fou en ce qui la concerne, elle vogue sur d'autres plans invisibles pour beaucoup, une sorte de randonnée en ailleurs, ouvrant des horizons blêmes ou flamboyants dont rien ne peut effacer les traces profondes dont l'inspiration la porte plus loin, et plus haut, lui semble-t-il.
Rien ni personne ne peut déranger cet ordre nouveau qui s'établit selon des repères inconnus il y a quelques semaines seulement ! Rien. Ni personne. Et dans cet univers dont Léonie est reine, l'ordre qui prend possession d'elle est troublant, elle ne fait aucun effort pour en suivre les courbes, elle est simplement en elle de manière si naturelle que cela se fait sans qu'elle n'y mette aucune volonté, aucun désir si secret soit-il, non, cela se fait tout seul, comme si cet ordre nouveau en elle était là depuis toujours à son insu, et qu'elle en découvre les beautés cachées maintenant, dans cette frénésie de peindre qui la saisit tout entière, et dans laquelle elle éprouve un immense plaisir à se laisser aller en toute confiance.
C'est en peignant que Léonie découvre l'inspiration,

qu’elle en dévore intérieurement l’imagination impétueuse qui s’en régale pour la restituer aux formes toujours renouvelées qui se déploient comme des réalités renouant avec l’essentiel : la Beauté dont les couleurs les parent avant de les laisser partir vers ces autres qui en récolteront l’intimité comme des spectateurs surpris par autant de liberté artistique dans les hautes sphères de l’esprit qui y préside sous les auspices du talent dont Léonie se sait maintenant pourvue.
Mais loin de ressasser ou de s’arrêter aux formes, c’est ce qui est évidemment par-delà qui fait mouche et séduit les cœurs et les yeux, avant d’être oublié et redécouvert plus tard dans la contemplation d’une toile, d’une œuvre qui parle bien au-delà de tous les mots, et dont le silence coloré est une plénitude envahissant les cœurs à l’écoute, qui s’y penchent.

M. Alexandre n’a toujours pas appelé.
Son attachée de presse et agent est revenue à la charge, elle pense en effet que le matériau est assez important pour pouvoir exposer. Léonie doit avouer son mensonge, mais elle n’y est pas prête. Pourtant, elle ne peut continuer ainsi, tous croient que ces tableaux sont un second souffle créatif dû à Alex, et Léonie sent bien qu’il lui faudra tout avouer lors de la prochaine visite de l’attachée de presse/agent d’Alex. À moins qu’Alex n’ait appelé d’ici-là…
Le gros souci pour Léonie est qu’Alex appelle son agent et attachée de presse avant d’appeler Léonie qui en tremble un peu. Mais le voyage à Paris de cette

dernière l'a rendue plus cool, finalement rien n'est trop grave, si ce n'est la maladie ou la mort, alors, relax, se dit Léonie, qui a décidé de voir et laisser venir en restant zen, et en forme, ce qui est d'une grande sagesse.

L'été a installé ses quartiers dans la chaleur de ses excès de canicule parfois, mais Léonie aime la chaleur, cela ne lui pose aucun problème. De fièvre et de feu, elle peint non stop, ne voit que très peu de monde, va à la messe le dimanche pour ne pas voir les gens débarquer à l'improviste, inquiets quant à sa santé ou elle ne sait quoi d'autre. Pour éviter toute inquiétude légitime puisque tout le monde la sait seule dans la maison, elle préfère se montrer une fois par semaine, ce qui rassure tout le monde.
Au village, personne ne sait qu'elle peint, et elle compte bien ne rien dire.
C'est ainsi que Léonie, qui a changé toutes ses habitudes, et dont la vie a muté, continue comme si de rien n'était à jouer les gouvernantes en gardant la maison, et en entretenant le jardin avec le jardinier qui lui, ne pose aucune question, même s'il a bien remarqué que Léonie était souvent dans l'atelier de M. Alexandre, qu'elle doit bien entretenir, se dit-il. Ce qui lui semble bien normal.
Et Léonie qui vit pour peindre, le fait dans le plus total secret quant à son entourage. Pourquoi ? Elle ne sait pas, elle le fait c'est tout.

La réflexion de Léonie sur sa vie ne passe pas par la

tête mais par l'action, ce qui change du tout au tout ses habitudes, en effet, Léonie n'a pas trop le temps de penser, de théoriser ou de faire des plans sur la comète, ces plans se font tout seuls, l'action de peindre est prenante voire envahissante. Léonie a parfois l'impression que le temps la saisit quand l'inspiration la visite, c'est-à-dire en permanence, lui semble-t-il.
Pas trop le temps de s'éterniser sur sa nouvelle vie qu'elle savoure dans une indépendance totale, ce qui la change beaucoup, elle qui ne faisait que s'occuper de M. Alexandre à plein temps, la voilà qui vit pour elle et la peinture à temps plein !
Ce changement radical qui s'est installé après le départ soudain d'Alexandre est assez surprenant, mais séduite, elle offre à ces instants le meilleur d'elle-même qu'elle ignorait complètement.
Et la vie va, elle n'attend rien, ni le coup de téléphone qu'a promis Alexandre, ni visites, rien de personne, elle s'est « verticalisée », comme une ligne directe avec une inspiration qui semble inépuisable, elle peint comme elle respire avec une sorte de jouissance qui l'emplit de joie.
Seule, Léonie n'a que la visite du jardinier très discret qui vient et va, à son habitude, lui parle des plantes et des fleurs, sans autre forme de curiosité, avec la simplicité qui est la sienne depuis toujours, et une discrétion qui avait échappé à Léonie les années précédentes…
Son échappée à Paris lui a laissé un goût d'homme vite oublié, elle en a profité, s'est sentie séduisante,

mais rien ne vaut cette intimité avec la peinture, c'est un fait indéniable.

C'est ce mardi, après avoir fait sa toilette, que le téléphone a sonné, la voix de M. Alexandre lui a souhaité un bonjour qui l'a transpercée, elle s'y attendait si peu après ces quelque neuf mois sans aucune nouvelle.

– Bonjour Léonie, comment vous portez-vous, est-ce que tout va bien ? Et la maison ? Tout est en ordre ? Quoi de neuf ? dit Alexandre d'une traite…

– Bonjour Monsieur Alex, c'est à vous qu'il faut demander ça ! Comment allez-vous ? Oui, ici tout va bien, ne vous inquiétez pas… répond Léonie d'une traite aussi.

– Je suis content de vous entendre. Je vais bien aussi, et je ne compte pas encore rentrer. Il se passe bien des choses, la vie est surprenante Léonie, alors je me laisse surprendre et je vis à un autre rythme, inutile de vous dire où je suis, dorénavant je vous appellerai une fois par mois, pour l'instant je me pose autrement. Donc rien de neuf ? demande Alexandre.

– Non Monsieur Alexandre, ou plutôt si, mais comme il s'agit de moi, je vous raconterai tout ça quand vous reviendrez. Inutile d'en parler… lance Léonie.

Mais Alexandre ne relève pas cette remarque, loin d'imaginer ce que peut vivre Léonie depuis son départ. Remarque qui passe comme une lettre dans une boîte où elle serait oubliée ou perdue, sans plus, et cela arrange bien Léonie qui n'allait bien sûr pas répondre aux questions éventuelles…

La conversation, rapide, se termine, Léonie a gagné du temps, elle file ensuite dans l'atelier pour continuer le tableau commencé la veille, et c'est étrange, la silhouette de l'homme qui se dessine ressemble à monsieur Alexandre ! Une femme le regarde, qui ne semble pas de ce monde, venue d'ailleurs elle sourit de façon énigmatique, Léonie frissonne, mais déjà le tableau qui prend corps lui parle d'une autre dimension dont elle découvre à la fois le mystère et la familiarité qui s'en dégage pourtant.
Léonie est contente d'avoir eu des nouvelles de son boss même s'il n'a rien dit du lieu de son exil. Pas grave. Tout va bien.
Dans le jardin le chat du voisin la regarde, fait sa toilette puis se couche à l'ombre pour une sieste tranquille, la maison est vibratoirement positive, et Léonie peint, tranquille elle aussi.

De son côté Alex est maintenant installé dans le petit appartement de la fille du directeur de l'hôtel, qui a insisté pour le lui prêter, honoré par sa présence, ce qui gêne un peu Alexandre, qui se dit ensuite qu'après tout, cela ne se refuse pas, et puis, c'est ainsi parfois que la vie vous donne en retour ce que vous avez pu donner aux autres…

Peinture, pinceaux et tout l'attirail nécessaire sont à sa disposition, il est allé acheter quelques tubes de couleurs, tout ce dont il avait besoin, et s'est laissé aller à l'inspiration.

Elle est au rendez-vous, joyeuse et libertine, fantasque et colorée, elle ouvre ses suggestions qui coulent à flots puissants sur la toile immense qu'il a choisie pour recommencer à peindre. Tant à exprimer ! Tant à laisser aller, tant à dire à sa façon, tant et tant, que la journée ne lui suffit pas !

C'est à une heure du matin qu'il arrête de travailler la toile qui lui renvoie la puissante image d'une tornade intérieure qui le soulève de joie.

Il est fatigué, s'allonge sur le lit et s'endort sans manger jusqu'à dix heures du matin, heure où il se précipite sous la douche pour en ressortir guilleret et content de cette première journée de travail.

C'est dans la salle à manger de l'hôtel qu'il prend un

petit déjeuner copieux, affamé, et cela le fait rire.
Alex est heureux.
Ce compromis, petit appartement dans le fond du jardin et repas à l'hôtel quand il veut, lui va comme un gant, c'est parfait. Et en même temps, il apprécie le fait de se poser sans se poser tout en ne se posant pas, une sorte de no man's land qui à la fois le porte à la nouveauté, à l'inattendu et au fait de vivre un lâcher-prise, il n'est ni chez lui, ni ailleurs, il fait de cet ailleurs un chez lui qui ne durera pas, lissant d'universalité le temps qu'il consacre à sa peinture, et c'est bien. Juste ce qu'il lui faut en ce moment, juste ce dont il avait besoin, juste une parenthèse dans sa vie qui en fait une complice de l'inspiration en quête parfois d'inattendu pour aller plus haut et lancer des ballons colorés par l'inconnu toujours plus haut, là où plonger âme et corps au rythme lui aussi inconnu d'un moment que l'on n'attendait pas et qui se présente, impromptu et délicieux. Et Alex se dit qu'il ne laissera pas ces moments à l'habitude qui les gâcherait !
Non, il ne le fera pas, et tandis qu'il savoure son petit déjeuner, Alex pense soudain à Ady qui, de fait, ne le quitte pas.
Présence discrète mais intense, son histoire, sa beauté, son départ, la dimension qu'elle porte en elle, sa vie et son mystère font vibrer Alex et l'intriguent.
Sous le poids de cette cape légère qui pourrait l'obséder s'il ne peignait pas, il refait le voyage à l'envers et retrouve Ady dans le parcours atypique qui fut le sien, la suit, la précède et se mêle à sa vie comme un amant en puissance qu'elle ne connaîtra

jamais, et qui ne croisera jamais son chemin de vie. Dans cette intimité étonnante qu'il partage avec elle, ils sont tous les deux au fait de l'impossible et pourtant unis par des liens invisibles dont personne ne pourrait soupçonner la force.
C'est une bien curieuse intimité qui fait d'Alex un chevalier servant de l'impossible, et d'Ady la princesse de ténèbres dont sortie, elle propose toute la clarté retrouvée, libérée de ses chaînes physiques dont la matière est le tombeau. Ady a développé, pour qui la connaît, une sorte de rêve dont elle est prisonnière, et qui libère ceux qui s'intéressent à elle et font de sa mort un instant de vie vibrante.
Et c'est ce qu'a compris Alex, ce qu'il vit du mystère de cette femme dont la présence et le charisme évoquent pour lui la vie bien remplie et le pouvoir d'éclairer et de magnifier les pensées de ceux qui se penchent vers elle, attirés par une aura qui resplendit dans les ombres alentour.

Alex accompagne Ady qui le suit dans le rêve qu'il fait d'elle, avec le même allant qu'elle met à offrir de son mystère le meilleur quand elle choisit à qui apparaître et comment le faire, pour ensuite rester présente, demeurer en passant semble être sa devise, mais rien ni personne ne peut gérer ou changer ce qu'Ady décide, et comment elle le vit en s'immisçant dans la tête de l'heureux élu.

Accompagné et accompagnant, Alex vit sa nouvelle vie comme un cavalier seul qui aurait rendez-vous

avec l'improbable et accepterait de l'impossible, la possibilité.
Et il trouve cela passionnant, parce que ça l'est !
La vie pleine de promesses lui promet encore plus, et il se laisserait tenter, c'est sûr, si ces promesses venaient à se matérialiser. Ce qui pour l'instant passe par la peinture et les toiles qu'il en couvre, pourraient bien – pourquoi pas ? – prendre corps et se matérialiser – oui pourquoi pas ? – mais Alex n'y pense pas, il entre dans ces moments avec un appétit féroce et donne, et reçoit, une énergie salvatrice qui le transporte et fait de sa vie un foisonnement que le temps emplit de surprises. Et Alex adore ça…

C'est le vendredi suivant, alors qu'Alex avait peint toute la journée, qu'il l'a vue pour la première fois. Elle était au restaurant, à une table donnant sur le jardin, sa robe légère l'habillait en la déshabillant un peu, juste ce qu'il faut. Une légère brise soulevait ses cheveux lâchés qui tombaient en cascades de boucles sur ses épaules, elle avait l'air de venir d'ailleurs, mais était pourtant bien là.
Pourtant seule, elle avait l'air accompagnée par une cour elle aussi venue d'ailleurs, invisible et présente, cour qui lui donnait une assurance étonnante, calme, droite, un dos que l'on devinait musclé sous cette étoffe légère, fine et élégante, gracieuse, un port de tête altier, une pure beauté de l'avis d'Alex qui n'avaient d'yeux que pour elle, c'est que l'on ne voyait qu'elle tant elle était lumineuse. Une lampe d'opaline éclairant de l'intérieur tout ce qu'elle effleurait du regard.

Vendredi c'est le jour de Vénus, cela ne peut pas être un hasard ! se dit Alex, impuissant devant l'impossibilité de l'aborder. Que dire sans être ridicule ? Il était là, sans aucune idée, paralysé quant à une communication incertaine, car elle était apparemment seule avec elle-même, dans sa bulle quelque part entre ici et nulle part. Inabordable est le mot qui s'imposa à Alex.

C'est sous ce règne d'une impossibilité qui aurait pu devenir chronique, que perdu, il entend la voix du directeur de l'hôtel, qui en lui disant bonjour, le sort soudain de sa réflexion qui, sans en être une, le mine un peu.

– Bonjour, dit néanmoins Alex perdu dans ses pensées moroses, qui est cette femme ? demande-t-il sans transition au directeur qui lui sourit.

– Elle est étonnante et atypique, n'est-ce pas ? dit alors le directeur.

– Qui est-ce ? demande Alex subjugué.

– Elle s'appelle Charlène Dutheil, c'est une comédienne et ambassadrice d'une ONG internationale pour les enfants orphelins. Son action caritative est mondialement connue, elle œuvre pour l'amélioration des conditions de vie de ces orphelins de guerre, entre autres, et fait un travail remarquable. Voulez-vous que je vous présente ? demande le directeur.

– Elle reste combien de temps ? questionne Alex.

– Deux semaines, répond le directeur de l'hôtel.

– Non pas aujourd'hui, répond Alex, vous me la présenterez demain, merci, suggère Alex songeur.

– Comme vous voudrez. Vous avez raison, elle arrive

tout juste, ce sera mieux demain, ajoute le directeur qui s'éloigne ensuite de la table d'Alex.

Alex dort mal cette nuit-là, Ady donne la réplique à Charlène dans un mauvais rêve qui se solde par une dispute au cours de laquelle Ady se dissout dans le rêve tandis que Charlène devient de plus en plus grande jusqu'à dépasser Alex d'une bonne tête ! Et pourtant ce n'est pas un cauchemar, le rêve passe délayé par une aube qui le précipite dans un sommeil lourd dont il se réveille à dix heures avec la tête lourde, et l'impression qu'il sort directement de son subconscient, ce qui est très désagréable.

Charlène est déjà au restaurant quand il va prendre son petit déjeuner, mais leurs regards ne se croisent pas. Aussi impeccable que la veille, elle est encore dans son monde où elle mange avec appétit, vêtue d'une gandoura de soie turquoise qui lui va à merveille. Mais qu'est-ce qui ne lui irait pas ? se demande Alex qui la dévore une fois de plus des yeux, ce dont elle ne s'aperçoit même pas…
Ce n'est que le soir avant le dîner que le directeur lui présente Charlène.
Et surprise, elle est enjouée, très présente et les pieds bien sur terre, elle rit et plaisante pour ne pas pleurer sur le monde, explique-t-elle…
Puis le directeur s'éclipse, les laissant se débrouiller seuls.
Alex dans la foulée propose à Charlène de dîner, elle accepte.

Lorsqu'ils se quittent, ni l'un ni l'autre ne savent ce qui s'est dit durant ce dîner.
Un moment délivré du monde, qui prend soudain consistance quand chacun chez soi, ils prennent leur douche et se couchent non sans avoir tous deux admiré le ciel étoilé de cette nuit particulière dont ce dîner particulier scelle une rencontre elle aussi particulière comme toutes les rencontres qui comptent, et toutes ne comptent-elles pas ? Il y en a simplement certaines sur lesquelles sans s'arrêter, on passe son chemin alors qu'elles nous tendent la main puis le cœur, en signe de reconnaissance que peu d'entre nous reconnaissent...

Ils ont l'impression l'un et l'autre, et chacun de leur côté, qu'ils n'ont rien appris de l'autre car ils en savent déjà tout, comme un retour à ces sources joyeuses dont le temps cadre ou décadre les quelques repères que l'on croit avoir alors que bien évidemment, l'un face à l'autre, on les perd complètement…
C'est dans une même ambiance, un peu hors temps, qu'ils se couchent chacun chez soi pour dormir paisibles et sereins, en attente du lendemain, un autre jour à l'écoute, une autre part de temps à partager sans se presser, car si la vie est courte, le sens qui la caractérise est tout entier dans ces rencontres à ne pas ignorer, elles sont ce que nous avons de meilleur en soi et en l'autre, elles sont les parenthèses qui font d'elles ce que nous en faisons quand les choix profonds, inévitables que l'on en fait, s'accordent le

temps de prendre le temps parce que le lien qui se crée d'emblée, est celui d'un sens à découvrir, le sens d'aimer tout juste à portée de cœur et d'âme. Ce qui est tout simplement extraordinaire à vivre !

Les deux jours qui suivent sont passés dans leur vie comme un souffle de magie opérative atterrissant d'on ne sait où, on ne sait comment, c'est une constatation. Alex a emmené Charlène dans le square d'Ady, ne lui a pas parlé d'elle, à quoi bon alourdir cette magie qui opère ?
Charlène a aimé cet endroit lui aussi particulier, et ils ont croisé Ady que seul Alex a vue.
Ady lui a souri, elle était assise au même endroit, d'un sourire il l'a remerciée même si rien n'est encore inscrit dans le bronze des vagues de la vie qui soudain entraient leur marée sur la ligne d'horizon d'une vie qui bascule avec une autre dans la dimension d'une intimité qui se prélasse déjà alors qu'apparemment rien ne s'est passé encore !
Ady semble attentive, elle est là, fidèle à sa réputation, et Alex la remercie d'un coup de cœur en puissance qui s'épanouit et prend son essor alors que rien autour de lui ne semble avoir bougé, c'est une histoire intime qui se prépare, mais que personne ne brusque. Et en effet à quoi bon brusquer d'impatience ce que la vie offre ? Prendre le temps et s'arroger du sens la perfection des instants à venir comme un privilège à déguster à deux.
Et de fait, Alex est venu ici dans cette petite ville pour laquelle il lui sied de ne pas prononcer le nom, la

mettant ainsi dans la parenthèse d'un non lieu pour un acte d'amour qu'elle lui rend bien.
Ady a disparu, elle a rejoint le cercle des invisibles qui gèrent de notre temps et de notre vie les choses les plus marquantes, aidant sans en avoir l'air, tout ce qui peut donner de l'amour ou en recevoir.
Alex le sait, en est convaincu, il la remercie en son âme et conscience comme une amie lui voulant du bien, qui n'a fait que passer dans sa vie, mais reste disponible, il le sait.
Et cette connivence avec elle le fait sourire, mais c'est à Charlène que va ce sourire qu'elle lui rend sereine.

Les aubes de l'amour ont toujours des lueurs dorées, diaphanes, qu'il faut savoir voir car autrement elles passent d'un vertige à un autre, confondantes et admirables, mais fragiles et en péril par notre faute.
Ce qu'Alex est bien déterminé à ne pas manquer.
Quant à Charlène, femme à la fois de tête et de cœur, elle a compris tout de suite que cet homme, ce peintre du futur, tourné vers l'avenir, est la partie d'elle qu'elle ignorait et accueille avec un plaisir quasi enfantin. Tout est beau et nouveau pour elle qui a ramé dans des tempêtes sentimentales qu'elle a balayées d'un cœur parfois en colère, c'est du moins ce qu'elle croyait, mais son cœur n'y était pour rien, elle le sait aujourd'hui, non le cœur n'était pas de ces voyages-là, il gardait pureté et intégrité pour cette ouverture qu'elle sent s'exprimer à l'égard d'Alex. Et quelle différence.
Et Charlène confie à Alex qu'elle n'aurait pu faire

cette différence en ce qui les concerne maintenant, sans ces rencontres et sans ces tempêtes dont elle est sortie indemne, elle en est persuadée.
Il n'y a pas de comparaison possible, il y a juste une expérience des hommes qui lui donne aujourd'hui cette assurance et cette complétude dont elle sent son avenir à la fois plein et heureux. C'est étrange comme la vie, pleine de surprises, choisit celles de l'amour quand les méritant, nous sommes prêts à les vivre pleinement, et comme il ne sert à rien de revenir en arrière, ce qui est passé est passé, et va rejoindre la vasque pleine de ces ratages qui sont des petits cailloux blancs à ne pas ignorer sur le chemin épineux des épreuves sentimentales à oublier au plus vite comme des pétales fanés sur le chemin de l'évolution qu'ils tapissent pourtant.
Ne jamais revenir en arrière est une règle d'or que Charlène a su vivre pour passer outre et avancer jusqu'à cet amour-renouveau qu'elle vit déjà avec Alex.

Peut-on imaginer l'amour et les facéties que l'on y accroche ainsi que les filtres dont on l'affuble ? Non, car si on le pouvait nous serions effondrés de constater ce dont nous nous contentons par peurs interposées et autres forces négatives décuplées dont nous ornons ce que nous croyons être de l'amour et n'est au bout du compte que parades à nos faiblesses les plus incontrôlables !

Le temps est clément, le soleil radieux et la mer

accueillante pour cette baignade dont Charlène et Alex profitent maintenant. Deux corps qui se dévoilent en maillot de bain pour s'accorder sous le manteau d'eau qui les habille de peu, la nage est ce qui convient le mieux à un avenir insubmersible qu'ils devront construire à deux. Et sans en être là, ils y sont déjà complètement, d'un commun accord qui se cherche encore parce qu'ils se sont trouvés sous les auspices d'un invisiblement présent dont ils gardent jalousement, tous deux, les signes au cœur. Tout début est le prologue à tout ou rien…
C'est pourquoi revenir en arrière et repartir avec une ancienne relation est une fin qui veut renaître et ne fait que mourir un peu plus. Ce que ni l'un ni l'autre n'ont jamais fait. D'où la récompense de leur rencontre, qu'un destin commun avait gardée sous la manche de l'inattendu qui aujourd'hui les éblouit l'un et l'autre.

Tout rêve précède ou suit l'aventure d'une rencontre. Mais quand le rêve en fait partie, alors il met en danger la réalité d'un moment de vie qui ne lui doit rien, jamais, car tout rêve est une fuite dont personne ne veut suivre les voies scabreuses. Personne de conscient, s'entend.

Et la vie suit son cours, Alex la prend comme elle vient, Charlène aussi. Ils ont tout ce temps de vie qui leur reste et comptent bien, sans le mettre à l'épreuve, le vivre au plus aigu d'une réalité qui s'en vient les illuminer comme un phare sur le couple qu'ils forment déjà, alors que rien n'est consommé sinon

l'essentiel ! Car qu'est-ce que le sexe sinon l'aboutissement final d'un début de vie en commun ?
Prendre le temps, c'est ne pas faire mourir d'une crise de gigantisme aigu le début d'une histoire.
Prendre le temps d'aimer, c'est préserver le temps de vivre, le vacciner contre tous les débordements et autres illusions qui lui sont collés dessus ainsi que les étiquettes mensongères qui en détériorent peu à peu la beauté.
Et puis le temps étant relatif, il suit le cours de nos excès à son égard et se venge à terme, on le sait quand il devient visible en apposant ses marques et dérives sur un visage ou un corps.
Prendre le temps, c'est gérer de nous, chacun, le meilleur au service de tous et du monde.
Et aussi bien Charlène qu'Alex y sont parvenus, et c'est probablement pourquoi leur rencontre a pu avoir lieu en douceur au milieu de nulle part dans cette petite ville dont le nom n'a aucune importance, elle n'est que le lieu choisi par leur secrétariat angélique respectif qui les y a guidés.

Georgio est arrivé plus tôt que prévu chez Camilla qui est de mauvaise humeur, elle ne comprend pas pourquoi Alex a disparu sans un mot ou presque de sa vie. Georgio ne peut rien dire, il pense que cela ne le regarde pas. Oui, mais Georgio a du mal à ne rien dire, Alex aurait dû être plus net. Car il voudrait bien récupérer Camilla qu'il a aimée follement, elle n'est pourtant pas en mode revenez-y, c'est un fait, il tâtonne et ne sait comment s'y prendre…
Il laisse donc à plus tard ce problème à résoudre, passe dans la cuisine, et comme il est dix-huit heures trente, il regarde ce qu'il pourrait préparer pour leur dîner. Camilla regarde son téléphone plus que souvent, espérant sans doute un SMS d'Alex ? Oui sans doute. Et Georgio se retrouve dans une position inconfortable, à réconforter la bonne copine qui espère d'un autre homme ce qu'il pourrait lui offrir avec un plaisir immense…
La vie est par moments mal faite, Georgio s'enferme dans la cuisine et épluche des légumes, ce sera ça de fait, se dit-il. Dans le salon, Camilla caresse Tartar qui se laisse faire, il adore ça.
D'ici, de là ou d'ailleurs, il y a parfois des fausses notes qui se trompent de destinataire et atterrissent sur les lames du parquet, pour y écraser leurs

discordances dont les bouquets finissent par déstabiliser les plus équilibrés… On n’a pas vu, on a mal évalué l’autre, on s’est trompé, ou pire, on s’est empêtré dans des voies qui menaient vers d’autres alors que l’on avait sous les yeux la bonne personne et qu’on l’a laissée passer par manque, par défaut, par bêtise ou dissonance intérieure irrattrapable quand ce n’est pas par mégarde !
Georgio regrette sa relation avec Camilla, et pour l’avoir rompue, il se battrait. Ils sont tous deux fautifs, c’est sûr. Mais aujourd’hui il aimerait bien rattraper, si c’est possible, cette erreur qui fut la leur, il en est persuadé.
C’est un sujet épineux entre eux, jusque-là soigneusement évité, mais dont il aimerait bien lui parler. C’est sûr pourtant que ce n’est pas le moment, pas du tout !

Georgio a fait une ratatouille qu’il passera ensuite au four avec des œufs dessus. Et peut-être un peu de fromage, une recette bien à lui, entre Italie, Grèce et Sud de la France.
Camilla vient d’entrer dans la cuisine, attirée par l’odeur de la ratatouille, l’un de ses plats préférés.
– Je ne sais pas ce que je ferais sans toi, ironise-t-elle, mais pourquoi donc nous sommes-nous séparés ? On n’est pas bien là ? lance-t-elle en riant.
Immédiatement Georgio pense que le rire est de trop...
Camilla dit alors :
– Oui je sais, tu le penses sérieusement, moi j’en ris, mais je crois sincèrement que revenir en arrière serait une erreur ! Tu ne trouves pas ? Et pourtant !

Georgio est surpris, elle qui évite soigneusement ce sujet devenu tabou est entrée d'emblée dans le vif du sujet, ce qui l'inquiète. En effet, ou bien elle a dépassé le problème, et c'est vraiment fini, ou elle garde au cœur un espoir qu'elle commence à pouvoir révéler. Il est perplexe parce qu'avec Camilla on n'est jamais sûr de rien... Ou plutôt, il n'est jamais sûr de rien.
La soirée commence à peine, Camilla n'est pas en très grande forme à cause d'Alex, mais elle fait bonne figure et a l'air de se détacher du problème pour essayer de passer une bonne soirée.
Elle sort de la cuisine avec Tartar sur ses talons, regarde son téléphone, et n'y tenant plus, appelle pour la énième fois Alex qui, miracle, répond.
– Et alors tu as disparu de la circulation ? Comment vas-tu ? demande Camilla, je vois que tu vis très bien sans moi, puis-je espérer te voir un de ces quatre ? ajoute-t-elle, légère...
– Bonsoir Camilla, écoute, on a passé un bon moment ensemble, mais c'est fini pour moi, et je pense que pour toi, c'est pareil. Il vaut mieux que nous restions amis, non ? Ce sera plus simple. Je ne pourrai pas te donner ce que tu attends d'un homme, je ne peux pas me poser et vivre plan-plan... Il ne faut pas m'en vouloir, restons amis si tu veux bien ? J'en serais très honoré, mais c'est tout... dit Alex sur le ton de la confidence.
Camilla reste sans voix, et pourtant Alex vient de répondre de manière nette à ses interrogations amoureuses. Ne sachant pas quoi répondre, elle lui dit :

– Bien, c'est ta décision, je ne sais pas encore, je te dirai si je peux rester amie avec toi, dans quelques jours, je ne sais pas. Quelle que soit ma décision, ce fut un réel plaisir de te rencontrer, au revoir et à un de ces jours peut-être.
Puis elle raccroche brusquement pour ne pas entrer dans une conversation glauque et/ou molle, Alex n'en avait sûrement aucune envie. Il ne rappelle d'ailleurs pas, c'est fini. Passez, il n'y a rien à voir, c'est terminé.
Camilla retourne dans la cuisine où le couvert est mis, mais elle l'emporte sur la table de la salle à manger, vue sur la mer, et sort une bouteille de très bon Bordeaux qu'elle gardait pour une grande occasion, il lui semble que c'est une grande occasion.
– Mais qu'est-ce qu'on fête ? demande alors Georgio.
– Ma rupture avec Alex qui vient de me la signifier on ne peut plus clairement ! lance Camilla qui sert les deux verres qu'ils lèvent à l'avenir sans Alex, avant de goûter ce vin exceptionnel.

Georgio est soulagé qu'Alex n'ait laissé aucun doute derrière lui, il apprécie, mais cela ne veut pas dire qu'il en profitera, Camilla n'est sans doute pas prête encore ? Comment savoir, avec les femmes, on est toujours surpris...

La ratatouille est délicieuse.
La mer ronronne en fond sonore paisible.
Georgio fredonne un peu en faisant le service.
Camilla digère la gifle qu'elle vient de prendre en cadeau d'adieu.

Et la bouteille de vin se vide peu à peu tandis que sourire et rire prennent le relais afin que cette soirée, bon gré mal gré, ne soit pas gâchée par une rupture somme toute normale si l'on décide d'en faire un exemple cartésien de netteté absolue quant à l'amour et ses formes multiples qui lui ressemblent si peu.

C'est après le dîner que Camilla s'est blottie contre Georgio sur le canapé du salon, pour regarder une série palpitante qui ne l'intéresse pas.
Georgio n'a pas bronché, n'a rien tenté qui pourrait la faire fuir. Il a juste bougé pour aller préparer deux tisanes, puis a repris sa place, et Camilla la sienne contre lui.
Un couple en attente dans la prudence d'un instant qui dure et se prélasse alors que la nuit tombée leur fait un écrin velouté, doucement illuminé par de nombreuses étoiles scintillantes.

Camilla est vulnérable, sensible à son histoire et à sa rupture avec Alex, elle y croyait, c'était bien parti. Mais tout s'est évanoui sans crier gare, elle n'a rien compris à ce film qui tourne court comme une fin ratée ne laissant aucune autre issue à l'imagination.
Et c'est pourquoi la présence familière de Georgio la rassure. C'est drôle comme quand la vie ne tourne pas aussi rond qu'on le voudrait, qu'on a besoin de se rassurer, que l'on expérimente un creux de vague, on a tous besoin de se retrouver en terrain connu, même si ce terrain est miné !
Alors, l'est-il ou pas ? Comment le savoir quand on

n’a pas réessayé ? Dans un sens Camilla n’a pas ce goût de revenez-y cher à certaines de ses copines, et d’autre part, elle replongerait bien pour une fois de plus, parce que tout simplement elle n’est pas dépaysée avec Georgio. Mais est-ce vraiment raisonnable ? Elle connaît ses failles qu’elle n’aime pas, les avantages qu’elle y trouverait peut-être encore, mais elle se connaît aussi, et sait ce qu’elle est prête à supporter, et ce qu’elle n’acceptera pas.
Et c’est vrai que c’était bien parti avec Alex !
La nuit frémit de tous ses bruissements qui envahissent aussi la maison en douceur, discrètement par la baie entrouverte.
Dans ce silence joyeux, Camilla médite en pensant, c’est dire que ce n’est pas une vraie méditation, pas du tout !
Mais tout contre Georgio, c’est agréable.
Lui ne bouge pas, attentif, bienveillant, comme s’il acceptait cette proximité, pour voir jusqu’où elle mènera ou pas ? Oui, sans doute.
Et d’ailleurs ce qui mène à quelque chose ou à rien est-il important ? Pas sûr.

Un temps, un silence, la série qui agite ses personnages sur l’écran, une douceur inhabituelle en cette soirée particulière. Et quelques pensées qui vont et viennent, tranquilles et nécessaires, peut-être.
Puis Georgio au bout d’un long moment d’intimité distante, se penche et dit à son oreille :
– Camilla, je t’aime… d’un ton à la fois doux et ferme.
Camilla, qui s’y attendait si peu, est saisie par tant

d’authenticité, et d’audace d’une certaine façon.
Saisie, elle ne répond pas tout de suite, le silence envahi par les bruissements de la nuit continue sa ronde dans la maison qui en absorbe les traits méconnus et familiers pourtant.
Ce n’est pas que Camilla cache quoi que ce soit à Georgio ou ne veut pas répondre ou se mettre en danger, ça elle connaît, non, c’est tout simplement qu’elle se laisse aller à ces mots murmurés dont Georgio a le secret dans l’authenticité qui le caractérise.
Elle s’y laisse aller comme à la vague qui soulèverait un petit bateau, elle lâche prise et va au bout du mouvement sans plus penser, juste se laisser aller à voir ce qui se passera, impossible à anticiper, que l’on ne peut même pas imaginer.
Tout ou rien, quitte ou double ! Un sentiment tendre et inconnu l’envahit, l’enveloppe et la berce comme une enfant qu’elle serait redevenue malgré elle. Plus de femme forte ou semblant l’être, plus de fanfaronnade, plus rien qu’une tendre force qui la porte, qu’elle découvre, qu’elle aime.
L’Amour là-dedans, c’est vraiment encore une question ! Est-ce ça l’amour ? Qu’est-ce que c’est au fond ? Mais Camilla n’en a cure, elle est bien, regarde Georgio et dit enfin :
– Moi, je ne sais pas, mais si ce n’est pas de l’amour, ça y ressemble drôlement ! lance-t-elle en demi-teinte vocale où perce aussi ce sentiment tendre inconnu qui la dévore maintenant jusqu’à pouvoir l’exprimer quasi clairement.

Et Georgio de sourire, muet et heureux, puis de prendre sa main sur laquelle il pose un baiser délicat, avant de faire de même dans le creux de son poignet.
La nuit fait sa fête qu'ils regardent par la baie, plongeant tous deux d'un commun accord dans le ciel velouté qui fait écrin à ces retrouvailles qui n'en sont pas puisque « tendrement » s'est invité au creux de leur intimité, ce qui est très nouveau.
Aucune rencontre, aucune retrouvaille n'est identique aux autres, elles sont toutes uniques, et aux couleurs des cœurs et des âmes qui s'y prêtent avec tendresse et ardeur.
C'est un fait.
Et tant à dire pour un auteur, alors qu'économes de mots, les protagonistes font du silence le complice de ces instants qui comptent au moment précis où ils ont lieu.
C'est tout simplement fascinant !
Et c'est pourquoi l'auteur décide en cet instant magique de laisser toute latitude à ses personnages pour qu'ils vivent en dehors de lui ce qui les a menés tous deux là, et soude de leur intimité la magnifique énergie qui les conduira dorénavant vers un futur dont l'avenir commun décidera des victoires et/ou des échecs qui ne manquent pas de jalonner le parcours choisi par les deux.

Nous retrouverons bientôt sans doute Camilla et Georgio, mais ce moment leur appartient, et s'y faire discret est la moindre des choses pour un auteur en quête de personnages qu'il respecte et aime.

L'ordre est avant tout intérieur, l'alchimie qui y préside est intime à ceux qui en vivent les aléas.
C'est pourquoi sur la pointe des sentiments qui s'expriment, tendresse en poupe, l'auteur se retire et ses lecteurs avec lui… afin de laisser au roman une chance d'intérioriser au cœur des personnages, une intimité dont l'évolution a besoin pour aller de l'avant et faire œuvre de futur et d'avenir amoureux.

Les touristes se promènent dans l'histoire d'Ady quand ils en ont l'occasion et trouvent en leur guide un être passionné par cette femme mystérieuse qui fait et défait pour refaire et accorder correctement les protagonistes, ces personnages qui passent dans cette ville et croisent Ady d'une manière ou d'une autre.
Il est vrai que ceux qui ont le privilège de la voir sont peu nombreux. Alex en ce sens est un grand privilégié qui ne laisse pas passer Charlène parce qu'il sait que c'est Ady qui la lui envoie. En effet, il était prêt à s'engager dans une histoire amoureuse, avec la première femme attirante qu'il rencontrerait, Camilla aurait donc fait l'affaire si Charlène n'était pas apparue dans son champ de vision, à l'hôtel, comme un hasard qu'il a su reconnaître grâce aux signes avant-coureurs dont Camilla a fait les frais, ou plutôt son histoire avec Camilla dont il s'est détaché si vite.

Aujourd'hui, après deux semaines de chassés-croisés, les couples se sont accordés comme il se devait, pas forcément comme ils le voulaient les uns et les autres au départ. Georgio et Camilla sont en pleine romance – ce que l'auteur ne sait pas encore – Alex et Charlène pensent avoir trouvé l'âme sœur, le partenaire idéal, ce que suppute l'auteur en les regardant créer des

liens qui existaient, avant leur rencontre peut-être ? Eh oui ! Peut-être se retrouvent-ils après des vies de séparation, qui sait ? C'est parfois un fait inconnu des Occidentaux mais auquel la moitié de la planète croit, cette réincarnation qui vous remet sur le chemin d'un familier avec lequel ou laquelle il faut terminer une histoire, boucler une boucle pour ensuite passer à autre chose. C'est possible, c'est admirable, c'est d'aventure inimaginable, et pourtant si réel que soudain, quand la personne apparaît dans une vie, elle est comme une évidence que nous impose le karma qui sait très bien se contenter de fermer des parenthèses ouvertes à contretemps, ou mal fermées.
Alex a entendu parler de tout ça, c'est vrai, il ne croyait pas avoir à le vivre un jour, y croyant à moitié, et plus occidental qu'oriental, toutes ces histoires le dépassaient un peu. Réflexion faite, il se dit que si tout n'est pas possible, rien n'étant impossible, en trouvant Charlène, en se détachant juste avant de Camilla, la vie a fait de ces choix ceux d'un homme qui sait intérieurement où il va, alors que les sentiments se jouent des hommes par-delà eux-mêmes.
C'est ce qu'il ressent profondément sans en dire mot à Charlène qui ne sait rien de Camilla et n'en soupçonne même pas l'existence. Et comment le pourrait-elle, elle a rencontré Alex célibataire, tout comme lui l'a rencontrée seule et heureuse de l'être.
Alex est aussi perplexe.
Charlène habite Paris, elle voyage pas mal, va et vient les couloirs d'aéroports, les coulisses et les théâtres à

longueur d'années, en a un peu marre et voudrait bien se poser enfin, et profiter de la vie avec un homme qu'elle aime.
Alex peint beaucoup, mais pour le faire se pose chez lui ou ailleurs comme en ce moment, il est plus foyer et jardin que ville et asphalte.
Tous deux aiment leur vie et leur routine qui n'en est pas vraiment une, car tout y est toujours en mouvement tandis que les saisons passent et que tournent les heures de la vie en solitaire qu'ils menaient jusque-là l'un comme l'autre.
Alex comprend mal que Charlène soit encore célibataire. Idem pour Charlène qui ne comprend pas qu'Alex soit seul !

Une coupe d'amour leur est versée,
À déguster ensemble et avec plaisir
Mais pour ce faire, être l'un avec l'autre
Est indispensable, et il faudra donc des
Concessions de part et d'autre pour y
Parvenir ensemble. C'est un peu compliqué, un tantinet dérangeant pour des célibataires convaincus, et forcément difficile pour en faire le choix d'un commun accord. Mais l'amour est ainsi fait qu'il lui faut toujours mettre à l'épreuve pour arriver à l'amadouer et le vivre pleinement.
Et le vivre pleinement signifie s'y adonner complètement, ce ne sont plus des concessions ni des compromissions, non, pas du tout, c'est tout simplement un plaisir partagé qui ne demande aucun autre choix que de se laisser aller à la plus belle

déclaration qui soit : celle de s'aimer.
Chacun pour soi et les Anges avec eux, le cheminement se fait doucement, sans trop en parler, juste avec lucidité, et la conscience que quand on a trouvé l'autre, il est important de ne pas le laisser partir pour ne pas passer à côté. Parfois la vie n'offre cette chance qu'une fois, et ne pas la voir tout de suite peut mener sur des voies de traverse qui ne mènent à rien, ni à personne.
Et puis souvent on voudrait bien, mais on ne voit pas ou mal, et en passant devant puis à côté, on met en fuite la rencontre qui ne tenant qu'à un fil, n'est plus rien qu'une cassure car le fil une fois rompu est sans aucun doute une opportunité ignorée. Cela tient à peu, très peu. Et cela fait écho à rien dans le grand chaos dont nous sommes entourés, et dont pâtit le monde entier.

C'est ainsi que sans en parler vraiment, Alex et Charlène arrivent tous deux à la décision majeure de vivre ensemble, ce qui pourrait être une question, mais qui n'est en fait qu'une réponse.
– Si je viens chez toi, je suis ton mouvement et arrête de travailler ? s'inquiète un peu Charlène…
– Mais non, tu viens et tu continues en un premier temps, tu pars, tu reviens, et on se retrouve le temps d'une exposition ou d'une pièce de théâtre, partout dans le monde, je suppose dans les pays francophones ? lance Alex.
– Oui, mais pas forcément, ça peut être au Canada aussi, côté anglais à Toronto, je joue en anglais et en

français. Et toi peu importe la langue, non ? Tu exposes partout ? questionne Charlène.
– Oui, partout dans le monde. Mais on peut aussi avoir un pied-à-terre à Paris et de là être mobiles, c'est un point de chute… Tout est possible Charlène, rien n'est impossible, tout ne peut qu'aller bien, très bien.
– Tu as raison. Alors je m'installe chez toi, mais je garde ma domiciliation à Paris, mes impôts etc, et toi tu gardes tout tel quel ? demande Charlène.
– Oui, c'est possible, ce n'est pas important, le principal est d'être ensemble et de vivre ce que nous avons à vivre, le reste se posera tout seul, et nous nous y adapterons. Bon, on commence quand ? dit Alex en riant.
– Mais maintenant tout de suite ! As-tu remarqué qu'ici nous sommes déjà un couple et que nous vivons ensemble tout en demeurant mobiles l'un et l'autre ? Donc c'est tout de suite, le reste suivra ! répond Charlène d'un air malicieux.

Voilà, tout est décidé, et la liberté des deux respectée, ce qui est la meilleure façon de rayonner l'amour et de le vivre au top de ses possibilités partagées.
Finalement on ne décide pas, on suit les aléas du destin tout en partageant de la destinée les adaptations complexes nécessaires pour avancer main dans la main et cœur à cœur comme des petits soldats de la vie et de l'amour, des pionniers de la vie à deux différemment, des amoureux comblés conscients que l'amour est à la fois fort et délicat comme une fleur dont il faut prendre soin, car au quotidien, l'inattendu

et l'inacceptable se font face et s'affrontent souvent de manière indélicate et violente…
Et voilà le prix à payer de soi, dans la voie rigoureuse d'un amour partagé dont personne ne veut rien gâcher et dont tous acceptent le défi si tant est que l'amour soit le plus fort, bien plus fort que les aléas de la vie et des petites morts qui nous poursuivent comme des gages d'évolution, ce qui est parfois très difficile !

Charlène doit partir pour le Japon dans une semaine, Alex que rien ne retient décide de partir avec elle, ce qui la ravit. C'est cette liberté, cette mobilité qui fera sans doute la force de ce couple.
Pour l'heure Alex peint encore, et Charlène se repose, elle en avait bien besoin, elle était venue pour ça.

Pendant ce temps, Léonie peint, elle a achevé une vingtaine de toiles dont la plus grande fait trois mètres sur cinq. Trois sont aussi en cours dont une presque finie.
Stella, l'agent d'Alex est revenue, Léonie lui a finalement tout raconté. Stupeur de cette femme qui connaît bien Alex et ne s'était doutée de rien, en effet, elle avait pensé au tout début de cette aventure que c'était un nouveau souffle pour Alex qu'elle n'imaginait pas ne pas en être l'auteur !

Consternation, puis enthousiasme qui ravit Léonie qui imaginait que cela allait faire un drame, mais pas du tout ! Ainsi l'agent d'Alexandre Font prend sous son aile protectrice la gouvernante de ce dernier qu'elle compte bien faire monter au pinacle de la peinture, c'est un scoop fabuleux que personne et encore moins les critiques ne peuvent même imaginer !
– Léonie, c'est fabuleux, vous êtes une cachottière, pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? C'est inimaginable ce que vous avez fait là, scotchant ! Je vous félicite… C'est vraiment superbe et tellement inattendu !
– C'est-à-dire que je ne savais pas comment vous le dire, ni votre réaction, ni celle de monsieur Alexandre !

Ce n’est pas facile à dire, moi-même j’étais assez étonnée vous savez… Et quand monsieur a téléphoné, je ne lui ai rien dit non plus, pas facile à dire ! rétorque Léonie soulagée.
– Ne dites rien, je m’en charge, mais c’est si bien tout ça, quel talent vous avez ! Je ne pense pas qu’Alexandre qui est un fin connaisseur y trouve à redire. C’est impossible vous savez, je le connais bien, il va être comme moi, j’en suis sûre ! répond l’agent en souriant.
– Bien, cela me soulage vraiment. J’ai trois toiles en cours dont une presque finie. Ces trois-là sont venues dans le désordre… Je passe de l’une à l’autre, ce qui ne fut pas le cas pour les précédentes. Cela fera vingt-trois toiles, je pense continuer, mais vous croyez que vingt-trois suffisent pour une exposition ?
– Oui, surtout pour une première exposition que l’on peut faire dans un endroit plus intimiste, je m’en occupe, nous allons vous lancer comme une flèche dans le ciel du marché… faites-moi confiance, vous êtes une pure merveille à faire découvrir.
Je vous appelle dès que j’ai posé des jalons et un élan pour enthousiasmer la profession. Si vous avez Alex au téléphone, dites-lui de m’appeler, je me charge du reste, de tout. Vous, ne vous inquiétez pas, et peignez autant que vous voulez, c’est fabuleux… je m’en vais, nous restons en contact, n’hésitez pas à m’appeler si vous en avez envie même pour dire bonjour, ou si vous avez envie de parler… Allez Léonie, souriez-moi et soyez heureuse… je suis avec vous ! Je vais peut-être vous trouver un nom ? Je ne sais pas, nous verrons !

– Merci beaucoup Madame, oui restons en contact… répond Léonie.
– Et puis arrêtez de m’appeler madame, mon prénom est Stella, je n’y reviendrai pas, appelez-moi Stella, dit l’agent qui est déjà au volant de sa voiture et démarre. Un dernier sourire à Léonie qui lance alors un joyeux :
– Au revoir Stella, à bientôt… ponctué d’un signe de la main auquel répond Stella avant de passer le portail ouvert.

Léonie a le tournis positif dû à une autre façon de vivre, à un autre rythme, une folie joyeuse l’étreint, elle était si loin de tout ça qu’elle n’en appréhende pas totalement la signification ou le sens, elle vit tout simplement sans se poser de questions, la peinture comme un cadeau venu du ciel et figurant au sein de sa vie, au cœur de son cœur comme un secret enfin livré à Stella, ce qu’elle ne regrette pas, même si la réaction avait été négative, mais elle est positive, et cela change tout.
Reconnue, délivrée, Léonie se prépare à dîner, elle ne dira rien à ses amies, à sa cousine, non, pas maintenant, elles découvriront en temps utile. Ce n’est pas important.
L’essentiel étant la tournure que prennent les événements, la réaction de Stella, et le fait que Léonie ne s’angoisse plus, et ne s’occupe de rien, ça, c’est le pied, vraiment !
Léonie continue de peindre, et bien évidemment, sa position s’affirme de plus en plus, elle n’est plus du

tout gênée d'avoir investi l'atelier d'Alex, et commence à appeler ce dernier ainsi, non pas en public, mais lorsqu'elle y pense, comme s'il était un collègue de travail. Un peu étonnée elle-même d'avoir soudain cette audace, elle n'est plus du tout dans une humeur ou une attitude intérieure de subalterne, mais bien comme une égale, et c'est à la fois étonnant et normal pour elle qui peint à longueur de journée et parfois tard le soir, tout dépend du moment et de l'inspiration. Ce que ne sait pas Léonie, c'est quel sera son comportement lorsqu'elle reverra Alex. C'est si loin d'elle pour le moment qu'elle n'a aucune idée de ce que sera leur prochaine rencontre, car lui est resté sur leur relation antérieure à la peinture, et elle ne sait pas non plus comment il réagira. C'est l'inconnu, tout le monde commence à être au courant, Stella a dû en parler au galeriste ou à plusieurs même, et donc cela doit courir le Landerneau du métier, du milieu qui connaît bien Alex. Mais Léonie ne s'en inquiète pas, elle verra bien, c'est dans la foulée de ses aveux à Stella qu'elle s'interroge mais sans aucune inquiétude, un simple questionnement qui résonne dans cette maison qu'elle a investie d'un pinceau ravageur auquel elle doit tout, avec lequel sa vie s'est transformée, et dans une tranquillité relative qui devient de plus en plus réelle depuis que Stella est au courant.
Dans le jardin, Léonie se ressource auprès de la nature qui l'apaise et l'inspire de manière douce et violente à la fois, son envie de peindre, c'est vrai, prend des allures dévastatrices parfois qui sont tout naturellement positives devant le résultat assumé. C'est comme pour

le désir d'un homme ou d'une femme, soudain ravageur, tantôt apaisé et plutôt sensuel, Léonie vit dans sa tête des instants virtuels que la peinture porte à leur paroxysme, ce qui est très étrange pour elle. Et l'aube la ramène sur terre, dans la bienveillante nature qui la ressource et lui fait tant de bien. Elle a d'ailleurs pris l'habitude de prendre son petit déjeuner dans le jardin, devant la porte de la cuisine où elle a installé une table en pleine verdure. La journée commence donc ainsi dans la paix qu'elle traîne en son cœur avec délice tout au long de la journée.

Léonie est-elle devenue quelqu'un d'autre ou est-elle devenue ce qu'elle a toujours été en mode silencieux et détourné d'une vocation qui n'était pas révélée, pas soupçonnable ?

Dans sa solitude, elle se pose la question, mais n'en trouve pas la réponse encore.

Elle ne sait pas.

Désormais la seule visite qu'elle reçoit est celle, inévitable, du jardinier. Elle a tout éliminé, sa cousine, son amie qui venaient au début, après le départ d'Alex, non, elle ne veut personne, pas de témoin de ce qu'elle est devenue, et si Léonie ne sait pas trop pourquoi, elle s'en trouve très bien.

Seul le jardinier à qui elle ne dit rien, a tout loisir de parcourir le jardin, elle lui fait un café ou un thé, c'est selon à moins qu'il ne préfère une bière sans alcool ou un verre d'eau, c'est la seule présence humaine, il y a aussi le chat des voisins. Ils sont partis en vacances et le lui ont laissé car elle leur a proposé puisqu'il a élu domicile à la fois dans la maison de ses maîtres et

dans celle d'Alex depuis des années.
Et Léonie se sent bien ainsi.
Cette solitude est une raison de plus pour peindre tranquille, ne pas être dérangée et faire de ses journées des petits chefs-d'œuvre, souvent de peinture mais aussi de notes qu'elle prend, on ne sait jamais… Elle n'a aucune intention d'écrire, c'est juste une sorte de journal qui fait office de pense-bête pour ne pas oublier ce qui se passe réellement dans cette improbable période qu'elle vit seule, si prise par un art qu'elle découvre en s'en imprégnant pour ensuite l'exprimer au mieux, mais sans s'appliquer, Léonie est plutôt spontanée et prend des notes pour ne rien oublier de ces journées qui somme toute, passent si vite et si pleinement.

En plusieurs mois, Alex n'a appelé qu'une fois, plutôt rapidement, et sans oser lui avouer, Léonie se dit que la prochaine fois, elle osera lui dire ce qu'elle vit avec tant de force. Mais se dit-elle aussi, peut-être que Stella, s'il décide de lui répondre, aura pris Léonie de court et aura déjà livré son secret… Léonie s'en moque finalement, ce n'est pas un problème ! Et en y pensant ce matin, en parcourant les allées du jardin, elle éclate de rire en constatant à quel point on se pourrit la vie en se la compliquant ! Après tout, tout cela est d'une simplicité confondante : elle est devenue peintre, point barre ! Et franchement où est le problème ?
Le jardinier qui arrive ce matin-là l'entend rire et lance :

– Alors Léonie, ça fait plaisir de vous entendre rire, même toute seule, il se dit au village que vous n'y venez pas autant qu'avant, le dimanche et c'est tout. Même votre cousine s'en étonne, vous savez, mais qu'est-ce que vous faites donc ? Parce que vous avez moins de travail qu'avec monsieur, non ? Vous êtes devenue une âme bien solitaire. C'est étrange Léonie, seriez-vous amoureuse sans qu'on le sache ?
– Mais comment pourrais-je être amoureuse sans que tous le sachent ? C'est impossible, vous le savez bien vous, et vous voyez bien que je suis toute seule. Non, je maquille ma vie différemment, et cela me prend du temps, une certaine réflexion, et une envie de retrait. Je me sens bien ainsi. Voulez-vous un café à cette heure-ci ? répond Léonie.
– Ce n'est pas de refus, je veux bien un café. Merci. Le village s'inquiète pour vous, un peu, mais quand même ! Et pour monsieur aussi car il est parti sans crier gare, c'est étrange tout ça, mais c'est la vie, il est assez grand pour faire ce qu'il souhaite, c'est ce que je dis à tout le monde, dit le jardinier.
– Vous avez raison, cela ne regarde personne, et je ne comprends pas pourquoi il faudrait tout expliquer de sa vie et de ses comportements à tout le monde, c'est cancan et compagnie tout ça. Qu'ils nous fichent la paix ! C'est pas leurs oignons, lance Léonie même pas en colère.
– Oh il est toujours vraiment bon votre café, dit le jardinier après la première gorgée.
– Oui, c'est vrai, je le trouve bon moi aussi. Au fait, vous travaillez moins en ce moment, non ? Ou est-ce

toujours pareil ? Il y a des gens en vacances ? demande Léonie en se versant un verre de café, elle le boit toujours dans un verre, et le jardinier aussi.
– Bof ça se vaut, je fais aussi plein de petits travaux, vous savez bien, et ça c'est la pleine saison toute l'année. Oui, ça se vaut… répond-il en souriant.
Puis il est parti travailler, bien droit dans son jeans éclairé d'un marcel blanc immaculé, tandis que Léonie débarrasse avant d'aller faire un peu de ménage, aérer la chambre d'Alex. Le soleil tape déjà, il fait très clair et bon, encore une belle journée qui s'annonce.
Encore le creuset de la solitude bénie que Léonie appelle de ses vœux. Encore une journée de moins sur l'ensemble d'une vie, et Léonie s'étonne de sa réflexion à ce sujet, mais c'est venu tout seul !

Il y a dans la vie des moments dont personne ne doute, qui sont pourtant aléatoires. On ne sait jamais ce qui se passe sur la ligne du destin qui monte et descend sur les pentes où lancé à grande vitesse, il fait d'une destinée les variantes qu'il nous reste à gérer par des choix dont nous sommes les seuls à pouvoir décider.
Et puis, il y a ce que nous ne décidons pas et qui sont des heures, des secondes, des moments, des périodes qui font de leurs enclaves, des fenêtres ouvertes vers un ailleurs séduisant qui marque de ses instances paradoxales parfois, des jours sombres ou lumineux que personne, chacun, ne peut oublier car nous y sommes pour si peu !
Et puis, il y a ce matériau humain qui étant le propre de chacun, peut être changé si la volonté d'une évolution perfectible, spirituelle, est présente, et elle devrait puisque c'est ce vers quoi tend la vie si on l'écoute et si l'on en comprend les signes évidents qui sous notre nez, nous échappent trop souvent.
C'est sur cette cartographie dont nous ignorons parfois les obstacles par manque de conscience éveillée, que chacun avance au moins mal qui n'est pas toujours au mieux ou le meilleur !
C'est un peu complexe pour d'aucuns qui ne

s'intéressant pas à l'esprit, gardent leur mental fixé sur la lettre qui achoppe de ses conflits, les paradoxes qui font de nous des êtres tiraillés par des lignes contraires qui filent comme fuites en avant, et ne sont au bout du compte qu'ignorance du sens de la vie, du sens tout simplement.
D'ordre et de désordre, nous sommes les fils et les filles qui ouvrent et découvrent du sens la nécessité d'aller de l'avant avec foi sur les voies qui se présentent et que nous devons décoder avec tout le discernement dont nous sommes capables sur le moment.
Et cela a l'air facile, mais ne l'est pas.
C'est tout un travail d'approche auquel la spiritualité donne sens, c'est vrai, mais avant d'y parvenir, il est clair que c'est complexe parce que rien ne semble simple dans ce monde de manipulation, d'erreurs et d'ignorance qui fait de nous, de chacun, une proie en puissance sur le plateau d'une vie qu'il va nous falloir servir et desservir, remplir et vider, afin d'y faire de la place pour nos futures positions, nos vraies décisions, qui ne sont parfois même pas imaginables, que l'on ne peut anticiper et dont nous ne connaissons aucun des codes à venir.

Il est donc difficile non seulement de suivre la voie de l'évolution spirituellement parlant, mais aussi ensuite la Voie du cœur qui lui succède.
C'est au centre de ces abus du mental et avec humilité qu'il faut aborder tout ce qui échappe au

mental afin de le dépasser pour entrer dans la voie spirituelle de tous les possibles dans laquelle se positionne du cœur l'ouverture à venir.

Comme ils le peuvent, les personnages d'un roman sont aussi concernés, et l'auteur bien entendu accepte de ces enjeux à la fois le décodage et le sens dont il est le père ou l'assassin, c'est l'esprit qui compte, la lettre n'étant que le prétexte à expression pas toujours fiable, au décodage pas toujours compris ou intuitif, c'est mieux.
Auteur d'un roman et personnages sont des plaques tournantes de l'humain en voie d'évolution, en perdition ou en cavale, et le tout est d'en montrer à la fois l'éveil et ce qui les retient et se trouve aussi, dépendant des protagonistes, dans le cœur ou le mental de l'écrivain.
Cette interaction, cette interactivité présente entre l'auteur et ses personnages, et inversement, se retrouve au niveau du lecteur quel qu'il soit, qui y ajoute sa propre lecture subjective, et fait du roman, le prétexte à une clarification de sa propre évolution, ou à celle du cœur qu'il y reconnaît comme sien, car le cœur est Un et unique, même si les hommes sont essentiellement différents entre eux. C'est dans le cœur qu'ils peuvent, à un moment donné de l'évolution, unir leurs différences parce que le Cœur les inclut toutes, et il est le seul à pouvoir le faire, à en être capable.
C'est dire à quel point il peut être unique, différencié et Un à la fois. C'est ce que l'on appelle

le cœur ouvert.
Et en laissant cette parenthèse ouverte, refermons la réflexion de l'auteur dans ce roman qui l'intègrera, pour lui laisser reprendre et continuer le fil de son histoire.

Charlène est partie pour Paris où doivent commencer les répétitions d'une pièce pour la rentrée.
Alex la rejoindra dans une semaine, premier test pour ces amoureux qui en se trouvant ont ouvert le premier chapitre de leur histoire d'amour dans laquelle la vedette est la liberté, c'était une condition préalable acceptée par le couple, et c'est la confiance qui scelle ce partage comme le sceau de ce roman arrivé jusqu'à eux. Ou sont-ils arrivés jusqu'à lui ? Difficile à dire ! Probablement un peu des deux.
Alex a rendez-vous avec Georgio vers vingt et une heures, pour un verre et éventuellement un dîner ; ils ne se sont pas vus depuis des semaines, et ont beaucoup à se dire. Camilla reçoit une de ses amies, entre filles, et c'est bien comme ça. Alex n'avait aucune envie de la voir, elle non plus sans doute.
À l'heure dite, ils se retrouvent en bas de l'hôtel, sortent, décident de marcher un peu jusqu'au restaurant libanais où ils prendront aussi un verre.
Silencieux au début, ils évoquent un peu les vacances, la plage pour Georgio, la peinture pour Alex qui a recommencé à peindre, ce que son ami ne savait pas encore.
Le restaurant libanais est déjà plein, mais le patron qui les connaît les installe à une petite table un peu à

l'écart, près du bar, un peu isolée, et ça leur va très bien. Ils le remercient, c'est juste ce qu'il leur faut d'intimité pour pouvoir parler librement.
Ils prennent un anis on the rocks, regardent la carte et commandent.
– Alors comment va ta vie ? demande Alex.
– Nous avons remis ça avec Camilla qui a été traumatisée par votre rupture, et je ne sais pas si je te dois ce miracle ou si elle avait vraiment envie de remettre ça… lance Georgio d'un air désabusé.
– Mais c'est ce que tu voulais, non ? dit Alex.
– Pas tout à fait. Je l'aime, et ainsi je ne sais pas si c'est réciproque, avec Camilla on ne sait jamais… continue Georgio.
Alex déguste son anis, il regarde la salle, puis Georgio, et reste silencieux un moment. Mais son ami ne dit rien. Silence de toutes parts… Ils mangent des olives sans rien ajouter.
– Tu sais, j'ai appris une chose, on complique tout, il faut vivre plus simplement. Tu es avec elle, tu le voulais, alors ne te pose pas de questions, vivez ce que vous avez à vivre, peu importe quoi et combien de temps, c'est ainsi, sois simple, simplifie ! lui dit Alex en le regardant droit dans les yeux.
– Je sais, tu as raison, mais franchement ce n'est pas si simple à vivre car il y a des décisions à prendre. Je reste, je ne reste pas, elle vient avec moi, elle reste ici ? Et rien ne se passe, elle ne parle pas de ça. Elle évite le sujet… répond Georgio.
– Si elle évite, fais ce que tu as à faire, décide pour toi. C'est que vous n'êtes pas encore un couple. Car rester

ensemble ou pas est le propre du couple. Mais il y a des tas de formes de couples. Vous pouvez même en créer une. Le plus important est de garder une certaine autonomie, et tu verras bien comment elle y réagira… dit Alex toujours aussi net.
– Avec toi tout paraît net, mais ce n'est pas ainsi que cela se passe dans la vie, il y a des tensions, des ratages, des couples impossibles, de la tendresse et des hésitations, non, ce n'est pas aussi simple ! avoue Georgio qui continue : Et toi ? Tu ne regrettes rien avec elle ? C'était pourtant bien parti, je n'ai pas tout compris, et Camilla elle, n'a rien compris d'après ce que je vois… ajoute Georgio.
– C'est pourtant simple tu sais, nous nous sommes fourvoyés dans le désir qui n'était qu'attraction sexuelle, je n'avais rien à lui dire, la flamme était absente, j'ai cru bon tout arrêter avant que cela ne devienne conflictuel, difficile, problématique… Et j'ai ouvert ce faisant la porte à une autre qui serait passée à côté et moi aussi. Si on est lucide, c'est vraiment très simple de ne pas se mentir, donc d'être honnête avec les autres, dit Alex avec un grand sourire, heureux.
– Tu veux dire que tu as rencontré quelqu'un ? demande Georgio.
– Oui, je te le dis, c'est la femme de ma vie. Et quand tu la verras tu comprendras, dit Alex.
– Tu m'épateras toujours ! lance en riant Georgio qui se déride un peu, lui qui est arrivé en plein questionnement, oublie un peu ses problèmes qui n'en sont pas…

Puis on leur sert ce qu'ils ont commandé, tout est sur la table comme ils aiment, ils commencent donc à manger en silence, tout à leur réflexion, Alex tout à son bonheur qui devient pour Georgio, tangible.
L'ambiance du restaurant sous lumière tamisée est très agréable, pas trop de bruit, les gens parlent sur le souffle comme pour respecter leurs voisins, ce qui est aussi très agréable et pas si courant. Le patron vient voir si tout va bien. Oui, tout va pour le mieux.

Alex et son ami Georgio mangent, c'est délicieux, mais le second n'apprécie pas autant la cuisine libanaise que le premier, du moins ce soir. C'est dommage de se laisser gâcher un moment de plaisir, d'intimité, par des pensées qui tournent sur la roue de l'expectative dont personne ne peut rien augurer. C'est ainsi que l'on ne vit pas le présent qui offre des joies pourtant, des opportunités à ne pas manquer.
Et lorsque dans le manège intérieur des voies et impasses qui bloquent de chacun les ouvertures, dont, immense, celle du cœur, alors on ne vit plus dans la confiance spirituelle qui elle aussi est la composante essentielle d'une vie.
Alex pense à tout ce dont son ami se coupe actuellement, juste en ressassant sa relation avec Camilla, des aléas dont personne ne peut, à l'heure actuelle et dans l'instant, savoir comment ils évolueront !
Mais il ne dit rien, il sait par expérience que cela ne sert à rien du tout. Il sait pour l'avoir déjà dit à Georgio, qu'entrant par une oreille et sortant par

l’autre, les mots ne sont que des ralentisseurs, jamais des bouées que l’on saisit pour vraiment travailler sur soi, et que de toute façon, l’expérience des uns ne sert pas celle de l’autre.
À moins que cet autre ne soit une sorte de pâte à secte, ou tout comme, qui sera impressionné par le premier livre tombé sous sa main, même médiocre, ou la première méthode nocive qui passera par là et qu’il saisira comme une béquille de plus qui ne servira à rien.
C’est pourquoi Alex, qui a déjà tout dit à ce sujet, garde le silence, en effet, les couleurs avec lesquelles on tente de peindre sa propre vie, ne sont que des maquillages qui ne masquent jamais que l’essentiel en restant dans la superficialité d’une non-écoute que le mental rejette à sa convenance qui elle, compte plus que tous les conseils du monde.
Le dîner se poursuit, Alex voit bien que Georgio n’est pas d’humeur à en savourer la finesse, l’originalité ni les goûts et parfums qui font de la cuisine libanaise un délice à déguster avec plaisir.

Décidément que c’est triste tout ça, que c’est bête et que c’est fatigant, pense de son côté Georgio très affecté par sa nouvelle expérience avec Camilla, trop de questions, pas de ligne pointée sur un avenir commun, ce qui le mine profondément. Et conscient néanmoins, malgré ses efforts car il est très content de dîner avec son ami Alex, qu’il n’est pas un cadeau ce soir et que ses problèmes, qui n’en sont pas vraiment, gâchent cette soirée qu’il voudrait joyeuse comme

d'habitude. Mais qu'est-ce que l'habitude quand de source triste en mental envahissant, on se laisse aller malgré soi aux pentes vertigineuses du pessimisme qui fait des siennes dans la sombre vision qui s'installe pour boucher un horizon devenant ainsi improbable.
Georgio, malgré son envie de profiter du dîner et bien sûr d'Alex, se sent incapable de rétablir du mal-être qui le tient, la relativité qui lui serait profitable. Il n'y arrive pas, jusqu'à se demander ce que font en ce moment Camilla et son amie, peut-être sont-elles sorties ? Il n'y tient plus, la jalousie pointe son nez mesquin, alors il se lève, s'excuse pour aller aux toilettes, et sort dans la rue pour passer un coup de fil à Camilla qui ne répond pas ! Alex le voit depuis la fenêtre devant leur table, ne s'en étonne pas, mais le plaint.
Georgio revient dans un état pire qu'avant ce coup de fil, évidemment.
Et de là s'installent des non-dits qui vont achever de massacrer l'ambiance déjà en danger. Alex ne dit pas qu'il sait que Georgio a appelé Camilla qui n'a apparemment pas répondu.
Georgio ne dit rien non plus, la communication amicale est coupée au niveau du mental, c'est la noirceur de l'inconscient de Georgio qui prévaut, et plombe définitivement ce dîner dont ils se faisaient une joie réelle pour Alex, problématique pour son ami. En effet ce dernier n'est venu dîner avec Alex non pas parce qu'il avait choisi de le faire, mais parce que ce soir Camilla était avec une amie…

Plus compliqué tu meurs, se dit Alex.
Plus imbécile, c'est impossible, pense Georgio.
Mais aucun des deux amis ne dit rien, le silence a pris le dessus.
« À quoi bon ? » pense Alex.
« Mais qu'est-ce que je fais là ? » se dit Georgio tout entier avec Camilla qui ne répond pas.

Alex qui sait tout ce qui se passe dans la tête et le mental de Georgio, écourte le dîner en prétextant ne pas vouloir de dessert, ce que Georgio approuve avec soulagement.
Quand ils sortent, sur le pas de la porte du restaurant, Alex dit au revoir à son ami qui prend la fuite, enfin libre de retourner chez Camilla qui pourtant ne l'attend pas si tôt.
Alex fait quelques pas dans le square d'Ady avant de rentrer à l'hôtel où le patron lui offre un verre, ce qu'il accepte volontiers.
Une soirée est passée, et au moment où il va se coucher, le téléphone sonne, c'est Charlène qui l'appelle après une répétition, elle est enthousiaste, ne tarit pas d'éloges sur le metteur en scène non plus que sur sa partenaire Isabelle Adjani qui joue un peu les stars, est très obsédée par son apparence, ce dont se moque Charlène qui commente :
– Avec le talent qu'elle a, elle peut jouer les stars, un peu, mais elle serait tellement mieux dans la vie si elle ne le faisait pas ! Et Charlène de rire.

Alex se couche heureux. Il aurait aimé partager son

bonheur, en parler à Georgio qui incapable d'écouter un autre que lui-même en ce moment, a brisé de leur amitié le lien ténu de l'écoute en le réduisant à un sens unique un peu obsessionnel que personne ne souhaite dans une amitié comme la leur.
Oui, mais l'amitié c'est aussi le malheur des autres à intégrer quand ils ne peuvent pas faire autre chose que de tourner en rond sur leur nombril. C'est vrai. Mais on peut aussi le regretter. Ce que fait Alex en se disant que la prochaine fois ils pourront, espère-t-il, avoir un bel échange et un vrai dialogue amical.
Et puis, dans une semaine, sa bien-aimée sera à nouveau dans ses bras, à Paris où elle l'attend.
Alors en ce qui le concerne, tout va pour le mieux.

De son côté Camilla a passé une soirée formidable qui se prolonge dans un bar à vins où elles se rendent avec son amie Lucie qui a rendez-vous avec un copain venu d'ailleurs, de Los Angeles, pour quelques jours.
Camilla s'est confiée à Lucie, Georgio, sa vie, ses doutes, ses freins et son amour car elle l'aime quand même, oui, mais est-ce de l'amour après toutes ces années ? habitude ? confort de le retrouver ? Elle ne sait pas…
Lucie ne connaît pas Georgio, elle en a juste entendu parler, elle ne connaît Camilla que depuis deux ans, mais elles sont devenues très amies.
– Mais vis ce que tu as à vivre avec lui, tu verras bien ! Tu l'aimes et tu te sens bien avec lui, que demander de plus ? lance Lucie en riant.
– Ce n'est pas si simple, il attend de moi un engagement plus ferme et plus clair ! Mais je n'y arrive pas, je ne peux pas, peut-être que je ne l'aime pas pour les bonnes raisons, juste après cette rupture brutale qui m'a anéantie… dit Camilla lucide.
– Si tu te demandes si c'est de l'amour, c'est que cela n'en est pas ! Parce que quand on aime vraiment, c'est une évidence, et on ne se pose pas cette question. De plus il y a mille et une raisons d'aimer, donc aucune,

c’est magique, et c’est ce qui arrive quand on aime, car si la raison s’en mêle c’est autre chose, ajoute Lucie très sûre d’elle.
– Tu ne me remontes pas le moral, là ! Je me le dis aussi. Bref, on parle d’autre chose car sinon, je vais planter ce moment, ce pot, gâcher ce rendez-vous avec ton ami, je n’en ai aucune envie. Il est en retard ? demande Camilla.
– Non, nous avons dix minutes d’avance, mais c’est bien, qu’est-ce que tu prends ?
Elles commandent pour attendre, et constatent que c’est bien agréable que fumer soit interdit dans les lieux publics, elles se souviennent de l’époque des parents, où ça ne l’était pas encore.

Et puis il est arrivé.
Grand, bronzé, tout droit sorti d’une série sans doute, d’une plage californienne en délire, il est trop tout, à tel point que Camilla n’en croit pas ses yeux, ce qui fait rire Lucie qui se lève pour embrasser Karl avant de le présenter à Camilla qui retient son enthousiasme devant une telle perfection physique.
Il parle un français parfait, sa mère est française.
Il commande une boisson sans alcool comme il se doit, écolo sûrement, végétarien aussi, et cool, ce qui change Camilla de Georgio qui la fait vivre sous pression, ce qui semble parfaitement improbable avec Karl, séduite au premier regard…
Lucie ne s’attendait pas à cette réaction de la part de Camilla, Karl en est conscient, mais personne ne bronche, on fait comme si tout cela était parfaitement

normal. Et ça l’est, mais plus à L.A. qu’ici ! pensent en même temps Lucie et Camilla.
Ne pas raconter ce pot d’une heure et demie dans ce bar à vins qui sert aussi des jus de fruits, est important pour l’auteur car tout est dit d’emblée, et il faut laisser à l’imprévu quelques graines à se mettre sous des phrases dont l’auteur porte déjà en lui les semailles à venir.

Ils sont donc partis, Karl dans son hôtel, Lucie chez elle, et Camilla dans sa maison sur la plage où Georgio l’attendait de pied ferme et flageolant à la fois où ils ont évité d’un commun accord silencieux, toute discussion inappropriée qui les aurait énervés et aurait gâché leurs chances d’un sommeil réparateur.
Mais Georgio est inquiet, il est très tard et attendait Camilla depuis plus de deux heures quand elle est rentrée, après avoir constaté qu’elles n’avaient pas dîné à la maison, mais à l’extérieur ? Où ?
Quant à Camilla, elle a besoin de dormir après cette soirée car Karl l’a bouleversée par son équilibre et son assurance à toute épreuve, dont le calme rassurant l’a enveloppée de douceur en l’apaisant.
Demain sera un autre jour, on verra, se dit-elle en se couchant à côté de Georgio, fatiguée au point de lui tourner le dos. Mais est-ce la fatigue ?
Et comme Georgio ne parvient pas à s’endormir, il se lève et va faire une balade sur la plage déserte à cette heure de la nuit, il fait frais mais bon, ce qui le calme. Quand il revient se coucher Camilla dort déjà, et il s’endort sur ses questions dont la liste ce soir vient de s’allonger…

Demain sera un autre jour pour lui aussi.
Bienvenu, quoi qu'il arrive, pense-t-il avant de s'endormir enfin.

Lendemain matin, petit déjeuner morose sur fond de journée radieuse.
Georgio est en questions qu'il garde pour lui. Très mauvais ça.
Camilla est sur un nuage, et ne veut pas en descendre pour l'instant, ce serait désagréable. Très mauvais ça.
Et de non-dits en séquence muette dans un mauvais film raté, ils vont tous deux cahin-caha dans la cour déserte de leur amour (?) en perdition.
Camilla n'y est déjà plus présente, Georgio s'y accroche en silence, l'espoir s'est envolé sur la plage, comme il était venu de cet horizon qu'il persistait à se peindre aux couleurs de ses envies, mais la vie s'en moque, elle qui suit du destin les volontés quoi qu'il arrive.
C'est à la fin du petit déjeuner en silence que Camilla a lancé :
– J'espère que tu seras là, Lucie vient déjeuner avec un ami à elle qui arrive de Californie. Il est sympa, tu verras, nous avons pris un pot hier avec lui. Je pense qu'il te plaira.
– Bon, oui, je serai là, ça t'ennuie si on demande à Alex de venir, il part dans quelques jours, dit alors Georgio, inconscient de proposer à Camilla l'impossible.
– Mais oui, il peut venir si ça lui dit, au contraire, Lucie sera contente de le rencontrer, répond Camilla sur un ton léger.

Et c’est finalement cette réponse qui fait atterrir brutalement Georgio. Il prend conscience soudain que sa demande était hors de propos, que Camilla ne voulait plus revoir Alex qui l’avait traumatisée, et que pourtant elle venait d’accepter de l’inviter à déjeuner, légère et heureuse presque !
Dès cet instant toutes les questions de Georgio débarquent en masse, dans le désordre, par rapport à eux en tant que couple, par rapport à elle hier soir, bref ! Une tonne de questions sans réponse. Camilla, en train de débarrasser, est d’une légèreté inaccoutumée. Il le constate, s’en réjouit et s’en inquiète à la fois, content de pouvoir inviter Alex, il ne connaît en effet ni Lucie ni son copain, il se sentira moins seul.
Matinée bain de mer, soleil et ambiance vacances, ils évitent tous deux les sujets qui fâchent pour ne pas se déchirer encore, et pour essayer de tempérer les choses de la vie et de l’amour avant de recevoir des amis.
Alex est prévenu et viendra.
Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.
Camilla prépare une ratatouille aux œufs, plat qu’elle adore faire et manger. Une immense salade d’endives au roquefort et aux noix, et se fait livrer un gâteau au chocolat noir en espérant que tout le monde aimera ça, et le fromage de comté, déjà dans son frigo, pour ceux qui en voudront.
C’est léger, suffisant et sans prise de tête.
C’est après un énième bain de mer, une bonne douche et quelques gouttes de son parfum préféré, qu’elle

choisit de se vêtir d'une robe longue de coton, légère, imprimée rouge et blanc qu'elle avait achetée à Saint-Jean-de-Luz, qu'elle ne met pas souvent, qui lui va à ravir, et dans laquelle elle se sent bien.
Dessous son maillot rouge fera l'affaire.
Et c'est parti, elle attend avec Georgio, de pied ferme, son ex, et peut-être celui qui sera le prochain élu de son cœur, elle ne sait pas encore, mais pourquoi non ?
Camilla, ouverte au monde et aux autres, est-elle un cœur d'artichaut ? Elle ne le pense pas, mais les hommes le pensent peut-être ? Et les femmes, toutes ses amies sont comme elles. Besoin d'amour absolu, introuvable, besoin d'être aimée en permanence et espoir de l'être à chaque nouvel homme qui, croisant sa vie, la bouleverse au point qu'elle lui saute dans les bras pour ensuite s'en mordre les doigts.
Pour l'heure, avant ce déjeuner qui la ravit, ou plutôt avant de revoir Karl qui la séduit, elle se laisse aller au rêve de sa vie, rencontrer l'âme sœur qui se barre à chaque fois qu'elle croit lui ouvrir son cœur en guise de bienvenue.
Le nombre de fois où Camilla s'est trompée est impressionnant, mais rien ne freine sa spontanéité dans ce domaine inépuisable des hommes croisés qui lui semblent être à chaque fois, l'homme de sa vie, et qu'elle oublie très rapidement y compris après un traumatisme à ce sujet, dès qu'apparaît un nouvel homme qui lui plaît assez pour sauter le pas.
C'est fou ça, à chaque fois Camilla se demande si c'est le bon, cette fois, à chaque fois, la vie lui indique qu'elle s'est trompée, que la voie n'était pas la bonne,

pourtant il lui est arrivé d'être prudente, mais il n'y a rien à faire, ses prudences ne sont pas de mise, pour elle, ça ne marche de toute façon pas. Elle entre dans une histoire pour en être évacuée le plus souvent. Et Camilla en a marre, vraiment. Finir seule lui est insupportable, même si elle est encore jeune et belle, ce n'est pas seulement ça qui compte !
Et elle voit bien que ses amies, même les plus ravissantes, ont aussi des problèmes, pas les mêmes, mais des problèmes qui font qu'elles se retrouvent seules après des débuts d'histoires prometteuses qui s'écrasent comme des bouses sur le sol de leurs déceptions.

Georgio, un peu plus loin sur la terrasse, pense que Camilla a l'air plus en forme, silencieuse, elle semble cogiter, il se demande à quoi, elle ne dit rien, contrairement à son habitude de bavasser en pensant tout haut. Bizarre !

Alex est arrivé le premier et tout s'est bien passé entre lui et Camilla malgré une petite appréhension.
Puis Lucie a fait son entrée, vêtue de rose fluo, fantasque et rieuse, les hommes surpris l'ont trouvée sympa mais atypique et directe.
Enfin quand Karl est entré, Lucie l'a embrassé sur les deux joues et l'a présenté aux hommes tandis qu'il s'inclinait devant Camilla ravie.
Et c'est là que Georgio a compris la légèreté de Camilla complètement conquise, et qu'Alex s'est dit – alors qu'il n'était au courant de rien – que son ami

Georgio n'avait plus besoin de se poser de questions, la réponse était là devant lui. Réponse grandiose de netteté, claire et entière, il suffisait de voir le comportement de Camilla entrée entièrement dans le regard de Karl par la grande porte de la séduction, et ce dernier très cool et sûr de lui, comme un enfant devant un dessert qui ne lui échapperait pas.

Georgio, terrassé d'emblée, n'est plus qu'un zombie assurant du quotidien le nécessaire tombé sous le seuil de sa conscience !
Lucie, au fait depuis hier soir, fait comme si Georgio était tout pour son amie Camilla alors que ce dernier n'est plus dupe.
Et Camilla dans tous ses états est déjà depuis hier soir dans les bras musclés de Karl qui la regarde en souriant d'un air entendu, tandis qu'il se demande comment tout cela va tourner entre eux, même s'il est convaincu que c'est bien parti.

Le déjeuner se passe dans une vitalité fébrile parmi le brouhaha des convives, les apartés des conversations, les rires et les sourires, ponctués par la bonne humeur des uns, l'humeur morose des autres ou l'attente de cet inattendu qui fourmille ses surprises en reliant les unes aux autres ces personnes qui se cherchent, se quittent, s'éloignent et font des plans sur la comète de l'amour, des sentiments mais aussi bien entendu du sexe, pour éclater de la vie les abcès qui font souffrir et éviter d'en voir surgir d'autres qui ne seraient pas bienvenus.

Ils sont cinq, le nombre du Sage, et chacun devrait pouvoir en prendre de la graine, pourquoi pas ? Le destin, toujours convié dans les grands moments, est là, attentif aux échanges, au prévu, à l'imprévisible, à l'improbable qui atterrissent souvent impromptus, démasqués par une destinée où les choix seuls sont très importants pour ne pas dire capitaux.
La vie virevolte ses surprises, les fignole pour les offrir aux plus ouverts d'entre tous, seuls capables d'envisager d'elle le meilleur alors que le pire comme une épée de Damoclès a déjà frappé plusieurs fois.
Et en l'occurrence, les plus ouverts lors de ce déjeuner sur horizon, plage et infini, à ce qui se passe dans cette maison ce jour-là, sont sans conteste Camilla et Karl. Ensuite vient Alex mais pour d'autres raisons intimes et évidentes, puis Lucie toujours prête pour tout ce qui se présente, et enfin Georgio, complètement fermé sur lui-même, qui accuse les chocs de ses questions dont la réponse s'est exprimée par la présence de Karl le bellâtre, comme il s'autorise à le penser. Ce mec est trop tout, c'est indéniable, il a tout, et ce n'est plus un secret qu'il plaît à Camilla qui ne s'en cache d'ailleurs pas.

Puis des couples de conversation se sont formés, Lucie avec Georgio sur la terrasse, Alex avec Karl sur la plage, pieds nus dans le sable, mais juste devant la terrasse lorsque le soleil s'est un peu caché derrière des nuages rafraîchissants par cette chaleur. Et Camilla allant et venant des uns aux autres, glanant quelques mots de-ci de-là, souriante et préparant en

même temps un café pour tous qu’elle sert ensuite à chacun, en parfaite maîtresse de maison.
Camilla est ensuite partie seule sur la plage jusqu’à la mer pour se tremper les pieds et se rafraîchir les idées par la même occasion.
Idées et pieds frais, elle est revenue sur le sable chaud, s’est assise en tailleur, puis abandonnée sur le canapé, prête à un petit somme tandis que les autres continuaient à papoter devant la maison. Karl et Alex se sont ensuite éloignés pour se promener.
Lucie et Georgio aussi, c’est ainsi que laissée seule, les bras de Morphée ont accueilli le temps d’une sieste bienvenue, Camilla, régénérée par cet abandon au sommeil.

Quand Camilla ouvre les yeux, n’ayant aucune idée du temps passé là à dormir, c’est Karl qu’elle voit en premier. Il lit un journal sur le fauteuil face à elle, et ne voit donc pas qu’elle est réveillée.
Personne d’autre n’est là, elle se lève sur fond de grondement des vagues, c’est marée haute, et se dirige vers la cuisine. Karl, absorbé par son article, ne l’entend pas et ne bouge pas.
Camilla boit un grand verre d’eau qui la fait un peu gargouiller, elle voit à l’horloge de la cuisine qu’elle a dormi une heure et demie ! Consternée, plongée dans ses pensées, elle s’aperçoit qu’il est près de dix-sept heures trente. C’est fou ça.
Camilla retourne au salon où Karl n’a pas bougé, elle se rend compte qu’il s’est endormi derrière son journal qui a glissé à terre en son absence. Et comme

elle se penche pour le ramasser, soudain deux bras forts et doux à la fois l'enlacent. Surprise, elle se rend compte qu'il faisait semblant de dormir, rit à gorge déployée, rire qu'il étouffe d'un baiser intense.
– Alors ? Ainsi vous nous avez faussé compagnie ? Votre ami Alex est parti, et Lucie est allée chercher à goûter avec Georgio qui vous pleure déjà… dit doucement Karl sans la lâcher.
– Très bien, répond Camilla sans chercher à se dégager.
– Je sais que Georgio habite là pour l'instant, sinon je vous prendrais bien dans mes bras pour vous faire passer le seuil nuptial de votre chambre, dit doucement Karl.
– Mais il y a la chambre d'amis… répond Camilla sur le même ton mesuré.
– Qu'à cela ne tienne, dit-il en l'enlevant dans ses bras puissants jusqu'à cette chambre d'amis qu'elle lui indique en haut des escaliers.

Et se retirer à pas de loup semble plus raisonnable à l'auteur qui ne veut pas s'immiscer dans l'intimité de ce « même pas encore » couple qui se fait la fête en attendant mieux.
Ce n'est qu'une heure après qu'ils sont descendus détendus, rieurs, pour aller se plonger dans une marée haute aux vagues accueillantes.
Lucie et Georgio étaient dans la cuisine quand ils sont sortis de l'eau pour y entrer à leur tour, mine de rien, Lucie pourtant a deviné, mais Georgio n'a pas voulu voir cette menace venant de Californie qui avait déjà

frappé au cœur de Camilla, qui avait déjà répondu présente.
Puis ce goûter tardif, maillots mouillés sur corps bronzés, a scellé de leur rencontre toute neuve, l'inattendu qui fait irruption dans deux vies qui percutent pour un moment, un laps de temps ou la vie entière, comment le savoir avant ?
Quand on présume, on se trompe, quand on le souhaite aussi parfois, quand c'est avec bonheur que l'on profite de l'instant, c'est alors qu'il peut durer jusqu'à la vie entière, puisque l'on ne sait jamais quand elle s'arrêtera non plus.
Se laisser aller au destin, c'est en quelque sorte faire d'un petit paradis intérieur une forme de joie qui dure contre vents et marées quand on est prêt à la vivre pleinement et à la mettre en tout, car tout ce qui nous arrive est entre joies et épreuves, une mise en condition pour tester si nous sommes, chacun, doués pour le bonheur.
Alex a appelé Camilla pour la remercier et lui dire que Karl avec lequel il a sympathisé, est un mec vraiment bien. Camilla y a vu un signe amical qu'elle n'oubliera pas, sans pourtant lui dire qu'elle était déjà conquise.
La soirée, puis la nuit tombée a enterré de cette journée le début dont il est impossible de présumer de la suite, c'est trop tôt, et personne n'y pense.
Georgio a décidé de quitter la maison le soir même, il pense que laisser tout son espace à Camilla est un impératif, il est donc reparti avec sa valise pour retourner à l'hôtel d'où il était venu.
Mais Camilla, qui se retrouve toute seule, n'en a pas

vraiment envie. Pourtant c’est sage, se dit-elle, mais la sagesse est-elle bonne conseillère pour Camilla qui sans la consulter est toujours prête à l’entendre, et c’est la mer qui lui fera la causette ce soir, cette nuit, après le départ de son futur ex et de Lucie.
Quant à Karl, il l’appelle de son hôtel pour lui dire qu’il a envie de la revoir très vite. Demain ?
– Et pourquoi pas tout de suite ? lance-t-il.
– Oui, pourquoi pas, alors viens ! répond Camilla qui ce soir dormira dans ses bras.

Les jours se suivent se ressemblant ou pas.
Les fois se succèdent, fleurissant des saisons inconnues dont l'intériorité garde des secrets bien au chaud de la vie soit pour se faire des souvenirs, soit pour remplir une vie à deux qui roule sa bosse avec délices parce que l'amour est au rendez-vous.
Charlène en est là de ses réflexions quand le metteur en scène Carlo frappe à la porte de sa loge, juste avant la répétition. La première a lieu demain.
– Écoute Charlène, je te trouve en pleine forme, mais fais bien attention, juste après l'entracte, quand tu reprends avec Isabelle, fais-le tout en douceur, tu as tendance à forcer le ton, et ça impacte mal la suite… dit-il en souriant.
– Oui, je sais, je vais faire attention, je te promets, mais c'était mieux, non ? demande Charlène attentive à sa réponse.
– Oui, mieux, mais pas encore parfait, je te veux parfaite dans cette scène, ajoute-t-il.
Carlo, que l'on appelle quelque part, sort rapidement.
Charlène appelle la costumière pour faire repasser sa robe de scène, un peu froissée.

Puis, livrée à elle-même, elle sort du théâtre pour aller prendre un café dans la brasserie au coin de la rue.

Alex au cœur, son texte en tête, elle fait une pause détente avant de reprendre, et demande une salade niçoise, elle a faim.
Absorbée, elle n'a pas vu entrer Alex qui se glisse derrière elle pour l'embrasser dans le cou, ce qui la fait sursauter, elle se retourne, se lève et lui saute au cou. Elle en rêvait, et il est là, solide et heureux de la voir. Sa présence la comble, elle est très contente de le voir, et lui montre combien il lui a manqué.
Alex fait de même de manière plus modérée, il ne connaît personne dans ce milieu. Tout le monde les regarde dans cette brasserie où tous ne connaissent Charlène que seule.
Paris resplendit dans sa parure d'été se terminant. Septembre tape à sa porte, et les rues sont à nouveau encombrées, c'est Paris quoi !
La rentrée se fait en douceur, sur la pointe des pieds, une rentrée théâtrale à Paris, qui prend ses marques en testant un peu les spectateurs qui n'y habitant pas, le visitent encore.
Arrivée d'Alex que tous connaissent de réputation, c'est lui aussi un artiste. Respect ! Et ce qu'ils ne savent pas encore, c'est que le nouveau couple fera la une des journaux de la rentrée quand la pièce aura pris sa vitesse de croisière assortie d'excellentes critiques, et l'exposition des tableaux d'Alex prévue dans une galerie de l'avenue Montaigne, dont tout le monde parle déjà.

Un couple d'artistes, une voie commune et si différente, une rencontre entre une comédienne

interprète et un peintre vrai créateur.
Mais ce qui occupe ce couple pour l'instant est leur bonheur de se retrouver après une séparation d'une semaine qui leur a semblé une éternité.
L'appartement de Charlène est situé dans l'île Saint-Louis, pas très loin de la ravissante place où habitaient Montand et Signoret quand ils venaient à Paris.
Au dernier étage d'un petit immeuble de quatre étages, il y fait bon comme dans une bonbonnière ou un boudoir très féminin au souffle viril car Charlène n'est pas une femme diaphane ou éthérée. Cependant, Alex ne s'y sent pas tout à fait à l'aise, il a toujours peur d'y casser quelque chose alors qu'il n'y a pas de bibelots, juste des pierres, qu'il découvre être la passion de son amie.
Cela fait rire Charlène qui lui détaille les pierres lorsqu'il lui demande, un cristal de roche par-ci, un lapis-lazuli par-là, une tourmaline noire pour se protéger des ondes nocives se baladant peut-être dans l'immeuble, et il y en a toujours dans Paris.
Alex découvre un monde qui, pense-t'il, plairait à Ady dont Charlène ne sait rien.
Un univers féminin au singulier car Charlène a toujours habité ici seule, c'est la première fois qu'un homme rentre chez elle. Alex est flatté, quasi heureux, mais un peu gauche dans cette bulle au féminin qu'il a l'impression d'envahir alors qu'ils ont plaisir à se retrouver et à être ensemble… C'est un peu compliqué.

Paris est souriant, en cette fin de vacances, les

Franciliens y reviennent se mêlant aux touristes, moins nombreux que d'habitude, les commerçants se plaignent ainsi que les hôtels, et Alex, leur client potentiel, ne voit et n'est qu'avec Charlène, dans un univers loin d'eux. Il a donc décidé de l'emmener dîner dehors. Les déjeuners de Charlène ont un rituel bien précis, ils dépendent des répétitions et des spectacles. C'est généralement un plat à la brasserie du coin où toute la troupe se retrouve, à moins que les comédiens et techniciens ne s'y croisent, dépendant de leurs heures respectives, ponctuées par des essayages et autres préparatifs se faisant parfois loin du théâtre.
Le soir, un autre rituel s'est installé, Charlène et Alex dînent en tête à tête, soupent après le spectacle et rentrent tard, dans le petit appartement de quarante mètres carrés où Alex se sent comme un éléphant dans un magasin de porcelaine, alors qu'il n'y en a pas !

Ils s'aiment, ne se voient pas dans la journée qu'Alex passe le plus souvent avec des galeristes qu'il découvre et qui l'accueillent avec plaisir, des liens se créent ou pas, en effet, Alex en a marre d'être toujours avec le même agent dans cette même avenue Montaigne… Ce que son agent Stella ne sait pas encore. Il faut dire qu'elle est en vacances et qu'en son absence, il ne passe même pas dans la galerie où est prévue son exposition à la rentrée, vers octobre, il ne sait pas exactement.
La vie d'Alex a pris une tournure plus délicate que celle qu'elle avait avant de prendre un temps

sabbatique qui le repose et l'ouvre à un break où l'espace personnel accueille plus intimement, réagit plus ouvertement, et lui plaît absolument.
Alex n'aime pas les journalistes, y compris les critiques car avec eux, bonne ou mauvaise, la critique n'est que l'expression d'un goût personnel ou de ceux des propriétaires des galeries de peinture, avec derrière eux tous les richissimes collectionneurs qui font et défont le marché, donc la notoriété qui s'ensuit. Ce que ne supporte plus Alex qu'ils gâtent tous pourtant. Mais ce n'est bien entendu pas une histoire personnelle, c'est un principe à caractère collectif, Alex n'aime pas du tout leur façon de faire et leurs habitudes qui sont dictées par le fric, point barre.
Et si Alex s'estime chanceux, il le doit à son talent et au fait qu'ils sont venus vers lui, en effet, Alex aurait pu faire toute sa vie de la peinture parce qu'il ne peut vivre sans peindre, mais il aurait pu vivre d'autre chose, et ne peindre qu'à titre de passe-temps. Mais ça n'est pas le cas, il en vit très bien, grâce à ces vautours qu'il n'apprécie pas plus que ça, mais avec lesquels, sans composer, il peut au moins ne pas cacher ses sentiments, et par une certaine intelligence ou un certain snobisme, et parce que le public a suivi, il est aimé, protégé, admiré, ce dont il se moque éperdument quand ce n'est pas le public qui l'aime. Et tous le savent. Il passe pour un original, le prototype de l'artiste rebelle qui ose et dont le talent est un fait certain qui attire tout le monde.
Le marché de l'art est une infortune pour le monde entier, c'est ce que pense Alex.

Il se désengage de cette pensée car sa réflexion à ce sujet se termine toujours par une colère qui monte, et il ne veut plus avoir à la contrôler, la colère est mauvaise conseillère et peut pourrir une journée, c'est pourquoi Alex le rebelle la chasse en pensant à ce qui fait la peinture : les hommes et la peinture elle-même.
Dans sa ferveur pour la peinture qui emplit sa vie, Alex vient de faire entrer Charlène par la porte du cœur, cette ouverture sans laquelle rien ne peut se faire avec personne, et si quelqu'un ne la voit pas, comment pourrait-il en passer le seuil ?
Heureusement, Charlène a vu ce seuil, et l'a passé rapidement parce que naturellement, spontanément, il faut croire que les pierres ses amies sont bonnes conseillères même à distance puisque dans ce domaine des ondes vibratoires, la distance n'existe pas, et le sens vient de loin, de là parfois où certains n'ont aucun accès.

En se baladant dans Paris, Alex achète des journaux, prend un café à une terrasse, ou admire l'architecture de cette ville magnifique qui rayonne de par le monde, mais dont la lumière est altérée parfois, de plus en plus, par des décisions politiciennes absurdes qui le révoltent.
En effet, c'est un passionné de politique qui n'en parle jamais. Sujet trop délicat, sujet trop ancré dans le mental béton purement français qui sévit jusque dans les décisions absurdes des gouvernants, ces pions sans pouvoir que l'on place afin de faire passer ce qui fâche parce qu'ils sont sans scrupules, manipulables,

on les tient par le pouvoir et l'argent !
C'est un sujet qui fâche Alex, c'est une mascarade qui lui saute aux yeux comme les couleurs qu'il perçoit souvent avant de les étaler sur la toile, avec ce sixième sens dont la vision anticipe de la réalité les doses d'imbécillité dont la piquent ceux qui se croient plus qu'ils ne sont, alors que leur importance n'est que relative…

Charlène au cœur, et le cœur en fête, Alex repense, pense, laisse aller ses pensées positives au clair de son âme, pour faire tomber toutes les autres sur l'asphalte parisien qu'il parcourt en les écrasant d'une sagesse acquise au fil de sa vie, sans en faire état mais en l'appliquant au jour le jour, en silence. Et en silence ne veut pas dire dans des non-dits qu'il n'apprécie guère non plus.
Dans Paris, Alex fait une sorte de retraite, et comme Charlène est tout contre lui, désireuse d'eux, et que lui aussi, c'est une retraite qu'il aime parce que l'amour en est le socle, et la liberté la voile comme celle d'un bâtiment qui filerait sur les marées de la vie avec pour gouvernail la plus belle promesse faite à l'homme, celle de l'amour qu'il ne tient qu'à lui de vivre pleinement. Ne pas se tromper de cap. Et avec Charlène ils ont décidé du bon cap qu'il leur reste à garder comme le plus bel espoir qui soit, comme la plus belle réalité à vivre, ne dépendant que d'eux.

Et quand le cap est le bon, où pourraient bien se nicher les problèmes qui seront sans doute d'un autre ordre.

Cette parenthèse à Paris restera dans les annales de leur vie commune où la liberté d'être sera à jamais, pensent-ils tous deux pour l'instant, la note essentielle du potentiel de leur amour.

Le plus difficile à cerner est ce qui fait un roman, est-ce vraiment l’histoire ? Les faits que l’on en raconte, comme Flaubert par exemple le fait si bien ? Ou est-ce ce qui fait de l’histoire ce qu’elle est et devient au fil des pages d’un roman ?
Les intériorités qui se pressent ou s’emballent, s’extériorisent ou pas, volant au secours de l’auteur qui en capte avec une réelle vision les causes cachées en chaque personnage, elles sont l’essence même de la vie, de ses soubresauts, de ses délires ou de ses sagesses, les faits finalement ne sont que les effets de ces causes brûlantes que chacun vit, et les personnages donc, eux qui ne sont que des reflets de nous tous, dans une histoire qui fait d’eux les vedettes d’un moment de la vie à caractère universel. Ils nous ressemblent, lecteurs, ils s’assemblent ou pas, pour faire de leur vie un passage sur les pavés d’une histoire cahotante ou pas, et donner à chacun les armes semblables ou pas qui sont à la fois humaines ou pas, et font des effets l’histoire qui au fond n’a aucune importance dans l’espace ainsi créé qui raconte de l’humain, du matériau de la vie, la constance que lui donne ou pas l’évolution consentie ou pas, la conscience ou pas, de ce qu’il devient.

Devenir c'est envisager du futur les défis humains que des comportements justes ou négatifs feront de la planète, de la vie des autres ou du monde, c'est pareil.
Penser global c'est s'intéresser au monde, à l'Humanité, aux autres, par le grand bout de la lorgnette que les gouvernants politiques et autres dirigeants ne prennent que par le petit bout qui les coupe de nous tous jusqu'à vouloir plonger l'Humanité comme un bloc dans un mondialisme qui noie déjà d'elle ce qu'elle a de plus beau : ses différences au service de tous.
Non, on veut mettre l'uniformité comme règle, on la veut car elle simplifie de l'homme ce qu'il n'a pas réglé avec lui-même, de lui-même.
Empêcher chacun d'évoluer, c'est castrer le monde de son potentiel humain, et en faire un vaste baquet de lessive où l'on lave tout le monde avec la même lessive uniformisante qui facilite la vie des gouvernants, les vrais, ceux qui sont derrière les fantoches, les pions robotisés qui se disent présidents en Occident, et ne sont que des ersatz aux couleurs identiques d'un monde que l'argent mène…

Les romans sont des reflets qui sortent directement du monde, et si Kundera a innové en dépeignant plus l'intériorité et les causes que les effets qui jusque-là faisaient les romans et masquaient la réalité intérieure d'un, des personnage(s), c'est parce que l'écriture évolue elle aussi, ainsi que la variété intellectuelle passant de plus en plus par le matériau humain qu'elle ne peut plus ignorer.

Le monde change, il faudrait qu'il suive de l'évolution la réalité et les défis. Qu'il ne soit pas la proie de ces mondialistes têtus qui font de nous le troupeau mal guidé de leur rêve virant pour chacun au cauchemar dont tous feront, à terme, les frais.

Les traces de lumière qui percent du ciel ces nuages noirs que d'aucuns y poussent au-dessus de nos têtes ; les ombres légères ou denses dont use la gouvernance mondiale pour nous menacer de ses projets que les peuples manipulés ne détectent pas, voir les élections de 2017 en France…
Tout cela vrille ou plombe tous les romans et autres ouvrages analytiques qui tombent dans les librairies, alors qu'il nous faudrait des mines d'Art, des pensées originales, des créativités réelles et non des constructions mentales qui réduisent tout art à sa plus simple expression ainsi qu'une réduction de l'être humain par ceux qui le prenant sous leur coupe mondialiste, le mettent automatiquement dans le même panier que les autres, ce qui n'est valable pour personne !

Si l'auteur a cru bon de décrocher le temps de quelques paragraphes, ne croyez pas pour cela qu'il soit détaché de ce roman, non, c'est parce que, en plein dedans il sait que rien n'est séparé, tout est lié, et que ce roman comme tout dans la vie participe d'elle et en dépit ou en critique, en suggère les expressions les plus outrées et les difficultés que tout être humain rencontre, à sa manière, dans sa vie qui n'est qu'une composante de la vie de l'Humanité tout entière.

Cet aparté de l'auteur est donc, pour lui, important, et vous y convier en tant que lecteur prouve à quel point chacun de vous tous lui importe à l'échelle mondiale, ce qui est loin d'être le cas des mondialistes qui nous gouvernent.
Mettre un accent de la conscience de l'auteur partagée par tous, comme celle de chacun, dans ce roman, est donc un atout qui scelle d'universalité, ce texte tout entier qui est destiné à chacun comme il est destiné à tous en leurs différentes lectures qui seront faites de cet ouvrage.

La réflexion précède l'action, mais l'évolution les précède toutes les deux, et c'est le stade évolutif atteint qui fait de la vie ce qu'elle peut devenir, et de chacun ce qu'il est. Le monde entier étant au bout de la chaîne comme le résultat de cette évolution, si bien sûr nous en avons conscience.
L'auteur en a cette conscience partageable par tous au détriment des mondialistes qui la scindent en manipulant les peuples et les citoyens qui les forment.
Et c'est au nom de la liberté que l'auteur ici a pris celle d'entrer de lui-même, cette conscience qui peut tout changer de la vie quand elle s'exprime.
Et l'auteur le sait par expérience.
Ce qui est l'assurance de son intégrité et de l'authenticité qui fait de ce roman ce que chacun pourra en appréhender au plus haut de la conscience acquise.
Et c'est ce projet humain et divin à la fois que tente de déstabiliser, de réduire et de tuer, cet autre projet mondialiste, lui, qui s'y oppose.

Georgio, pour sa part, est reparti en Italie, écœuré de son expérience ratée avec Camilla, Lucie est devenue une copine qu'il apprécie parce qu'elle compatit, et il a besoin de compassion. Elle est venue lui rendre visite à Rome où il s'installe cette année en plein centre alors qu'il était un peu à la périphérie jusque-là.
C'est un loft avec une chambre d'amis. Lucie a investi les lieux tout naturellement, son style va bien à Rome qu'elle visite, qu'elle ne connaissait pas, mais elle le fait seule, laisse Georgio qui a repris son boulot et la conseille pour ce parcours touristique empreint de lieux où ne vont pas les touristes, c'est dire que Lucie voit Rome comme on devrait la voir.
Pendant quinze jours, Lucie, qui fait de la photo, s'est régalée, s'est fait deux copains dont elle a parlé à Georgio, et les lui a présentés lors d'un dîner au loft qu'elle a préparé.
Lucie est une fille authentique, cash, elle dit et rit plus souvent qu'à son tour, et les garçons qu'elle rencontre assument avec elle une réelle amitié, mais il est rare qu'elle trouve parmi eux un amant. Est-ce son style vestimentaire fluo qui fait peur ou est trop voyant ? Elle ne sait pas, s'en moque, et profite de la vie comme elle vient sur les pistes internationales de la liberté que lui donne son métier.

Entouré des trois hommes de sa vie à Rome, elle les voit sympathiser avec plaisir, et ouvre dans cette parenthèse de sa vie la porte béante au rire, plaisanteries, complicité, entente cordiale, dépourvues de sexe, et c'est reposant quand Lucie pense à ses amies, dont Camilla, pour lesquelles toute histoire amoureuse devient un casse-tête qui vire mal la plupart du temps, et fait au moins un malheureux !
Lucie qui a mis les petits plats dans les grands ce soir et se voit félicitée par trois mecs qui sont bien, à l'aise d'être là entre copains et de passer une soirée sans aucune intention de séduction sinon bon enfant et purement amicale.
Le rire est de mise avec eux, Georgio y est entraîné malgré lui, et ça lui fait du bien, c'est ça la vie, elle est belle, et se prendre la tête pour une gonzesse n'est vraiment pas raisonnable quand on voit à quel point elles sont nombreuses à se précipiter sur lui car Georgio plaît, c'est un fait, mais plus à Camilla, c'est aussi un fait.
Georgio, pour la toute première fois de sa vie, a une véritable amie, sans arrière-pensée, elle vit chez lui comme une sœur qu'il n'a jamais eue, et il adore ça, traîner en jogging ou en slip sans que cela pose problème, vivre tout simplement, rire au cœur et tête en fête, cela le change !
Lucie est si directe que c'en est reposant.
Jamais d'intention secrète ne transparaît avec elle, mais en revanche, quelle fantaisie !
Oui, c'est reposant, et il aimerait bien qu'elle reste un peu plus longtemps, ce qu'elle lui annonce le

lendemain car l'un de ses deux copains italiens lui a dégoté un plan boulot/photo à travers quelques villes d'Italie.
Florence, Venise, Rome bien sûr, et deux autres en attente de décision.
Georgio est ravi car entre chaque ville elle passera une semaine à Rome pour son boulot, puisque l'agence y a son siège.
Cela donne du baume au cœur de Georgio, Lucie aussi est ravie et le lui dit.
– Si j'avais eu une sœur avec possibilité de la choisir, je t'aurais choisie ! lance Georgio heureux.
– Ça, c'est trop gentil ! Tu es un vrai frère pour moi, et j'aime ça, parce que je suis fille unique et orpheline en plus ! Je t'ai trouvé, je ne te lâche plus, mon frère ! réplique Lucie qui éclate d'un rire heureux.
Georgio est étonné, il ne savait pas qu'elle était orpheline, seule au monde, sans famille apparemment. Elle est si joyeuse, transforme tout en positif, il ne pose cependant pas de questions, il est bon, pense-t-il, que les confidences de cet acabit soient spontanées, et viennent au rythme de l'amitié et de la confiance.
– Bon, puisque frère et sœur il y a, qui fait les courses pour demain samedi ? On tire au sort ? demande-t-il.
– Non, je les fais ! J'ai un plat en tête et je voudrais essayer si tu n'as pas peur de la nouveauté ? dit Lucie.
– C'est bon, tu les fais, l'argent est dans la boîte de la cuisine, tu sais où, alors tu as carte blanche, moi je m'occupe des boissons, nous n'avons plus de vin, ni rien d'autre à boire ! Un bisou, dit Georgio en embrassant Lucie sur le front avant qu'elle ne file vers

sa salle de bains, dans sa chambre, pour se préparer.

Georgio sort de l'appartement, remerciant le ciel de sa rencontre avec Lucie, Camilla est peut-être passée dans sa vie juste pour qu'il fasse la connaissance de Lucie un jour, et cette dernière est un élément sûr de sa vie après Camilla, de sa vie tout court, il le sait, et remercie ses anges et Dieu, car Georgio est croyant, et certains faits dont les rencontres, lui semblent venir parfois tout droit du ciel.
Dans la rue il est heureux comme jamais auparavant, même au plus bleu du ciel bleu de sa rencontre avec Camilla, il n'a jamais connu cette légèreté, cet épanouissement qu'il vit aujourd'hui, depuis que Lucie est entrée dans sa vie, il n'imaginait même pas cela possible.

Rome est étincelante sous le soleil italien de cette fin d'été qui est parti pour durer.
Les filles y sont belles, les hommes séduisants, tous sont cool ou très à fleur de peau, et c'est ce mélange qui fait de l'Italie ce qu'elle est quand elle vibre de partout et que les sourires se croisent comme les regards, sans rien espérer de plus qu'un sourire ou un regard.
Mise à part la caricature de l'Italien dragueur qui est là pour séduire et être séduit par tout ce qui passe au féminin, mais c'est autre chose, c'est amusant ou délicieux pour ces femmes touristes de se sentir soudain belles alors qu'elles viennent entre filles admirer le pays de leur rêve.

Georgio regarde sa ville, en prend la température, la savoure avec délices car il sait qu'en rentrant le parfum de Lucie l'accueillera chez lui, même si elle n'est pas là.
Et c'est très agréable pour Georgio qui a toujours vécu seul excepté cette période en France où il a vécu avec Camilla sans savoir à l'époque qu'une petite fille prénommée Lucie serait un jour, grâce à Camilla, sa sœur.
Les rues sont bruyantes en Italie, l'ambiance de Rome règne un peu partout, dans certains quartiers plus fortement que dans d'autres. Les enfants courent et jouent sous l'œil d'une maman ou de quelques voisins qui se tiennent là, sur le pas de leur porte, comme des vigiles attentifs laissant éclater tous ces jeux qui les rajeunissent, ponctués par des exclamations ou des rappels à l'ordre d'une maman, d'un père penchés à une fenêtre.
Cependant le centre de Rome est élégant, les femmes peuvent y revêtir leur fourrure, des visons la plupart du temps, si un soir un peu plus frais s'invite en plein été. Les Italiennes n'ont pas le syndrome des saisons, elles se couvrent quand il fait froid et se découvrent quand il fait chaud, sans se préoccuper du fait que ce soit le mois d'août ou le mois de décembre, un peu comme sur les campus américains lorsqu'on voit des jeunes femmes en tongs au milieu de la neige dès que le soleil brille et réchauffe une terrasse.
Seules les Occidentales pures et dures, Européennes de surcroît, comme les Françaises par exemple, mais elles ne sont pas les seules, ont ce complexe

conventionnel de la saison. L’hiver, quelle que soit la température, on se couvre hiver ; l’été, quelle que soit la température, on se découvre été.

Georgio, dans sa boutique de vin, un peu à la périphérie, fait son choix, et demande à être livré, sa moto ne se prête pas au transport.
Le patron qu’il connaît bien est jovial, il conseille, prévient, anticipe, et lui offre un verre de Chianti qu’il déguste avec plaisir, mais n’en boit que la moitié.

Puis, léger, Georgio repart vitesse moyenne comme il est venu, pour profiter et respirer cet air romain qui lui va si bien en ce moment, et comme toujours.
Mais en ce moment particulièrement.

En rentrant, le parfum de Lucie l’a accueilli comme d’habitude, mais elle était là aussi, courses faites, et très joyeuse à son habitude. Le bonheur !

Karl se baigne, il est six heures du matin, Camilla dort profondément et il pense à sa dernière petite amie en Californie, elle l'accompagnait à six heures et parfois ils surfaient ensemble alors que la plage était encore déserte.
Camilla est bien différente, c'est une Française-type comme il se les imaginait. Charmante, séduisante, bonne cuisinière, maîtresse de maison hors pair, et jolie avec ça. Un charme, une féminité différente, qui vous enveloppe sans vous agresser, tout en douceur, volage ? Pas vraiment, elle suit simplement le courant de la vie avec ce qui est, et l'absorbe entièrement, dans l'instant. Ce qui pourrait être très américain aussi.
Bref, il n'y a pas de recette, mais ce n'est pas, c'est sûr, une grande sportive. En Californie, elle serait un peu dépassée, et cela fait sourire Karl qui s'ébat un peu dans l'eau avant d'en sortir pour rentrer prendre un café dans la maison silencieuse. Mais Ô surprise, Camilla déjà dans la cuisine prépare un petit déjeuner pantagruélique avec œufs brouillés façon française, tomates et oignons, ça sent vraiment bon…
Karl passe sous la douche à côté de la terrasse, va enlever son maillot, met un bermuda qui fait craquer Camilla, et entre dans la cuisine où il l'embrasse avant de s'asseoir.

Camilla est toute fraîche, vêtue d'un short et d'une chemise blanche, elle sourit en le servant.
– C'est bio, c'est bon, tout ça, tu n'es pas dépaysé avec la Californie ? demande-t-elle.
– Non, tu me gâtes ici, c'est délicieux, et le café est super ! lance Karl avant d'attaquer ce petit déjeuner succulent.
Camilla s'active quelques minutes de plus, puis s'assoit en face de lui pour attaquer à son tour ce qu'elle vient de préparer, accompagné de toasts de pain bio.
Un silence s'ensuit. Ils n'entendent plus que le bruit de la mer que l'on n'entend plus tant on en a l'habitude.
Les assiettes sont vides, Camilla les remplit à nouveau ainsi que les bols de café sans sucre.
Le silence se poursuit, et la détente est totale.
Une fois la vaisselle sale rangée dans la machine, ils se retrouvent sur la terrasse pour admirer le soleil pourtant déjà très présent en cette fin d'été pas comme les autres.
– Camilla, pourquoi ne viendrais-tu pas en Californie pour voir si ça te plaît ? demande Karl qui marche sur des œufs en abordant ce sujet délicat voire tabou.
– Mmm, je ne sais pas, je te l'ai dit, je suis quasi inamovible de cette maison qui est ma tanière. Je ne me vois pas ailleurs, tu le sais ? Moi je pense le savoir, répond Camilla doucement.
– Oui, mais tu peux quand même faire un voyage et venir voir, non ? T'ouvrir à autre chose, et ensuite nous déciderons quoi faire ? Parce que sans savoir où

je vis, tu ne peux te faire une idée de ce qui est, et il nous faudra, si nous restons ensemble comme nous le souhaitons toi et moi, c’est sûr qu’il faudra faire un choix, dit Karl en faisant marcher sa raison, mais Camilla est-elle raisonnable ?
– Tu as raison, mais cela me semble un Himalaya à franchir ! C’est terrible ! Je me sens bien ici, et j’aime que tu sois ici avec moi, mais ailleurs, je ne sais pas, dit Camilla presque triste.
– Je vais partir dans une semaine pour régler là-bas tout plein de choses, tu devrais venir avec moi, tu en auras le cœur net, et puis il y a pire qu’un voyage en Californie, non ? demande Karl un peu soucieux.
– Je te dirai ce soir sans faute ce que je décide, dit Camilla d’un ton doux et sans appel.

La journée est vraiment belle, les bains agréables, ils se décident néanmoins à sortir pour déjeuner à l’extérieur dans un restaurant de l’arrière-pays qui est magnifique dans cette région.
Karl découvre avec plaisir ces lieux qu’il ne connaissait pas, évidemment ça lui plaît, mais c’est un aventurier Karl, installé en Californie parce que là-bas tout est possible. Et il aime cette ambiance solaire et quasi pétillante que la Californie donne à tous ceux qui la visitent, avec des paysages à couper le souffle et des visages ouverts sur le monde qu’ils ont envie de découvrir.
Le restaurant est perché dans un petit village charmant, pas de vue sur la mer mais sur des collines et des montagnes, la cuisine est très bonne, familiale

et locale. Karl se régale, Camilla aussi, ils ne parlent plus de la Californie, tout va bien, et ils prennent du bon temps, ils sont si bien ensemble.
Camilla est-elle prête à quitter tout ça ?
Karl est-il prêt à venir ici avec elle ?
Rien n'est moins sûr même s'ils apprécient vraiment le fait de s'aimer et de vivre ensemble, ce qu'ils font depuis un mois maintenant. Et tout va si bien…
Et l'amour dans tout ça ? Ce serait de pouvoir tout quitter pour l'autre, mais alors l'un des deux fait des concessions qu'il reprochera tôt ou tard à l'autre, à la moindre difficulté, au moindre accrochage, pas si simple tout ça, non vraiment pas si simple.
Balade la main dans la main, on se croirait à des années-lumière de la mer qui n'est pourtant qu'à trente kilomètres de là, avec tous ses avantages et son bruissement lancinant qui module les accents des marées jour et nuit.
Camilla aime cette région, ce pays, ses racines, et tout ce qui va avec.
Sous un ordre apparent, le désordre intérieur est sans doute toujours là. Parce que si l'ordre intérieur était fort et solide, il n'aurait nul besoin d'un ordre apparent qui ne veut rien dire… pense Camilla, ce qui n'effleure absolument pas la pensée de Karl qui raisonne autrement à la fois de manière cartésienne et avec un bon sens simple : on veut vivre ensemble, alors on fait un choix pour y arriver…
Trop simple pour Camilla qui complique un peu tout sauf en ce qui concerne les hommes avec lesquels la situation simple qu'elle propose est en général la plus

logique et la plus pragmatique.
Mais là ou logique et pragmatisme vont de pair, quelle place laisser à l'intériorité qui elle, arrivée à un certain stade de l'évolution, est alors capable ou pas, de laisser en ordre tout ce qui se présente en ne comptant que sur la justesse ?
Camilla n'en est peut-être pas encore là, et sur les marches qui lui restent à monter, comment s'y prendre pour parvenir au sommet quand on est encore au bas de l'échelle ?
Karl laisse aller ses pensées, s'y remettant en question aussi, mais c'est difficile.
Prêts ou pas ? Le test ultime sera vécu ce soir quand Camilla livrera son choix, et quand il y répondra ou pas !
Test de vérité partielle dont la vie se saisira pour aller de l'avant ou faire un pas en arrière… avec ou sans l'autre ?

Journée magnifique qui s'est soldée par une partie de jambes en l'air – Karl a adoré cette expression qu'il ne connaissait pas – dans le salon, sur le canapé puis dans leur chambre, les laissant comblés et heureux comme s'ils n'allaient jamais se quitter.
Un dîner tranquille en tête à tête après un dernier bain de mer, dans une atmosphère illuminée de bougies dont les flammes leur font la fête.
Et le verdict pour le dessert.
Un fondant au chocolat rapporté de chez le meilleur pâtissier de la ville, tant qu'à faire, autant se régaler.
– Alors, où en sommes-nous après cette journée délicieuse que j'aimerais prolonger à l'infini ? demande

Karl les yeux brillants, il a l'air encore plus cool que d'habitude, c'est dire ! pense Camilla qui lui sourit.
– Toi d'abord, vas-y, répond-elle malicieuse et un peu nerveuse.
– Si tu y tiens ! OK, voilà, je t'ai vue vivre ici, tu ne travailles pas, tu dois avoir de quoi te le permettre, moi je n'ai pas cette chance, il faut que je gagne ma vie pour m'assumer et assurer notre couple. Et je ne vois vraiment pas ce que je peux faire ici, spécialement dans cette ville. Or j'ai une société de communication qui marche super bien à Los Angeles, la laisser tomber ne me paraît pas être une solution, et tu sais ce que c'est, si je la laisse à mes collaborateurs, cela n'ira pas tôt ou tard. Donc, je suis obligé de rentrer et de continuer, dit Karl sur un ton sérieux, il semble avoir vraiment réfléchi à ce sujet, et c'est cohérent…
– Je comprends, tu as raison, je ne travaille pas en ce moment, et je peux me le permettre, même pour nous deux, mais je sais qu'à terme cela posera des problèmes, et comme toi, je n'en veux pas… Je te dis avec tout mon amour, je ne sais pas quoi faire. Tu as une vie à L.A., et peut-être même une petite amie qui va me voir arriver d'un mauvais œil, y compris pour des vacances ! Je ne sais pas Karl, vraiment pas, et je ne me vois pas quitter cette maison que j'adore et dans laquelle je suis si bien. Non, je ne sais pas, dit Camilla en baissant les yeux parce qu'elle a la larme à l'œil.
Karl s'est rapproché pour la prendre dans ses bras, elle se laisse faire, et se blottit contre lui. Tendrement, il lui prend la main et dépose un baiser sur l'intérieur de son poignet, la regarde et lance :

– Apparemment, ni toi ni moi n'aimons assez l'autre pour faire ce qui serait, à notre âge, une vraie folie, c'est-à-dire : n'importe quoi, et c'est plutôt rassurant. Le contraire m'inquièterait !
– Oui, tu as raison. N'importe quoi ne serait pas dans l'ordre d'un amour pleinement assumé, ni d'une responsabilité lucide et sage. Tu as raison, mais alors ? Je n'imagine même pas devoir te quitter bêtement alors que nous nous aimons, c'est évident, lance Camilla.
– La seule solution serait que tu viennes passer deux ou trois mois en Californie avec moi, et nous verrons ce qu'il en ressortira, moi je ne peux pas pour l'instant rester ici, le boulot m'attend. Mais toi, tu es libre comme l'air, libre, quel luxe ! Viens, je te le demande. Please! dit Karl en la serrant dans ses bras. Tartar sous la table basse a passé son museau, il sent bien que quelque chose de grave est en train de se passer, il ne bouge pas pour se faire oublier.
– Karl, je ne peux pas décider ce soir, j'ai besoin d'un peu de temps. Si tu pars dans une semaine je te rejoindrai, mais je ne sais pas ce soir, je suis bouleversée… Et j'ai peur, dit Camilla.
– Peur ? Tu n'as pas à avoir peur. Tu peux me rejoindre, oui, c'est comme tu veux, je veux que tu sois à l'aise avec ta décision, quelle qu'elle soit, nous ne sommes plus des enfants, soyons donc adultes, et avisons en temps et heure, à notre rythme… ajoute Karl.

Camilla frissonne comme quand elle était petite et ne

pouvait pas se décider entre deux gâteaux, deux bonbons, que le choix lui semblait insurmontable, elle a grandi mais cette séquelle du passé lui pèse. Elle se retrouve entre deux chaises, et son désespoir de voir partir Karl lui paraît insurmontable ! Pourtant il y a seulement deux ou trois ans, elle serait partie seule au bout du monde sur un coup de tête, mais ce n'est plus le cas, même pour et avec Karl. Ce qu'elle a du mal à comprendre, pourquoi ?
La nuit est bien avancée quand ils vont se coucher, Tartar sur les talons, mais Karl lui interdit la chambre, et il redescend dans son panier au salon, Tartar comprend très vite, il trouve ce soir sa maîtresse très triste et cet homme n'est même pas capable de la réconforter ! Dégoûté, il se couche en boule et s'endort rapidement.
Et tandis que deux destins s'affrontent sans pouvoir faire pencher l'un dans la balance de l'autre, Camilla et Karl s'endorment dans les bras l'un de l'autre en se disant que demain sera un autre jour, une nouvelle opportunité, une nouvelle fois qui prendra corps ou pas, et qui sait ? la fois qu'ils attendaient chacun, depuis toujours et qui risque de leur échapper parce qu'il est inévitable de ne pas se compliquer la vie quand face à face, un homme et une femme s'aiment, oui, mais…

Charlène est heureuse, la pièce marche très bien, elle a eu avec Adjani tous les honneurs d'une presse dithyrambique, Alex est très présent, elle se sent bien, n'a jamais été aussi épanouie, tout va bien, et toutes les femmes autour d'elle l'envient !
Finalement Alex lui a dit qu'il se sentait moyennement bien dans son petit appartement, et qu'il réfléchissait à en louer un pour eux deux sur Paris, le temps de la pièce.
Ce qui n'est pas pratique pour Charlène qui ne se voit pas déménager en plein spectacle.
– Tu ne déménages pas, tu viens quand tu veux, mais moi je suis à l'aise et toi aussi ! a dit Alex.
Il a raison, pense Charlène, mais les femmes sont ainsi faites qu'il leur faut toutes leurs petites affaires à portée de main, et qu'elles veulent le beurre et l'argent du beurre alors que le beurre pourrait largement leur suffire. Idem pour les hommes, en général. Et voilà comment la vie se complique alors qu'ils ont tout, et au-delà, pour vivre bien et profiter de la vie en privilégiés qu'ils sont tous deux…
C'est toujours la même chose, quand on a tout, on veut plus, si seulement on pouvait se contenter de ce que l'on a. Ce serait trop simple.

Charlène qui a vécu en solitaire, a voyagé seule, a toujours tout fait toute seule, aime vraiment sentir la présence d'Alex qu'elle apprécie au-delà de ce qu'il peut imaginer de leur relation, elle vit sur un petit nuage où leur couple domine les situations, dans les bras l'un de l'autre, ils sont heureux, leur confiance l'un en l'autre est totale et la vie s'écoule à Paris avec la certitude qu'après cette pièce qui va durer trois mois, ils partiront tous deux quelque part en amoureux toujours, quelque part où la vie vaut la peine d'être vécue à deux, en osmose, mais dans la liberté totale de travailler à leur rythme et où le vent de l'inattendu les emmènera à nouveau.
Alex a fait une exposition d'un mois à Paris, dans une petite galerie à Saint-Germain-des-Prés, une fois n'est pas coutume, lui qui est habitué aux galeries prestigieuses est resté libre de ses choix. Stella son agent est en vacances, à New York probablement, où elle prépare la saison, elle ne rentrera que mi-septembre. Alex sent qu'il devra encore sévir, il a envie d'une période sabbatique y compris pour les expos, même s'il continue de peindre où il se trouve, d'ailleurs il peint à Paris aussi, et c'est avec ces nouvelles toiles qu'il vient de faire cette exposition d'un mois, en douce, il faut bien le dire !
La presse en a parlé bien sûr, mais il a calmé les critiques afin de passer inaperçu de certains, et comme c'est la période des vacances, pari à moitié tenu.
Charlène a adoré ses toiles ocre pleines d'un soleil imperceptible qui leur donne une lumière particulière

et quelque peu ombrée/tamisée, c'est magnifique lui dit-elle.
Alex et Charlène sont heureux, en tant qu'artistes, ils s'offrent une vie commune particulière à Paris, chacun dans son appartement que visite l'autre le temps d'un moment ou parfois d'une nuit, mais avec cette liberté totale dont la créativité d'Alex a besoin. Charlène a toujours vécu seule, elle ne peut en effet travailler avec quelqu'un dans son appartement, excepté Alex, mais il s'en est retiré et sans doute est-ce pour cela ? Allez savoir !
Dans un Paris fin de vacances, l'espace des rues et avenues est plus accueillant, plus aéré qu'en pleine saison, et cette pièce, jouée un soir en français, un soir en anglais, attire tous les visiteurs francophones et anglo-saxons, c'est une très bonne idée du metteur en scène Carlo, et c'est en plus une première, jamais personne n'avait essayé, c'est un succès.
Le couple profite de Paris, de la bulle théâtre qui le lui rend bien, tout le monde aime Charlène version France, elle qui a des origines diverses, mélangée, cosmopolite en diable, elle séduit les uns, est admirée par les autres, et ne fait aucun cas de ces amours ponctuels qui lui font plaisir, mais qu'elle sait volages et versatiles…
Alex aime Charlène qui l'aime, il va souvent voir la pièce, dit ce qu'il en pense le soir au souper, et ne fait aucun cas non plus de ces ambiances qui bougent au soir le soir, et font de chaque représentation un spectacle unique dépendant de chaque comédien, de chaque public toujours différent, et de l'humeur du

jour qui s’y synthétise, c’est à la fois étonnant et parfaitement logique, c’est à la fois émerveillant car il y a des soirs où l’état de grâce est perceptible, et inquiétant car la troupe ne sait jamais ce que sera vraiment la représentation.

Main dans la main, et cœur à cœur, Charlène et Alex suivent les rives folles que découvrent les artistes quand de concert, ils vivent ensemble à la fois des choses différentes et si familières de part et d’autre.
La vie est belle, le couple est heureux, Alex en oublierait presque sa maison, son village, et Léonie qui doit s’y ennuyer un peu ou apprécier son nouveau statut de gardienne/gouvernante, plus léger, dont elle doit peut-être profiter ?
Alex en parle un peu à Charlène qui tout à son spectacle et au présent, écoute d’une oreille distraite. Et puis ce prénom, Léonie, est si ancien, si vieux jeu, que ça la fait rire, ce qui peine un peu Alex. En effet Léonie n’est ni ancienne ni vieux jeu ! Mais inutile de justifier quoi que ce soit ou de prendre la défense de Léonie qui n’a nul besoin de ça, d’autant qu’elle n’imagine même pas l’existence de Charlène, et ne sait pas où est Alex…

Et la vie va, continue, fait sa fête à ceux qui s’aiment, et rôde autour d’autres qui sont en potentielle ouverture, prêts à une rencontre, quelle qu’elle soit.
C’est la vie, on n’y pense pas, mais elle regorge de surprises dont nous sommes les destinataires inconscients.

Et pour l’heure, Charlène et Alex sont heureux, ce qui se fête et se vit, sans trop se poser de questions, ils ont de la chance, ils ne s’en posent aucune !

Léonie a raflé tous les journaux de la Maison de la presse du village. Elle a acheté des pâtisseries pour elle et le jardinier qu'elle a invité à goûter, il travaille aujourd'hui, une tonte de la pelouse, et il fait chaud.
En rentrant, elle peint durant une heure, puis s'installe dans l'atelier devant la fenêtre d'où elle voit tout le jardin, donc elle verra arriver son invité.
Il se mettra au travail, et elle descendra pour sa pause goûter vers seize heures trente. C'est un rituel qui s'est peu à peu installé, et ils y tiennent tous deux.

Les journaux déversent des nouvelles sans intérêt, en été c'est toujours la même chose, ils n'ont rien à dire, donc ils le disent quand même, mais mal.
Léonie parcourt les entrefilets, les articles, lit entièrement certains d'entre eux, et soudain son regard fixe, incrédule, l'article d'un critique sur une exposition d'un mois que fait ou qu'a fait Alexandre Font, à Paris, à Saint-Germain-des-Prés !
Alors ça ! C'est incroyable ! Elle était à Paris à ce moment-là et aurait pu le croiser !
Léonie se met à calculer les dates qu'elle regarde de plus près, et oui, c'est ça, l'exposition a commencé deux jours avant son départ de Paris, quand elle est

rentrée à la maison, il était à Paris, depuis sans doute quelques jours ? Ça alors ! Et Léonie de se demander s'il était à Paris depuis son départ d'ici, ou s'il y est allé pour l'exposition ? Et comme elle ne peut pas savoir, en fait, alors elle laisse tomber, quelle importance ? Monsieur Alexandre sait ce qu'il veut, il n'a pas de compte à lui rendre, mais Stella n'est pas au courant, ça c'est sûr. Donc, pense Léonie, il a peint d'autres toiles ailleurs, avant l'expo, puisqu'il n'en a fait récupérer aucune ici…

Léonie est un peu étonnée quand même, mais bon. Le jardinier, qui vient de passer le portail, lui fait un signe de la main auquel elle répond.
Elle continue de parcourir les articles très instructifs finalement des journaux qu'elle a achetés ce matin...
Et découvre dix minutes plus tard que monsieur Alexandre file le parfait amour avec une comédienne ! Cette femme est jolie, c'est sûr ! Tant mieux, se dit Léonie, contente pour son maître.
Décidément la journée est riche en enseignements !
Léonie épuise tous les journaux, plus rien d'intéressant, mais elle a été bien inspirée de les acheter ce matin, finalement elle en sait plus sur les déplacements de monsieur Alexandre que Stella son agent et sans doute que la plupart de tous ceux qui le connaissent et sont en vacances à l'autre bout du monde.

Léonie descend enfin, elle ne dit mot de sa découverte matinale au jardinier, elle estime que cela ne le

regarde pas. Elle ne dira rien au village non plus, et à moins que quelqu'un ait lu ces journaux, tout ça passera inaperçu. C'est bien mieux comme ça, éviter toutes les questions et les curiosités au sujet de monsieur qui a le droit de vivre sa vie comme il l'entend.

Léonie devient lionne dès qu'il s'agit de son maître qu'elle défend bec et ongles ! Ce qui, pour l'heure, n'est pas d'actualité.

Le goûter est prêt, il est seize heures trente pile !

Le jardinier est ponctuel, il enlève sa casquette pour se passer la tête à l'eau du robinet du jardin, se recoiffe avec les mains, et vient tête nue s'asseoir face à Léonie, à l'ombre du tilleul devant la porte de la cuisine.

– Tu veux du café ? Ou autre chose aujourd'hui ? demande Léonie en souriant.

– Je veux bien un grand verre d'eau puis un café allongé, merci beaucoup Léonie, tu es une mère pour moi ! lance le jardinier, comme l'appelle Léonie.

Léonie revient avec une bouteille d'Evian, et la cafetière qu'elle met sur la table. Elle prend la même chose.

Les gâteaux trônent au milieu de la table, elle avance le plat vers son invité.

– Tu te sers, je sais que tu les aimes tous, tu peux tous les manger ! dit Léonie en riant…

Le jardinier se sert, la religieuse au chocolat d'abord, puis une pomme de terre aux amandes, il adore, Léonie prend un éclair au chocolat qui lui suffit, et ils bavardent tous deux tranquillement. Lui parle de ses

deux enfants en vacances chez leurs grands-parents, ils lui manquent, l'ambiance de la maison a changé sans eux, et sa femme est partie hier pour couronner le tout, elle passe voir une cousine d'abord puis rejoint les enfants chez ses parents.
– Alors te voilà célibataire et sans enfants ? Mais tu as du travail, et tu vas voir cela va passer très vite. Si tu ne veux pas venir pour les rejoindre, c'est bon, tu peux, je ferai bien sans toi pendant huit jours, n'hésite pas, lui dit Léonie.
– Non, j'ai besoin d'argent, les rentrées scolaires des enfants coûtent de plus en plus cher, et j'ai besoin de travailler. Je te remercie, dit le jardinier entre deux bouchées.
– Comme tu voudras ! Sers-toi, eau, café ? propose Léonie.
– Merci, cette pause est vraiment agréable, et ces gâteaux délicieux ! Bon, je vais y retourner. Il fait chaud aujourd'hui ! dit le jardinier en se levant.
– Si tu es seul demain, puisque tu viendras un peu plus tard, on peut dîner ensemble, je t'invite, tu ne vas pas dîner tous les soirs tout seul ! Si ça te dit, je ferai du lapin à la moutarde, le soir c'est sympa. Tu es le bienvenu, dit Léonie en se levant aussi.
– Merci beaucoup vraiment, j'ai l'air si désemparé tout seul ? C'est vrai que la maison semble vide ! C'est avec plaisir que j'accepte ton invitation… Merci Léonie, si je ne te revois pas tout à l'heure, alors à demain, dit-il en s'éloignant.

Léonie aime bien le jardinier, et elle ne sait pas trop

pourquoi elle a eu envie de l'inviter à dîner, mais ça les changera tous les deux, âmes en peine, et en quête d'un peu de complicité, d'amitié, d'échange et de convivialité…
Ce soir-là, après avoir peint deux heures après dîner, elle est allée se coucher en pensant à monsieur qui prend du bon temps à Paris, et à sa jolie dulcinée qu'elle est sûre de voir un jour ou l'autre débarquer avec lui…
Douce nuit, belle nuit, repos tranquille dans le silence d'une nature qui la berce de ses bonnes ondes, Léonie profite de chaque instant, qu'elle dorme ou pas, oui, chaque instant, une petite fête que la vie offre, cadeau, charge à chacun d'en voir le côté positif.

Lucie à Rome est comme un poisson dans l'eau.
Ce qui fait rire Georgio qui lui apprend la ville pour l'y lâcher ensuite, quand elle en est bien sûre. Elle se sent bien en Italie, elle se découvre, et se trouve un peu italienne, comme si elle avait déjà vécu dans ce pays. Et cette sensation familière lui plaît tout en l'étonnant. La lumière y est belle, et ses photos aiment ça. Et puis, elle se sent protégée par son ami Georgio avec lequel elle a une relation clairement particulière. Il est le frère, sûrement, le père un peu, la mère parfois, et c'est un sentiment étrange qui envahit Lucie quand elle est à Rome avec lui.
C'est vrai, pour elle qui est orpheline et n'a pas connu son père ou si peu, c'est une sensation étrange et en même temps bienvenue.
Ses photos plaisent, se vendent bien, et son employeur actuel voudrait bien miser sur elle, mais elle va repartir. Il essaye donc de la raisonner, elle en parle à Georgio qui lui redit qu'elle est chez elle ici, il ne veut aucune participation de sa part comme elle le lui a proposé, et lui garantit logement et même nourriture, mais là, Lucie se montre inflexible, si elle reste elle tient à participer aux courses. Georgio a haussé les épaules, sans être d'accord. En effet si elle fait les courses et s'occupe de gérer la femme de ménage, il

trouve ça suffisant.
– Mais on ne va quand même pas s'engueuler pour ça, non ? Arrête de compliquer les choses, tout est très simple ! On n'en parle plus, et en plus, tu n'es même pas encore sûre de rester alors si tu veux bien, nous en reparlerons si besoin est ! lance Georgio…
Ce à quoi Lucie ne répond rien, il a raison bien évidemment, se dit-elle, et elle l'aime aussi pour ça. Un vrai frère.
Pour Lucie la vie en Italie est reposante, avec l'épaule de Georgio qu'elle sait là, quoi qu'il arrive. Oui, c'est reposant.
Alors qu'elle repart pour la Toscane pour un reportage photo, Camilla l'appelle, la croyant à Paris, mais elle répond d'Italie, ce qui étonne Camilla qui ne sait pas qu'elle est chez Georgio, ce dont l'informe Lucie.
– Mais tu veux dire que tu vis chez lui ? Tu es avec lui ? demande Camilla étonnée.
– Je vis chez lui, mais pas comme tu le penses, non, c'est mon frère, on est amis. Et j'ai trouvé un job pour quelque temps, là je vais prendre le train, je n'ai pas trop le temps de te parler, mais je te rappelle dans une petite semaine, dit Lucie d'une voix souriante.
– Mais Georgio n'a jamais été un frère pour une femme, c'est un scoop, ça ! lance Camilla suffoquée.
– Eh bien pour moi, si, c'est un frère, et je suis sa sœur ! Et on aime ça tous les deux, il n'y a que cet amour-là entre nous, juste ce dont j'avais besoin… dit gaiement Lucie.
– Tu m'étonneras toujours, et Georgio aussi ! Quelle aventure ! J'étais à des années-lumière de penser que

tu pouvais être à Rome ! Et pourquoi tu ne me l'as pas dit ? demande Camilla.
– Mais parce que je ne pensais pas que c'était si important de te téléphoner pour ça ! Et puis tu vivais avec Karl qui te prenait tout ton temps, sans t'intéresser vraiment à ce que nous faisions ! Voilà pourquoi… répond Lucie qui trouve que Camilla exagère.
Puis elle écourte la conversation parce qu'elle vient d'arriver à la gare, dit au revoir à Camilla et se précipite pour voir sur quel quai elle doit prendre son train, quand arrive son boss, étonnée de le voir là, il lui dit qu'il part avec elle. Ah bon ? Bizarre ! C'est la première fois qu'il l'accompagne, et comme il a une Alfa Roméo, elle se demande pourquoi il prend le train… Mais au fond ce n'est pas mon problème, se dit Lucie de bonne humeur.
Le train démarre enfin, les voilà partis pour la Toscane, il paraît que c'est superbe, et Lucie s'en réjouit.
Elle s'endort un peu dans le train, le voyage lui paraît donc court, elle a dormi une bonne heure sur une heure et demie de voyage. Elle est bien reposée. Son boss a commandé un taxi qui les emmène dans une auberge luxueuse et ravissante où ils déposent leur valise. On leur a donné une chambre communicante que Lucie n'ouvre pas.
Et ils repartent tout de suite pour visiter le petit village qu'elle doit photographier. Le taxi les attend pour les véhiculer jusque-là, il est à peine dix heures et demie et la lumière est belle voire magnifique.
Lucie se met au travail et ne voit la vie qu'à travers

son objectif, c'est superbe. Absorbée par son travail, elle ne voit pas le regard de son employeur sur elle. Le chauffeur de taxi, lui, croit qu'ils sont ensemble, ce qu'elle constate lorsqu'il les ramène à l'auberge vers quatorze heures, pour un déjeuner tardif, comme en Espagne, note Lucie contente de sa matinée de travail.

Tino son employeur n'est pas très causant, il observe beaucoup, et semble content d'être là.
C'est au dessert qu'il se lâche un peu, il est déjà presque dix-sept heures, et Lucie est plutôt silencieuse aussi.
– Je suis venu car je voulais te voir travailler, j'ai une proposition à te faire, et elle dépendait de ton travail aussi, c'est pourquoi j'ai voulu t'accompagner. Nous avons encore plusieurs jours à passer ensemble, demain nous retournerons au village vers la même heure, dit-il avant de boire une gorgée de Chianti rosé, qui tape sur la tête de Lucie qui n'en a donc pas pris, avant de continuer :
– Je vais monter une autre société, plus petite, plus artistique, plus innovante, plus fantaisiste, et je voudrais t'y associer et te confier la présidence, ça te dirait ? demande Tino sur le souffle, mais d'un ton assez ferme.
Lucie est bouche bée. Elle le regarde, heureusement qu'elle porte ses lunettes de soleil car il pourrait voir son regard éberlué. Elle s'attendait à tout sauf à ça ! Immobile, elle ne répond pas, prise de court…
– Je ne sais vraiment pas quoi dire, dit-elle d'une voix sincèrement étonnée…

– Eh bien dis oui ! répond Tino en riant.
De fait il avait peur qu'elle dise non d'emblée, il est donc rassuré qu'elle ne sache que dire, car ça peut s'arranger.
– C'est une opportunité pour toi, ajoute Tino qui continue : j'ai confiance en toi et je trouve que tu es une véritable artiste, de plus ton authenticité fait de toi une personne fiable, et j'en ai besoin, tu diras cash tout ce que tu penses, j'en suis sûr, et si tu n'es pas d'accord aussi, j'ai besoin de toi, Lucie, et c'est pour ta carrière une chance, bien que je sache que ce n'est pas ça qui te décidera, lance Tino plutôt persuasif.

Lucie note qu'il est psychologue et qu'il la connaît bien, assez pour savoir qu'elle n'est intéressée ni par le pouvoir ni par un plan de carrière, elle ne fonctionne pas ainsi, elle est trop spontanée et surtout libre.
– D'une certaine façon, je suis flattée, mais je note surtout que tu me connais mieux que certains de mes amis proches, et ça c'est vraiment étonnant pour moi. Est-ce que je peux te donner ma réponse dans deux jours ou quand nous rentrerons à Rome ? demande Lucie l'esprit plus fluo que jamais…
– Bien sûr, cela demande réflexion, je le comprends, prends ton temps, et dis-moi… répond Tino laissant sa phrase en suspens.
Le sujet est clos, et ne sera pas abordé, Lucie le sait, jusqu'à ce qu'elle ait donné sa réponse.
Le reste du séjour dédié à la photo et à son travail séduit encore plus Tino qui veut cette femme comme associée…

Et Lucie, sans se prendre la tête, racontera son séjour photo en Toscane, et cette proposition à Georgio parce que, après tout, avant tout, un frère, ça sert aussi à ça…
Le retour est gai, elle découvre un Tino qu'elle ne connaissait pas, prêt à rire, plein d'humour, sent-il de son côté qu'elle est prête à basculer et à rester, à accepter sa proposition ? Il a du feeling Tino, et Lucie n'a pas encore dit oui, certes, mais elle n'a pas dit non. Elle est tentée. Il le sait, le voit, le sent…
– Si tu te décides, sache que le logement n'est pas un problème, c'est important que tu le saches avant de prendre ta décision. J'ai un petit appartement de cinquante mètres carrés environ dans le centre et je suis prêt à te le prêter la première année, tu n'auras rien à payer, un logement de fonction en quelque sorte. Ensuite, on verra, ou bien tu trouveras mieux, ou tu paieras un loyer modeste, je ne sais pas encore, mais on verra. Donc pas de problème de logement. Tout est là à tes pieds, réfléchis bien, mais surtout prends la bonne décision, c'est une merveilleuse opportunité pour nous deux, dit Tino un peu plus grave.

Et Lucie aime qu'il dise… « pour nous deux »… parce que c'est vrai, et contrairement à tous les machos qu'elle a pu rencontrer, il est honnête et n'en rajoute pas genre misogyne qui se la pète… Ce qui est plutôt rassurant.
C'est un mec bien Tino, elle ne l'avait jamais vu autant depuis deux mois, mais vraiment, il est bien.

Lucie ne sait rien de lui hormis sur le plan professionnel, et c'est très bien comme ça. Mais elle a envie d'en savoir plus. Parce que oui, c'est un homme bien.
Ce que de son côté Tino se dit également au sujet de Lucie, oui, c'est une jeune femme bien. Juste fluo en diable ! Mais c'est follement gai avec l'air passionné et sérieux qu'elle a quand elle travaille, pour d'aussi beaux résultats, très artistiques.

Tino la dépose en bas de chez Georgio qu'il a vu une fois, et qu'elle lui a présenté comme son frère, ce que Tino a pris au premier degré, lui qui est persuadé que Lucie a des origines italiennes.
– Je te vois demain, tu viens au bureau avec ta réponse, et nous planifions ta prochaine séance photo, nous examinerons de près celles que tu viens de faire pour choisir les meilleures, je fais une présélection et nous verrons ensuite ensemble. Repose-toi bien, la journée sera longue. Ciao ciao… A domani beauty ! lance Tino qui est descendu du taxi pour lui dire tout ça !
Il est déjà parti quand Lucie ouvre la porte de l'immeuble, Georgio n'est pas encore rentré quand elle ouvre la porte de l'appartement, mais le temps de regagner sa chambre, elle entend la porte d'entrée, plante là sa valise et se précipite pour l'embrasser. Mais c'est une femme qui vient de rentrer, dix-sept ans à vue de nez, belle comme un cœur, elle sourit à Lucie et l'embrasse en disant :
– Emilia, tu es Lucie ? Je suis la filleule de Georgio,

la fille de son meilleur ami… Je suis venue passer quelques jours à Rome sans prévenir, je ne savais pas que tu étais là, mais je repars ce soir, mon père vient me chercher, dit-elle.
– Bonjour Emilia, tu peux rester si tu veux, on s'arrangera toujours… dit Lucie prise de court.
– Non, non, j'ai vu mes potes, c'est bon, je repars, et puis papa vient me chercher, il paraît que tu fais des photos ? J'adore ça, moi aussi, j'en fais tout le temps, mais avec mon portable, et je sais ce n'est pas pareil ! dit Emilia admirative.
– Bon, je vais ranger mes affaires, tu peux venir si tu veux, je n'en ai pas pour longtemps, et ce serait bien de préparer un thé, tu veux bien ? demande Lucie rieuse.
– OK, je fais le thé, et tu reviens vite ! dit Emilia en se dirigeant vers la cuisine ouverte du loft.
Lucie a été surprise par Emilia, elle attendra donc qu'elle soit partie avec son père pour raconter son séjour à Georgio dont elle a besoin de l'avis, c'est très important pour elle, bien qu'elle ait déjà pris sa décision…
C'est entre filles qu'elles prennent un thé parfumé, Georgio adore le thé dont il est toujours largement et originalement approvisionné.
Lucie décompresse, respire, ressent cette vibration singulière que Rome émet en permanence, et se dit que finalement, elle aime cette ville qui va devenir sa ville adoptive. Car elle le sait déjà, elle compte rester.
Lucie et Emilia ont préparé un dîner fou, copieux, avec des tas de petites entrées sur la table pour l'apéro

suivi d’un plat de linguinis à l’ail, bien corsé, et succulent. Simple mais cordial.
Le père d’Emilia est arrivé vers dix-sept heures, il est grand et beau comme un astre, se dit Lucie qui fait quelques photos de la soirée, Georgio est arrivé en dernier avec deux bouteilles d’un vin superbe.
La soirée est conviviale, le père d’Emilia est très drôle, plein d’entrain, sa fille est très fière de lui, et Lucie peut comprendre.
Et dans Rome qui vibre en cette nuit de fin d’été encore très chaud, c’est la fête chez Georgio qui est heureux, entouré de ceux qu’il aime, comme un coq en pâte, c’est le cas de le dire… C’est le rire aux lèvres que partent Emilia et son père, et c’est épuisée que Lucie regagne son lit tandis que Georgio regarde Rome par la fenêtre immense grande ouverte sur cette ville ronronnante où il fait bon vivre.
Et la nuit se tait peu à peu dans le silence du loft qui s’accorde quelque répit avant que ses locataires ne repartent en campagne, mission boulot…
Même les rêves à Rome prennent des libertés qui parfois sont proches de la réalité tout en la fuyant.
Et le sommeil de Lucie se souviendra des siens, entre réalité et fiction objective, un mélange qui n’est possible que lorsque l’on sait faire les choix qui s’imposent.

Karl est en Californie, seul, avec une ex-petite amie qui essaye de s'accrocher à lui dès son retour, et qu'il a du mal à ramener à la raison de leur rupture.
Dans le cercle infernal de ces amis qui n'en sont pas, et demeurent donc superficiels, comme beaucoup aux États-Unis, Karl, qui s'est éloigné durant trois mois, ne voit plus les choses de la même façon. Camilla lui manque, c'est un fait, et il ne sait même pas si elle viendra le rejoindre pour prendre des vacances et la température de L.A.
L'avoir laissée dans sa maison de rêve, libre et autonome, le renverse d'un certain désespoir, comment pourront-ils continuer à vivre leur histoire d'amour à distance ?
Karl a joué les super cool mais ne l'était pas vraiment sur la fin de son séjour en France, il n'aimait certes pas l'idée que Camilla ne viendrait pas avec lui, mais elle n'a pas pu se décider, c'est aussi un fait, et c'est désolant pour Karl qui a maintenant du mal à vivre sans elle, il s'en rend compte.

La Californie est magnifique, ne serait-ce cette menace latente de tremblement de terre à laquelle on finit par se faire, et cela semble soudain incroyable à Karl qui y pense malgré lui.

La vie sans Camilla est assez terne, il voit et constate tous les défauts des Américains dont la superficialité est pour lui, le pire. Très professionnels, ils sont très amicaux mais superficiels, rien à voir, mais c'est maintenant flagrant pour Karl qui a vu et expérimenté la France à haute dose, y compris en amour. Et c'est franchement différent ! Trop. Cela ouvre les yeux sur d'autres horizons très prometteurs, et quand on parle du rêve américain, Karl maintenant le compare à la réalité d'une raison française qui fait passer l'essentiel en premier. C'est du moins ainsi qu'il le ressent après ce séjour en France et ces personnes rencontrées dont Camilla est pour lui, la reine…
Une personnalité qui suit son propre mouvement, y compris en amour, et cela n'a rien à voir avec l'amour en soi, mais avec ce Soi qui mérite son propre équilibre de rester juste et droit dans sa vie. Karl a maintenant une tout autre approche des gens et des villes, de la mer et des femmes, c'est fou, pense-t-il ! Et son souhait le plus cher est de revoir Camilla, de vivre avec elle, de l'épouser peut-être, ce qu'elle refuse car elle tient trop à sa liberté pour le moment, et il trouve qu'elle a bien raison.

Les filles sont belles en Californie, mais ce n'est pas pareil. C'est une autre façon de voir l'avenir et les choses, le présent et ses facéties, jamais Camilla ne fumerait par exemple, alors qu'ici la marijuana est si courante qu'elle est devenue une sorte d'habitude qu'on a du mal à refuser, mais qu'il refuse depuis son retour de France.

Oui, bien sûr c'est le cas dans tous les pays, mais en France, par exemple, Camilla n'y a jamais touché, ce qui étonne vraiment Karl.
Ce n'est qu'un détail mais très éclairant sur une personnalité forte qui n'a pas besoin de cela pour passer à certains actes ou tout simplement s'amuser. Et c'est vrai que le rire et l'essentiel n'ont besoin d'aucune drogue pour faire valoir leurs droits et avantages. La lucidité en tout étant une partie de l'éveil de cette conscience humaine dont certains passent leur temps à éteindre la lumière.

Désemparé, Karl n'est plus tout à fait le même, ses potes s'en rendent bien compte, surtout Chris, son meilleur ami. Il est vrai que chaque expérience, chaque voyage, chaque rencontre, sont autant de marches que l'évolution intérieure grimpe comme elle le peut, et laissent des traces dans toute intériorité. Karl n'était pas préparé à tout ça, lui le musculaire respiratoire comme le qualifient ses potes californiens, super cool, ne trouvant jamais rien de trop grave, tout problème ayant sa solution quand on le veut, bref ! Cette histoire avec Camilla qui le met devant un défi, un véritable enjeu dont il ne gère rien. Il n'a pas l'habitude. Et bon gré mal gré, Karl ressasse cette histoire, mais pourquoi n'a-t-elle pas voulu venir avec lui, même pour deux semaines ? Il ne comprend pas du tout. C'est irrationnel pour lui. Ils en parlent avec Chris, et ce dernier sourit, Karl, avec les filles, a tout en main d'habitude, c'est facile pour lui, elles sont folles de lui, et ne lui disent jamais non ! Il fallait bien

une Française pour lui dire non… Cela fait sourire Chris qui constate à quel point son ami Karl tient de manière tout à fait inhabituelle à Camilla. Inhabituelle dans le sens où Karl ne se prend jamais la tête pour une femme, mais ici, en Californie ce sont plutôt des filles, comme on les appelle, elles sont jeunes, belles, mais sans grand mystère, et d'après ce que lui dit Karl, Chris se rend bien compte que Camilla est tout à fait différente. C'est pourquoi sans doute Karl est si malheureux, il ne regarde plus les filles, ça c'est nouveau, pense Chris.
– Mais elle va venir, tu vas voir, elle aura bientôt envie de te revoir. J'en suis sûr, tu verras, dit Chris pour remonter le moral de Karl.
– Bof, tu n'en sais rien du tout ! Qu'est-ce qui te fait dire ça, si ça se trouve, je ne la reverrai plus jamais, elle est à la fois ancrée chez elle sur cette plage sublime, et parfaitement imprévisible ! Ici j'ai toujours une longueur d'avance sur les filles, avec Camilla, jamais… On ne sait jamais ! Elle en a peut-être déjà trouvé un autre, c'est te dire ! Une vraie torture mentale, voilà ce que je vis… lance Karl l'humeur sombre.
– Mais ne dis pas de bêtises, c'est une femme amoureuse, elle ne peut pas avoir déjà trouvé quelqu'un, tu es là depuis une semaine… dit Chris en riant.
– Justement, une semaine c'est à la fois court et très long, tu vois l'effet que cela me fait, j'ai l'impression que ça a duré une éternité cette séparation d'une semaine, et Camilla est capable de ne pas attendre juste parce qu'elle est comme ça ! Avec cet Italien,

elle n’a pas hésité une seconde quand je suis arrivé, d’ailleurs j’ai du mal à comprendre tout ça… avec les autres filles, l’histoire est écrite à l’avance, avec Camilla, il faut s’accrocher car les rebondissements sont constants, elle rend les mecs fous, sauf le fameux peintre qui s’est barré lui, il avait peut-être compris ? Je n’en sais rien, je m’en moque, je l’aime cette femme ! dit Karl plus que dépité.
– Je ne t’ai jamais entendu parler autant d’une femme ! Tu ne taris pas d’éloges et tes peurs coulent comme des rivières… Quelle histoire ! Je n’aurais jamais pu imaginer qu’une femme fût-elle française, puisse te mettre dans un tel état ! dit Chris, débordé par Karl.
– Ce n’est pas elle qui me met dans cet état, c’est son absence, tu n’as rien compris ou quoi ? lance Karl presque en colère.
– Ne te fâche pas ! Tu es tout retourné, on sort ce soir ? On se fait un resto, ça va te changer les idées et moi aussi… dit Chris.

Los Angeles est brillant de lumières qui dévalent de partout, se croisent, lignes ou boules, phares ou projecteurs illuminant certains établissements qu’on ne voit même plus tant on en a l’habitude, mais qui émerveillent encore les touristes nombreux en cette saison.
Toutes les cuisines se côtoient, les restaurants sont des havres d’imagination quant à leur décoration… Les Californiens sortent beaucoup, en couple, en groupe, pour affaires ou autres occasions qui font la roue en

cette période de vacances encore, avant de se retrouver entre eux, fleur aux dents dans ce climat béni des dieux qu'ils ont choisi parce que c'est très tentant.
Les boîtes sont grandes pour certaines d'entre elles, avec des machineries étonnantes qui dégueulent leurs musiques et réunissent gays et straights, en mode LGBT de bon ton arc-en-ciel qui se font valoir les uns les autres, comme si c'était en forçant la dose que l'on assumait mieux ce que l'on est devenu au fil des droits et en déni des devoirs que l'on enfle ou désenfle, c'est selon !

Karl ne se sent plus le même, il touche du doigt et du cœur des angles dérisoires qui prennent pour lui une importance extrême alors qu'il n'en était pas conscient avant son voyage en France, comme si là-bas il avait ouvert les yeux sur un horizon autre dont peu, ici, observent la radiance intérieure axée sur l'essence d'une vie que l'on se forge à sa propre image… Et ici images et apparences comptent beaucoup, en France, avec Camilla du moins, il a appris à voir différemment, retenir autrement, s'intéresser absolument, et vivre goulûment d'essentiel, avec quand on le peut c'est mieux, la paix au cœur et au corps. C'est autre chose. Ici à L.A. c'est différent, bien aussi, mais si différent. C'est comme si la profondeur d'un sentiment ou de l'amour était toujours au ras des pâquerettes, au ras du sol ! En France avec Camilla, tout avait des racines, y compris ce nouvel amour qui pourtant n'en espérait pas tant côté Karl. C'était

comme ça, point barre !
Karl tourne un peu en rond, Chris s'en rend bien compte. C'est pourquoi quand il aperçoit à l'entrée du restaurant, et alors qu'ils sont tous deux déjà installés à une table de quatre, Lydia et Anthony, deux copains qui n'ont pas de place et vont ressortir, Chris se lève et va les chercher. Karl, perdu dans ses pensées n'a rien vu, d'autant qu'il lit aussi la carte pour commander.
Lydia arrive en riant, embrasse Karl qui n'apprécie qu'avec un certain recul, il ne comprend plus cette manie de s'embrasser pour un oui pour un non, à tout bout de champ…
Anthony l'énerve un peu, mais il se raisonne et se dit que rien n'est de sa faute, c'est moi qui ai changé, pas lui, se dit Karl, c'est tout.
Et faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il accepte l'inévitable, accueillir à leur table ces deux copains qui ne forment nullement un couple, et tant mieux.
Lydia est vêtue de voiles multicolores à dominante turquoise, de baskets blanches et rose fluo, tandis qu'Anthony est en jeans et T-shirt blanc, tout ce qu'il y a de plus classique, avec une casquette visière tournée vers l'arrière, dans le cou.
Ce sont les dernières personnes que souhaitait voir Karl ce soir, Chris le perçoit tout de suite. Mais tant pis, ils sont là et bien là. Heureusement Lydia n'est pas bavarde, elle écoute surtout, quant à Anthony, il est bavard pour deux, et commence à poser des questions à Karl sur son voyage en France.

Questions auxquelles Chris met fin d'emblée, prétextant que Karl est toujours sur le décalage horaire et qu'il n'a aucune envie d'en parler. Karl approuve, c'est un "*white lie*" pas bien méchant qui triche un peu sur la date de retour de Karl, et évite bien des problèmes ce soir.

Le côté superficiel des Américains a du bon parfois, et ce soir durant le dîner c'est le cas.

On ne s'attarde sur rien, on parle de tout un peu, surtout de ce qui n'a aucun intérêt. Et le tour est joué. Karl s'ennuie un peu, Chris dirige la conversation sans aucun effort, il fait blond, blanc, stupide un peu, gentil beaucoup pour tous, et la vie prend son élan pour s'effondrer sur la table, dans des plats thaïlandais délicieux qui rivalisent de parfums étonnants et font passer la faim et le temps à tous.

Lydia pose un peu, s'écoute parler quand elle dit quelque chose, est un peu mannequin, jolie c'est certain, un style joyeux et libre qui va bien à la Californie très permissive dans ce domaine. Un brin futile, assez sûre d'elle, on lui a dit qu'elle était belle, et elle le croit alors que c'était juste pour la séduire. Quant à Anthony, il est un peu timide, attentif aux autres, il semble castré par une mère autoritaire qui ne s'en laissait pas conter, mais ce n'est qu'une impression, comment savoir vraiment ?

Chris est le plus profond des amis de Karl. Avec lui on peut discuter, il pige vite, capte bien les êtres dont il est, homme ou femme, peu importe, il est humain, et c'est ce qui compte. Pour Karl, c'est un ami précieux qu'il aimerait bien présenter à Camilla un jour.

La nuit est encore jeune quand ils quittent le restaurant thaïlandais. La musique est un peu plus forte, l'ambiance un peu plus rieuse et bruyante, ils se sont régalés, mais il est temps pour Karl de rentrer, il ne se voit pas comme avant, aller boire un dernier verre qui dure des heures pour ensuite s'effondrer sur son lit tout habillé ! Non, il n'en a même plus envie.
Chris veut aussi rentrer chez lui, il en a marre.
Les deux autres s'en vont prendre un dernier verre comme il se doit quand on est de la nuit et qu'on en profite. Ce qui n'est plus le cas de Karl, et ce que Chris a toujours évité de faire.
La nuit leur sera douce et bénéfique, ils rentrent chacun chez soi, pas très loin l'un de l'autre, et le sommeil les terrasse dès qu'ils s'allongent.
Ah ! La Californie, et le bonheur d'y vivre…

Camilla a fait un énorme ménage avec sa femme de ménage, comme pour nettoyer la maison de tout ce que l'été y a vu passer dormir, manger, ou autre. Il fallait bien ça pour redonner à la maison ses vibrations d'antan que Camilla aime tant, c'est pourquoi elle s'y sent si bien.
Camilla vit dans le présent avec ce qui est, non ce qu'elle souhaiterait ou voudrait. Et cette faculté d'être dans le présent lui vaut une belle conception de la vie, et de l'amour, de l'amitié et de la beauté.
Une fois sa maison brillant à nouveau de tous ses feux, elle s'y prélasse heureuse d'y être et de pouvoir en profiter en toute solitude. Ils sont tous partis, Lucie est à Rome, et avec Georgio de surcroît ! Elle n'arrive pas à le croire bien qu'elle soit sûre qu'ils ne sont pas ensemble. Elle rappellera Lucie, c'est une bonne amie, surprenante et qui en a bavé petite en tant qu'orpheline. Camilla a pour elle de la tendresse. Et au fond elle est contente que Georgio soit un frère pour Lucie qui le mérite bien.
Camilla se promène sur la plage avec Tartar content de retrouver une vie un peu plus tranquille, avec tout ce monde, sa maîtresse était moins disponible, ne pensait même plus à lui ces derniers temps, mais tout

a changé maintenant, les bonnes habitudes sont de retour.
Camilla lui parle à nouveau, et il aime ça, c'est sûr, ils s'étaient perdus de vue, et quand ça arrive parfois, Tartar sait se faire oublier, il se fait encore plus petit qu'il n'est et attend que ça se passe…
Et c'est fini pour cette année !
Il y a bien ce voyage en suspens pour la Californie, mais c'est très flou encore pour Camilla qui n'en a vraiment pas envie. Karl lui manque-t-il à ce point ? Elle est étonnée de devoir répondre non ! Je suis un monstre, ce n'est pas normal ça, pourquoi ? Alors que je suis amoureuse ! Mais suis-je amoureuse ? Non, je l'aime, ce n'est pas pareil, et donc je peux très bien me passer de lui si lui est bien. C'est ma vie, il y a la sienne, et dans ces laps de vies il y a ce que l'on en fait. Il y en a qui trompent leur conjoint, il y en a qui ne peuvent s'en passer malgré tout, ceux qui s'en moquent, ceux qui sont jaloux, et ceux qui veulent tout pour eux, la présence, la fidélité, tout quoi !
Cela fait sourire Camilla qui à ce moment de sa vie, peut très bien aimer quelqu'un à distance si ce quelqu'un est content ainsi et mieux là-bas qu'ici. En fait elle l'aime pour lui, pas pour elle. Et en général, personne ne comprend cela ! Difficile ? Pas tant que cela, ici dans sa maison au bord de cette plage, avec Tartar, Camilla est comblée, un minimum de Wi-Fi, beaucoup d'air frais, de la marche, la tranquillité, des noix, des amandes, de la bière sans alcool, des fruits, des légumes, et le calme, surtout le calme… Avec un homme, il y a toujours tôt ou tard des turbulences

ingérables comme se poser la question de savoir qui va suivre le mouvement de qui. Complexe ! Et là au moins, elle ne se pose pas la question, elle laisse à Karl son propre mouvement de vie, et garde jalousement le sien, c'est ça la vie au fond, rester droit dans ses baskets ! Ce n'est pas si facile, mais quand on peut, c'est top !
Voilà où Camilla en est de ses réflexions quand on sonne à sa porte.
Et quelle n'est pas sa surprise d'entrevoir par le judas, son ex…
La porte ouverte elle s'exclame :
– Mais que fais-tu là ? Tu es revenu quand ?
– Excuse-moi de débarquer ainsi, mais il n'y a plus de chambre à l'hôtel, et je ne connais que toi ici ! Pardon, pardon, dit Alex tandis que Tartar lui fait une vraie fête.
– Mais entre, comment se fait-il que tu sois là ? Je te croyais parti depuis un bon moment ? Que se passe-t-il ? Tu veux boire quelque chose ? demande Camilla en le précédant dans le salon. Monte tes affaires, tu connais la chambre d'amis, le lit est fait, installe-toi, je te prépare un thé, vas-y, Tartar va t'accompagner… dit Camilla en entrant dans la cuisine.
– Viens Tartar, on monte, tu vas m'aider, et le petit chien ne se fait pas prier, il monte en aboyant de bonheur sur les talons d'Alex.

Dépôt de valise qu'il ouvre sans sortir ses affaires encore, mais pour qu'elles respirent… Alex se lave les mains, se rafraîchit le visage, change de T-shirt et

frotte ses mains à l'eau de vétiver de Caron avant de descendre tout frais.
Dans la cuisine où il rejoint Camilla, le thé est prêt, des biscuits trônent au milieu de la table, et Camilla, une fois sa surprise passée, est plutôt contente de cette visite, ce sera une soirée de moins seule. Et quoiqu'elle apprécie sa solitude, elle est heureuse de la voir envahie par son ex.
– Alors ?! Raconte-moi, que fais-tu là ? Car je suppose que tu es venu seul ? interroge Camilla, curieuse.
– Oui, et je suis venu seul pour peindre, j'avais des envies de solitude et d'air marin, pas envie de rentrer chez moi encore, pas envie de rester à Paris, trop étouffant, j'ai épuisé l'inspiration là-bas, j'ai besoin de grands espaces, et ici c'est super pour ça ! lance Alex heureux d'être là.
– Tu peux rester ici, j'ai la place, on ne se gênera pas, tu peux t'installer un atelier même, on verra, et tu te sens libre, je ne suis pas envahissante, moi aussi j'ai besoin d'espace et de liberté, lance à son tour Camilla qui ajoute : qu'est-ce qui te ferait plaisir ce soir ? Je comptais faire une omelette aux pommes de terre pour moi, avec une mega salade d'endives au roquefort et aux noix, ça te va ? demande Camilla.
– C'est Byzance, et comment que ça me va ! dit Alex d'un ton réjoui.
Et Alex se dit qu'il n'y a probablement qu'avec Camilla que les choses peuvent devenir simples si rapidement après une rupture qui ne l'a pas épargnée, Alex se rend compte qu'il y a été fort et net, mais

avec elle, tout redevient rapidement lisse, comme si rien ne s'était passé, alors qu'elle était étonnée et surprise sur le coup.
Camilla est une femme difficile à comprendre, elle n'a en effet pas les mêmes réactions que nombre d'autres femmes, somme toute assez prévisibles.
– La mer ronronne toujours ici, et c'est bien agréable ! J'avais oublié. Le directeur de l'hôtel m'a dit que c'était l'affaire de quelques jours… Cette mer m'a manqué… ajoute Alex.
– Tu fais comme tu veux, mais si tu te sens bien ici, tu peux rester, je ne te le redirai pas, tu es chez toi, fais au mieux pour ta peinture et ton inspiration, elles le méritent, dit Camilla en servant une deuxième tournée de thé.
– Je ne sais pas encore, on verra, je ne sais pas, mais c'est vrai que ta maison est très inspirante… répond Alex, bien qu'il n'ait jamais peint ici, trop occupé avec Camilla et leur début d'histoire avortée.
– Tu es amoureux, tous les journaux en ont parlé, du moins ceux que j'ai lus ! Et où as-tu laissé ta princesse comédienne ? Si c'est toujours d'actualité ? demande Camilla en souriant.
– C'est toujours d'actualité, elle est restée à Paris où elle joue encore un mois, j'avais besoin d'air… répond Alex.
– Tu sais, la vie vient, va, monte et descend sur l'échelle d'une évolution qui se fait rarement à deux, en général, l'un des deux est largué ou suit le mouvement de l'autre, ce qui est très mauvais pour le couple ! dit Camilla très philosophe.

– Oui, tu as raison, et c’est pourquoi avec ma princesse comédienne nous avons décidé de privilégier la liberté de chacun, et le couple ne devrait que mieux s’en porter ! Quelle vie nous menons, la tête marche trop la plupart du temps, et le cœur pas assez, il s’en retrouve toujours prisonnier, ce qui est très mauvais et malsain ! dit Alex convaincu.
– Vous avez raison, mais c’est un équilibre difficile à trouver et surtout à maintenir… Gardez-le bien donc. Tu l’as rencontrée où ta princesse ? demande Camilla tout naturellement.
– À l’hôtel, figure-toi ! Un concours de circonstances qui a bien tourné en notre faveur. Inattendu, magnifique, surprenant et salvateur ! pense tout haut Alex.
– Bien, mais pour l’heure elle n’est pas là, et moi si, tu vas devoir te farcir ma tête tous les matins, tu crois pouvoir tenir le choc ? demande Camilla en riant.
– Oui, ça devrait aller, parce que nous nous ressemblons un peu, si ma mémoire est bonne et même s’il était plus raisonnable de rompre pour ne pas tout gâcher, lance Alex presque joyeux.
– On ne revient pas sur le passé qui est passé, on fonce vers le futur et l’avenir comme des amis de la vie qui se retrouvent avec plaisir pour le meilleur et jamais le pire à éradiquer ou à éviter ensemble… dit Camilla persuadée que le passé est fini, et que sa petite mort est consommée.
– Tu as raison d’être positive. C’est ainsi que l’on peut avancer vers d’autres horizons que les sentiments parfois brouillent à souhait ! J’aime parler avec toi,

j'ai toujours aimé ça, tu as une façon de voir les choses qui pourrait être irritante, si toutefois on ne comprenait pas ce qu'est l'amitié, l'amour, les sentiments, et l'attraction qui est de loin la moins fiable des choses de la vie ! ajoute Alex avec une certaine conviction que Camilla rejoint.
– Bon, je vais promener Tartar, installe-toi, répands-toi dans cette maison, elle est faite pour, soirée tranquille, dîner tranquille et réflexion pour savoir où ton atelier pourra naître… je serai là dans une petite heure. Tu as toute latitude pour t'installer, fais comme chez toi surtout, je te donne toutes les permissions, à tout à l'heure Alex, je suis contente que tu aies pensé à venir ici, dit Camilla avant de sortir pour sa balade avec Tartar qui l'attend sur la terrasse depuis un moment.

Alex, une fois livré à lui-même, range ses affaires en un premier temps, puis sort sur la terrasse pour respirer cet air insulaire à nul autre pareil.
Il est vraiment heureux d'être là, d'autant que l'accueil de Camilla est chaleureux, il ne s'attendait pas à autant d'amicale chaleur, c'est très agréable, c'est tout naturel, c'est vraiment tout bon !

Dehors, Camilla commence sa promenade et pense qu'elle ne s'attendait ni à revoir Alex si tôt, ni que ces retrouvailles amicales soient aussi faciles. Elle est surprise de sa propre réaction si naturelle, de sa satisfaction à ce qu'Alex ait pensé tout naturellement à venir sonner à sa porte, et cette simplicité lui va

droit au cœur. C'est irrésistible de simplicité. Elle pense soudain à Karl qui, lui, dirait : Great ! Mais elle se demande malgré tout ce que dirait Karl s'il savait qu'elle hébergeait son ex. Puis elle chasse cette pensée loin d'elle, tout cela n'a aucun intérêt, c'est comme ça, et c'est bien.

Tartar sent bien que tout est dans l'ordre, il trottine auprès de Camilla sans trop s'éloigner car arrive face à lui un berger allemand qu'il a déjà croisé en le snobant, avec ces gros chiens on ne sait jamais comment ils vont réagir ! Camilla l'entend penser, elle se penche et l'enlève dans ses bras, pour le serrer contre elle, ce qui plaît à Tartar qui lui est reconnaissant de ce geste.
Le berger allemand passe avec son maître qui salue Camilla. Elle lui rend son salut, sent qu'il voudrait bien engager la conversation, elle n'en a pas envie et presse le pas pour l'éviter, ce qu'il est assez fin pour comprendre.

Rien de tel qu'une balade en plein vent pour laver la tête et son mental de toutes les pollutions alentour ou qui viennent de bien plus loin, dans ce domaine aucune distance ne compte ! La plage étant le lieu par excellence aux yeux de Camilla, car la proximité de l'eau qui absorbe les pollutions et revigore est essentielle et bienvenue.
Et c'est vraiment bizarre, pense-t-elle, de constater à quel point les gens en général, les proches en particulier, ne comprennent pas ou mal, pourquoi

Camilla est si bien chez elle ! Et pourquoi voyager ne l'enchante pas plus que ça ! Les hôtels, les villes, les villages, la campagne même, ont tous leurs « égrégores », sorte d'agglomérats d'inconscients individuels qui en forment la partie compacte sur laquelle dansent nos idées et pensées, sans que nous puissions les éviter. Ce qui peut provoquer des explosions voire des implosions incontrôlables, et c'est pourquoi l'on revient dans certains cas plus crevés que lorsque l'on est partis…
Mais allez expliquer cela au commun des mortels dont la conscience est si loin de tout ça, que l'imagination elle-même, et donc la créativité, s'en ressentent jusqu'à l'abolition de toute idée neuve.
Mais Camilla garde ces réflexions pour elle, elle va, vient dans les sens du poil dru qui caractérise sa lucidité, son engagement intérieur envers la Vie qu'elle sait magique quand on est capable d'y garder son propre mouvement sans aucune concession… Ce dont Camilla est convaincue, mais ce dont personne ne peut être convaincu par d'autres, seule l'expérience dans ce domaine est la garante de ce secret de vie applicable au quotidien, secret qui change la vie, la bonifie et la fait avancer sous les coups répétés d'une évolution en expansion qui ne vous lâche pas, c'est sûr ! Le but de la vie sur terre étant d'avancer au pas cadencé du rythme que le Destin a déjà choisi pour chacun. Il suffit ensuite d'être à l'écoute et d'en suivre la cadence sans se prendre pour personne, d'avancer, d'évoluer, et de sentir son cœur battre différemment, mais avec cette vivacité dont le Service l'anime quand

on sait pourquoi on est venu là sur Terre à un moment donné, et ce n'est pas uniquement pour réussir au sens où l'entendent ceux dont la manie est de faire de la croissance et du fric !
Cela fait sourire Camilla qui en a presque oublié Alex, son retour et le plaisir sincère qu'elle a à le revoir.
Tartar trotte à côté d'elle, heureux, museau au vent, poils couchés vers l'arrière, yeux plissés, et pattes en folie car sa maîtresse marche vite maintenant, et il faut la suivre ou la précéder, il est parfaitement au courant du chemin de retour vers la maison.
Alex les attend, scrutant l'horizon, debout sur la terrasse, dès que Tartar le voit, il se lance éperdument dans un dernier sprint et lui saute dans les bras avec une confiance totale. Camilla éclate d'un rire que le bruit de la mer étouffe immédiatement.
Le chien, dans les bras d'Alex, la regarde approcher, fier de lui arrivé le premier… Alex sourit, c'est vrai que cette maison est celle des surprises et du bonheur, du calme et de l'inattendu, il en prend conscience soudain de manière aiguë.

Dès son entrée dans le salon, Camilla constate que la maison est en ordre énergétique, tout y est juste, non pas justifié mais juste, à la bonne place, elle, Alex, le chien, la plage, le vent sont parties d'une harmonie dont l'ordre intérieur se reflète sur les occupants, sans doute parce qu'eux-mêmes sont dans cet ordre-là.
Ce qui est assez rare pour étonner ou donner un sens à la vie, à l'inattendu, à chacun, de façon large et sereine, sentiment bizarre que ni elle ni Alex n'aborderont ce

soir, à quoi bon ? Aucun mot ne peut rendre cette sensation certaine de justesse à tous les niveaux.

Une soirée tranquille, sans télévision, avec en fond musical l'excellente Hélène Grimaud jouant Beethoven, et un dîner presque silencieux parce que toute parole en rompt l'harmonie qui sait s'en passer, c'est d'essentiel qu'elle est faite, ça, Camilla le sait, et Alex aussi.
Tartar lui, épuisé, s'est écroulé dans son lit au salon, il mangera plus tard.

C'est sur la pointe des mots que l'auteur se retire donc, pour laisser au roman une chance de s'immiscer dans la vie du lecteur, afin que sa réflexion ou ses sentiments envers les personnages fassent en chacun le chemin d'un aller où l'imagination de l'auteur s'est pliée aux nécessités du roman, et croyez-le ou pas, la volonté de l'auteur n'a rien à voir dans tout cela, rien du tout, seule l'inspiration règne en maître dans les coulisses de la vie pour alimenter la fiction d'une réalité qui pourrait naître ou influencer le cœur au rythme d'une destinée qui suit pour chacun son cours quand, à l'écoute, il ou elle entend ce que le destin lui dit, et les pistes sur lesquelles il le pousse. Chaque roman étant bien entendu une piste dont personne ne peut augurer, que personne ne peut anticiper, mais que la lecture porte en maître de vie et d'amour quand le mental n'en est pas le juge ni l'arbitre car il détruit tout au broyeur de sa logique et de ses filtres psychologiques ou autres, encore pires, tous malvenus.

Charlène se sent seule dans Paris, même si elle est entourée par cette troupe, un peu sa famille, et tous le comprennent car Alex est parti de manière brutale, d'un commun accord avec Charlène, bien sûr, il avait besoin de solitude pour peindre, ce que Charlène a compris bien entendu.
Mais Paris ou ailleurs, sans Alex, n'est plus l'endroit que l'on a connu avec lui, que l'on a vécu à deux, sur un nuage en ce qui concerne Charlène, qui n'a jamais connu cette liberté totale tout en vivant un couple atypique, au point de se demander si on est un couple ?… Deux appartements, une complicité magique, pas de questions ou si peu, et cette harmonie, cette certitude d'avoir fait le bon choix et rencontré la bonne personne.
Si bien que Charlène, livrée plus à elle-même, se sent déboussolée, alors qu'il n'y a vraiment pas de quoi, se dit-elle, en vain.
Elle sait qu'Alex est parti là où ils se sont rencontrés, elle connaît le lieu et ne peut s'empêcher de gamberger, car même si elle ne connaît pas Camilla, elle sait que quelque part, c'est un peu l'âme de cette toute petite ville dont la mer scande la vie, surtout pour cette femme qu'elle imagine imprévisible et chaleureuse alors que jamais Alex n'en parle. Mais il

n’en faut pas plus pour imaginer et l’imagination peut faire plus de dégâts qu’une réalité vécue, quand on met des visages sur des gens que l’on ne connaît pas vraiment, peu importe, la réalité tue la fiction.

Charlène qui participe à un raccord-scène pour le spectacle de ce soir, n’y est pas vraiment, sa pensée est partie loin dans cet hôtel où Alex et elle se sont rencontrés un soir de rendez-vous avec le destin. Et de là, comme si la pièce s’éloignait pour faire place à la vie dont on ne gère parfois rien ou si peu, la pensée de Charlène s’en donne à cœur sentiment négatif donnant sur un square qu’elle a visité avec Alex, elle se demande s’il y est retourné. Et avec qui ? C’est stupide, en colère contre elle-même, Charlène se rejoue le film de leur rencontre et pense en aparté que les films se suivent sans être des navets forcément, apportant à la vie leur lot de surprises et de suspense, et qu’à partir de là, comment être sûre de la moindre chose positive qui a eu lieu ? C’est déjà le passé, et la vie n’est-elle pas faite d’avenir ? Le futur hypothétique étant ainsi remis, en permanence, en question.
Charlène n’en peut plus de penser si bien qu’elle ne peut dormir qu’épuisée quand elle rentre le plus tard possible dans son petit appartement qui lui paraît si vide depuis qu’Alex y a passé quelques jours avec elle avant de louer autre chose…

Les liens invisibles, qui se croisent et se nouent pour se dénouer ou pas entre les êtres humains, sont d’essence irrationnelle puisqu’ils sont aussi énergétiques

et passeurs de sentiments comme de vibrations.
Ces liens nous relient à tous, y compris quand nous ne les connaissons pas, mais que certains autour les connaissent, alors imaginer ce lot de tricot, formant de ses mailles, l'entourage invisible d'une personne est tout simplement incroyable et improbable, et pourtant, c'est ainsi… que sont vécues la plupart des relations pour ne pas dire toutes, à notre insu, et de manière totalement invisible donc non-localisable, ce sont juste quelques traces et empreintes qui peuvent pourrir une vie quotidienne sans qu'on le sache. Un poids lourd, une chape de plomb parfois, trop difficiles à porter et à supporter, mais dont on n'a pas conscience car ils sont du domaine de l'invisiblement présent.
Et allez tenter d'expliquer ça à qui que ce soit de « normalement » basique ? Impossible !

Charlène est seule et en apnée dans Paris qui lui semble hostile depuis le départ d'Alex. Il y a une manière tout intellectuelle d'appréhender les choses quand tout va bien et que la vie et le partenaire sont cléments.
Et puis il y a la réalité de l'absence qui prend une ampleur telle que la liberté se mue en prison mentale où l'on fustige ce que l'on croyait parce que la colonne vertébrale intérieure n'en était pas l'assise réelle, et que cette dernière disparaît comme par mégarde, n'ayant jamais existé, elle retourne à son néant. Les lois naturelles ne peuvent en effet rien concrétiser ou invalider, d'une absence d'expérience vécue.

Et le plantage n'en est que plus dur.

Entre les spectacles, Charlène erre comme une âme en peine, Alex n'a pas encore appelé, et elle met un point d'honneur à ne pas le déranger dans son travail, elle est à des années-lumière de pouvoir imaginer ce que vit Alex dans la maison de Camilla au bord de la plage, elle qui le croit à l'hôtel.
Alex, lui, vit là-bas une vraie liberté, sans aucune attache à part une amitié forte maintenant avec Camilla chez qui il a été forcé de venir se réfugier, et chez qui il est resté pour quelque temps encore, devant ce paysage inspirant à son réveil et sous ses yeux tous les jours à toute heure du jour ou de la nuit.
Charlène broie du noir qui ne parvient pas jusqu'à Alex qui n'y pense même pas tant tout cela lui est naturel.
Charlène se demande aussi pourquoi nous sommes tous et elle sans doute en particulier, aussi compliqués dans la tête et dans ce que l'on croit être le cœur, mais n'est de fait que le mental qui régit encore sans vouloir lâcher prise. Tiraillée par ce fonctionnement qui lui paraissait si lointain quand elle était seule et donc sans problème, Charlène pense vraiment que l'on s'empoisonne la vie pour rien, sans arriver à stopper le processus qui l'envahit et la blesse alors qu'elle croyait il y a seulement une semaine, que son, leur bonheur, était à toute épreuve. Oui, mais il est à l'épreuve d'elle-même, de chacun, et brouille pour tous des relations conflictuelles qui ne résistent pas au temps, ce que Charlène sait intellectuellement mais ne

peut appliquer à elle-même dans sa vie présente, dans cette véritable épreuve qu'elle traverse malgré elle. Charlène sait qu'il n'en est rien pour Alex qui lui, est capable d'accéder à cette liberté non conditionnelle, dont il jouit en permanence, et c'est probablement ce qui chez lui a séduit Charlène parce qu'elle y aspire.
Trop c'est trop…
Mais c'est la vie, et ses aléas qui nous bouleversent, qu'il nous faut dépasser, et pour ce faire, nous sommes bien seuls. Ce qui serait sans compter avec nos anges, Dieu quel que soit le nom qu'on lui donne, et le Divin en tous, dont la lumière est accessible, le savoir, c'est déjà ça.

Les journalistes sont pressants depuis qu'ils savent qu'une prolongation de la pièce est prévue jusqu'à fin octobre, Adjani et Charlène sont très sollicitées. Ces remous occupent Charlène un temps, mais très vite la morosité reprend le dessus car Alex n'a toujours pas appelé, sans doute trop pris par sa peinture, ce qui est effectivement le cas.
Charlène n'a envie de rien, se sent pour la première fois prisonnière de son métier qui l'empêche de bouger, de rejoindre Alex par exemple, mais elle sait en même temps que cela ne serait pas une bonne idée pour eux. Cette séparation les rapproche sans doute, verdict plus tard…
Le test suprême de la liberté vécue intérieurement, nécessaire, ne réside-t-il pas dans la contrainte imposée par les mille et un aléas qui nous conditionnent dans l'exercice d'une profession ?

C’est possible, c’est même certain.
Et Charlène, intelligente, de se dire que c’est donc une opportunité pour elle d’avancer et de quitter celle qu’elle est pour aller vers celle qui devient en toute conscience, elle-même.
Pas si facile quand même.
Mais c’est pourtant ce qui la décide à laisser Alex tranquille avec sa peinture, jusqu’à ce qu’il éprouve lui-même le besoin irrésistible d’appeler.
Laisser à l’autre son propre espace à ne pas envahir, et ainsi donner sens à une liberté sans laquelle on étouffe très vite dans un couple. Ensuite, ça passe ou ça casse, et c’est aussi intéressant de comprendre pourquoi, afin d’éviter cette faille une prochaine fois.
La liberté totale existe-t-elle ?
Sans doute pas sur Terre ?
Peut-être est-elle la quintessence du Soi dans l’absolu, ce dernier étant infini, nous ne le saurons qu’après avoir quitté cette Terre. Et alors cet ouvrage et cette réflexion prendront-ils tout leur sens, enfin ? Mais la préparation s’y trouve et c’est déjà un pas de l’évolution en elle-même.
Ce dont Charlène est loin pour l’instant, très loin.
Mais comme chacun, elle apprend.
Et cet apprentissage passe par la tête et le mental jusqu’à ce que reliés au cœur, ils s’effacent pour ne laisser parler et vivre que lui.

Et tandis que les personnages vivent leur vie, tandis que chacun d'eux prend possession du roman et s'y positionne à sa façon, et parfois à l'insu de l'auteur qui les suit, étonné, ravi ou déçu en apprenant d'eux, la vie dans et de la réalité se superpose à celle de la fiction, si bien que l'auteur en quête de personnages ne l'est plus du tout, et que ces derniers l'entraînent dans leur ronde, mêlant leurs prénoms que l'auteur doit remettre en ordre, ce n'est pas évident.
Une saga de vies en pointillé est souvent un vaste prétexte à pensées et idées dont la multitude s'organise aussi malgré l'auteur. Car il y a une différence entre un auteur et un écrivain, c'est du moins ce qui est ressenti ici par l'auteur moins volontariste que l'écrivain qui lui, sait organiser et plier les caractères de ses personnages à ses propres volontés.
L'auteur, lui, est plus souple, et laisse aux personnages qui se présentent à lui un réel espace dans lequel ils évoluent à leur manière, étonnant l'auteur qui ne les brusque jamais, ce que peut faire l'écrivain dont l'inspiration est beaucoup moins fluide, mais tout cela étant complètement subjectif, les lecteurs en tireront ou en croiront ce qu'ils pourront en retirer en fonction de leur sensibilité, différente les uns des autres.
La vie dans un roman est d'une complexité étrange,

une sorte de melting-pot sans cadre avec ses airs de folie sage ou de sagesse folle qu'aucun des personnages de roman n'appréhende puisque, en dehors du roman, aucune liberté ne peut leur être acquise, ils ne sont libres et indépendants de l'auteur que dans la limite du cadre du roman en cours où ils peuvent le surprendre tout en l'entraînant là où ils veulent aller, et avec qui, surprenant ainsi l'auteur qui est tenu de s'incliner face à autant de créativité et même de rébellion émanant d'eux.
Et quand vient le soir, les personnages qui épuisent l'auteur se retirent dans leur quant-à-soi, refusant de livrer plus d'eux-mêmes, alors l'auteur les plonge dans son sommeil afin de les inviter à un repos bien mérité dont tous seront régénérés et heureux de livrer, au lendemain, la suite de ce combat inégal entre l'auteur et les personnages, combat qui se joue à l'intérieur du roman et nulle part ailleurs.
C'est un jeu, c'est la vie comme on ne l'imagine pas, mais à laquelle auteur et personnages donnent les reflets irisés d'une alchimie créée entre eux, dont le roman livrera la magie aux lecteurs qui sans juger devront y entrer, et c'est cette aventure commune qui donne à tout roman le sel de la lecture, pour transporter le lecteur dans un monde imaginaire dont la réalité est bel et bien réelle et non plus fictive.
Et le débat entre réel et fictif ou virtuel, imaginaire et directement inspiré de la vie, et pour certains auteurs de faits divers, pourrait avoir lieu si toutefois la réalité de l'auteur n'entrait pas en jeu, celle de vies antérieures oubliées qui dégorgent de leur réalité

passée, des faits invérifiables mais si familiers, que l'on pourrait penser que romancés, ils découlent directement de la mémoire cachée d'une vie oubliée nonobstant bien réelle.
Il y a mille et une façons d'aborder l'imaginaire, et celle qui consiste à en sentir la vibration antérieure à cette vie n'en est pas moins négligeable que tout autre.
Le réel est-il toujours la réalité ?
Il y a tant de choses qui échappent pour le moment aux scientifiques et aux chercheurs, qu'il vaut mieux tabler sur l'expérience et les faits, ces derniers ne sont qu'indices donnés par la réalité d'où qu'elle vienne et quoi qu'elle soit, à l'inspiration versée d'un point alpha dont l'omega est le roman – s'il s'agit de littérature – avec cette délicatesse que prend l'imagination avec, sous son aile, l'inexplicable et la prolixité, le familier et l'inattendu teinté d'improbable.
Sans trop vouloir expliquer l'inexplicable, s'y laisser aller est une bonne manière de laisser ouverte la porte qui relie tout un chacun au réservoir universel de l'Akasha, cette mémoire oubliée dans le meilleur des cas, ou pas encore concrétisée dans un futur qui, appartenant déjà au présent, donne à l'auteur les clés de l'inattendu qui se produira un jour, et on l'appelle prémonitoire…
C'est juste l'accès de la conscience de l'auteur à ce qui le relie au monde entier, aux autres et aux événements qui forgent du monde la destinée, une époque, un cap auxquels nous avons accès quand

cœur ouvert, chacun peut en intégrer les réalités permanentes sur tous les plans.
L'innovation n'est qu'un prix payé à l'évolution pour accéder librement à l'inexplicable, afin ensuite d'en communiquer cette essence purement alchimique dont l'expérience se nourrit pour faire savoir, ouvrir d'autres portes, et entraîner les uns au cœur de la Réalité dont les facettes empruntent aux arts la beauté d'une expression formelle indicatrice, et les autres au cœur d'un imaginaire qui leur parle mais dont ils ne connaissent pas encore la racine profonde, en eux, qui les relie au monde entier, à l'univers, à tout ce que leur conscience épurée pourra un jour atteindre et vivre.
Vivre ne veut pas forcément dire comprendre, mais expérimenter. Et cette expérience-là est inexplicable car irrationnelle pour d'aucuns, elle demeure mystérieuse pour d'autres qui ne peuvent que s'en émerveiller.

Alors, qu'il s'agisse des personnages ou de leur auteur, il est toujours question de liberté dont le mystère enveloppe de sa cape légère, les plombages que nous traînons des formatages et autres conditionnements dont le mental concret est le dépositaire malheureux.
Débats, discussions, entretiens pour débusquer de la réalité, de la vérité au sujet de quelqu'un ou d'un personnage une infime parcelle, ne sont que données libératoires qui ne libèrent jamais de la vérité l'essence que l'on peut, chacun, en vivre pour ensuite

accéder à une autre partie de cette réalité qui se faufile comme une anguille dans les circonvolutions d'un mental prédateur et complexe qui veut tout analyser mais n'en connaît rien. Dur, dur…
Le monde, tel qu'il est, est porté par les hommes, tels qu'ils sont, et c'est peut-être là le pire pour la vérité qui y est cachée ou inaccessible par les voies non spirituelles de l'analyse, les excès outranciers des religions mal appliquées, et les règles obsolètes d'une démocratie qui se veut ordonnée par ceux qui sont incapables d'ordre intérieur.
Et ça ne peut pas marcher bien sûr.
C'est pourquoi l'on peut comprendre, même si on n'y adhère pas, les nombreuses manipulations servant à orienter la disparité humaine, facilement manipulable, vers des sommets plats qui s'écrasent à terme dans les allées mondiales, et non universelles, d'un mondialisme qui ne nous veut que du mal, ne respectant ni les différences, ni les acquis de naissance dont nous sommes les produits riches d'un amour humain, divin et spirituel à la fois, qu'ont vécu des parents qui se sont aimés aux non-hasards de la vie.
Et c'est comme pour tout, on ne force ni l'inspiration, ni la mixité au risque de les voir s'entretuer sur le macadam de l'insolence de ceux qui, se prenant pour Dieu le Père, en décident les modalités politiques sans même savoir les vivre car ils les méprisent avant tout et usent de manipulation – encore – pour en installer les dégâts à venir. Voir immigration, réfugiés et autres immiscés qui en profitent. Voir résultats de nos guerres et désordre latent de nos décisions dont les

politiques usent sans respect aucun pour nous, citoyens, a fortiori concernés.

Et quand plongés dans ces gabegies humaines et politiciennes, certains comme ici l'auteur – ne parlons pas d'écrivains – gardent le cap de l'ordre intérieur, du respect des différences et de leurs richesses, en avançant eux-mêmes sur cette ligne montante spirituelle pour ne pas dire initiatique, de la perfectibilité humaine et de sa vocation pour le service à l'humanité, alors la créativité est non seulement respectée, mais elle innove pour trouver les moyens de parvenir à une harmonie collective que les mondialistes tentent, au nom de leur idéologie, de casser au profit d'intérêts divers et sonnants dont ils ne maîtriseront, à terme, rien.

Mais revenons au roman, panier restreint où des personnages libres vivent et surprennent, rament et avancent malgré tout, le roman est un seuil qui, en intériorisant, extériorise aussi, par des sentiments quasi universels, les touches de cette vérité dont est faite toute réalité vécue en osmose avec une sensibilité, et celle des lecteurs étant multiple, elle diffuse en soi et dans le monde les vibrations captées qui libèrent de leur lumière l'éclat diffus en un premier temps, puis véritablement illuminant dont la conscience de chacun a besoin pour trouver les pistes de vie dont personne d'autre ne peut vivre les retombées quelles qu'elles soient. Et chacun à sa façon.

Vous le dire en plein roman est une parenthèse dont l'auteur se sent débiteur, afin qu'au crédit de chacun soit versée une expérience qui sans remplacer celle de chaque lecteur, pourra l'inspirer, et au fond, l'inspiration est aussi importante que l'action qui n'en détournera pas à son seul profit l'enseignement intérieur, et la portée dont le cœur est à terme le vrai et seul dépositaire.
Il n'y a pas de bons et de mauvais romans, il y a roman tout court, parlant à différentes sensibilités, et ouverture dont le cœur détient le secret, et que le roman épanouit ou pas selon l'état dans lequel les personnages y vivront leur vie à la manière du lecteur qui les recevra en son intimité. Ainsi se fait l'alchimie, ainsi nous marque ou pas le roman, parfois à vie, distillant une inspiration longtemps après que l'on en a oublié jusqu'à l'histoire, et que l'on a envie de le relire, ce qui sera l'opportunité d'y trouver des indices différents, des interpellations autres, que la première lecture avait sautés par manque d'acuité de conscience. Ce qui signifie qu'en fonction de l'évolution d'un même lecteur, sa lecture sera différente selon les moments de sa vie, en fonction de lui, et nul autre ne pourra en faire exactement la même. Ce qui est magique. Tout simplement !
Fin de la parenthèse.

Camilla n'a pas rejoint Karl en Californie, elle n'en a pas eu envie, restant sur cet amour d'été qui l'a transportée le temps des vacances, et c'est bien ainsi. Sa maison sur la plage demeure toujours l'axe fort d'une aimantation pour ceux qui y passant y reviendront forcément, en amis. Tartar reste son compagnon le plus fidèle auquel elle le rend bien.
Camilla écrit maintenant, pas ses mémoires, mais ce qui pourrait de sa vie les inspirer.
Une sorte de scanner intérieur du cœur qui s'y est ouvert à l'infini de cet horizon qu'elle regarde tous les jours avec autant d'émerveillement.

Alex a fini par rentrer chez lui, découvrant les toiles de Léonie qu'il a beaucoup aidée pour ses expositions et autre travail de diffusion, et dont il a demandé à Stella d'assurer la promotion qu'il a payée.
Absent du village pendant deux ans, il a redécouvert le calme, la nature et la méditation, sa peinture a évolué, il est encore plus prolixe si possible, intarissable dans ce dialogue avec ses pinceaux et autres techniques qu'il a inventées par collages et autres innovations qui l'amuseront un temps, faisant de sa peinture une période d'après comme il y a eu cette période d'avant son départ.

Ce n'est que l'ordre de la vie alchimisé par un ordre intérieur clair et ouvert.
Alex est pour l'instant très bien chez lui. Content d'être de retour, il affiche une sérénité au sourire épanoui dont il gratifie les autres quand il les croise.

Charlène a fait la connaissance de Léonie et vient de temps en temps, pour le week-end ou pour quelques jours, elle ne veut pas quitter Paris où tout se passe pour elle qui aime Alex d'un amour dépassionné qui va bien à sa vie trépidante de comédienne inquiète sur l'avenir hypothétique remis en question après chaque boulot…
Elle trouve dans la maison d'Alex le calme propice au prochain contrat qui lui prendra tout son temps.
Le couple a trouvé un modus vivendi qui lui convient. Un apaisement et une épaule sur laquelle compter, qui fait de la solitude et de la liberté qu'elle implique, une harmonie de vie belle et ouverte sur le monde depuis le nid douillet et confortable dont le couple est gourmand.
Ces deux-là se sont bien trouvés.

Léonie habite maintenant dans une petite maison au fond du jardin qu'Alex a fait rénover à son intention et qu'il lui prête afin qu'elle ait son propre atelier. Léonie supervise toujours sa remplaçante, sa cousine Constance dont elle est sûre, qu'elle a placée elle-même pour être sûre de bien l'encadrer.
Elle est toujours là en cas de besoin et a fait savoir à M. Alexandre qu'il pouvait compter sur elle, ce qu'il fait.

La peinture marche très bien pour elle, c'est toujours cette même passion découverte en l'absence de M. Alexandre, et elle y donne le meilleur d'elle-même.
Léonie est heureuse, le jardinier, devenu l'amant d'un été, est toujours présent bien sûr, elle vit avec lui une vie cachée qui lui va bien et lui donne un certain équilibre, la peinture ne lui permettrait pas un homme à la maison, elle y a besoin de tout son espace, l'a, et se contente de ce qu'elle a, d'où son bonheur actuel.

Lucie est restée en Italie d'où elle visite ses amis en France, dont Camilla chaque année.
Elle est présidente de la société dont Tino et elle sont les fondateurs, et qui marche du tonnerre de Dieu. Son staff est plus fourni qu'au début, ils sont dix pour la faire tourner désormais.
Axée entièrement sur les arts comme moyens d'expression quels qu'ils soient, c'est en fait une boîte de communication pleinement artistique, un joyeux mélange d'artistes et d'administratifs, une autre façon de voir la vie et de la faire briller de tous les feux de l'innovation et de la créativité.
Lucie est toujours ou encore seule, Tino a divorcé, il espère une relation avec elle mais sans aucune pression de sa part. Ce sera ou pas, Tino est patient. Ils doivent passer quelques jours, séparément bien sûr, en France pendant leurs prochaines vacances, avec Camilla chez qui logera Lucie. Tino ne sait pas encore que c'est la maison de tous les possibles qui délie les cœurs et annonce de l'avenir l'impossible en le gommant…
Lucie est une travailleuse acharnée, Tino est en

admiration devant son talent et sa façon de tout mener de front hormis une vie privée amoureuse désertique. Mais il ne désespère pas. Pour l'instant tout au travail, ils vivent une parfaite entente à ce sujet dans Rome la Belle que Lucie aime et apprécie, qui correspond bien à sa liberté fluo et à son sens artistique original.
Et puis, Lucie travaille beaucoup à Florence, elle qui adore la Toscane, et quelle chance, un quart du patrimoine artistique de l'Italie se trouve à Florence où Tino l'accompagne régulièrement pour ses shootings.
C'est une autre vie qu'a choisie Lucie, mais c'est un bon choix, elle en est très heureuse. Et Tino, n'en parlons pas !

Georgio est toujours seul, Camilla était-elle la femme de sa vie ? Peut-être, mais on ne le saura jamais, parce qu'elle continue à vivre de son côté une amitié dont il n'a que faire pour l'instant, trop meurtri encore, il n'en trouve pas le courage. Et est-ce un courage ?
Il travaille, voit des amis, peut compter sur Lucie, sa toujours plus que jamais sœur qui l'aime comme un frère qu'il est sans l'être. Il aime cette sensation droite comme l'épée du Graal plantée dans son appartement, qui les relie à jamais. C'est une drôle d'histoire avec Lucie, c'est peut-être karmique ?…
Georgio ne se pose plus de questions, il vit tout simplement, et quand Camilla l'appelle pour prendre de ses nouvelles, il constate à chaque fois que ce coup de fil et sa voix l'aident à décrocher un peu de cet amour envahissant qui commence peut-être à

s’estomper de sa vie actuelle.
Georgio ainsi acquiert une certaine sérénité, et la vie continue tout doux, sans trop de heurts à part la crise qui touche l’Italie, et les flux migratoires qui l’inquiètent comme beaucoup d’Italiens.

Karl est toujours en Californie, il n’est pas revenu en France, a parlé à Camilla qu’il appelait régulièrement, une à deux fois par mois, au début, puis plus du tout depuis trois mois. Il aura tout essayé, même de la sevrer de son absence, mais rien à faire, elle ne quittera pas la France ni cette maison sur la plage avec laquelle elle fait corps et qu’elle aime comme le havre de sa vie.
Et pour Karl, le pire est qu’il la comprend.
Camilla n’est pas femme à suivre le mouvement d’un homme ou de quiconque, même par amour, parce que l’amour c’est de laisser à l’autre son entière liberté, son autonomie et de ne pas l’enchaîner, ne serait-ce que par amour ! Camilla le lui a assez répété. Karl pensait que ce n’étaient que des mots, de là à le vivre ! Mais Camilla ne dit rien qu’elle n’expérimente et ne fasse. Il s’en rend compte maintenant à ses propres dépens.
Karl pense à Camilla, à sa maison sur la plage, à tout ce qu’ils ont vécu de magnifique, et à cette non-rupture qui le laisse insatisfait, mais il y a impossibilité pour lui de laisser son entreprise, c’est un fait. Et Camilla respecte. Comment pourrait-il ne pas la respecter pour sa décision ?
Karl reste donc avec Camilla au cœur, bien plus

qu'elle qui s'est détachée du mouvement de son amant sans peine aucune, juste naturellement parce que la vie est ainsi faite qu'elle peut aussi séparer ceux qui s'aiment, à son rythme, une sorte de destin qui s'exprime hors fatalité, c'est juste ainsi.
Karl n'a plus après son aventure dans une maison sur la plage avec cette femme – française de surcroît – le même goût des femmes, la personnalité de Camilla l'a marqué à jamais, lui donnant une exigence nouvelle qu'il découvre avec étonnement sous le soleil de Californie où les filles sont si belles.
Il les trouve creuses maintenant, ça sonne vide !
Et les quelques aventures qu'il a eues depuis son retour ne démentent pas ce vide laissé dans son cœur et son corps par Camilla.
Mais Karl ne désespère pas de pouvoir retourner dans la maison au bord de la plage et de voir par lui-même ce qui pourrait s'y passer après une telle rupture de la vie sur le temps ou est-ce le contraire, peut-être ?

Camilla a reçu un coup de téléphone d'Agnès, sa meilleure amie, qu'elle n'a pas vue depuis une éternité, lui semble-t-il.
Invitée, Agnès arrive demain, Camilla est ravie.
Elles vont refaire le monde une fois de plus, rire et s'abandonner à la maison sur la plage comme deux amies en mode liberté promenade face à cet horizon qui les branche en son infini sur le monde entier et les Cieux qui tentent de superviser de la vie en société, les excès et les dérapages, sans totalement y parvenir pour cause de « politicièneries » déplacées ne laissant pas leur part de responsabilité aux citoyens qui peuplent pourtant le monde dans sa majorité…
Camilla n'a pas allumé la TV ni regardé les infos depuis au moins deux mois. Elle regarde les nouvelles du soir pour se mettre un peu au courant de cette actualité qui borne faussement l'espace citoyen dans sa totalité monopolisante dépendant du pays où sont données ces nouvelles ! ARTE, à son avis, est le meilleur informateur en ce moment, son préféré en tout cas, qui met en exergue les arts et la culture, ce qui n'est pas négligeable.
Camilla se fait un plateau TV dont elle déguste les propositions gourmandes concoctées par elle, avec délice.
Puis elle regarde une série, *Squadra*… quelque chose,

mettant en scène l'immigration, les règles musulmanes et les Allemands de façon plus pédagogique qu'artistique. Marre au bout d'un quart d'heure de constater une tentative de meurtre d'un frère sur sa sœur tunisienne… et les embrouilles mal vécues d'une incompréhension congénitale de la démocratie envahie, ignorance culturelle oblige, par des règles religieuses outrepassant ses droits pour en faire le droit… Camilla éteint la TV dont elle ne veut plus entendre parler tant elle est devenue un outil de manipulation, ce qui à ses yeux est inadmissible !

Agnès est arrivée, elle s'installe dans la chambre d'amis qu'elle connaît bien, Tartar lui fait une fête incroyable qui les amuse toutes les deux.
– Dis-moi, il y a une éternité qu'on s'est vues ! Alors qu'est-ce que tu deviens ? demande Camilla.
– Pas grand-chose ! Je suis tombée amoureuse, c'était bien, c'est fini ! Tu vois, rien que de très banal et de presque normal ! répond joyeusement Agnès.
– Non, parce que l'amour demeure jusqu'au moment où l'on devient androgyne, on se suffit à soi-même, on aime, mais avec une latitude infinie où le détachement règne en maître absolu. L'Être aimé est là, c'est super, il n'est pas là, c'est super aussi… Il n'y a pas de dépendance à un autre quelconque mouvement, il y a juste deux adultes capables de prendre la bonne décision, ou pas. Si cette décision est OK, que tu vis bien, très bien avec, alors tu as pris la bonne, si tu en souffres, alors tu t'es plantée, dit Camilla d'un air rieur…

– C’est incroyable ce que tu me dis là, et pas humain, la plupart du temps on en chie, pardonne-moi cette expression, donc d’après toi, c’est qu’on a pris la mauvaise décision ? demande Agnès interloquée.
– Oui et non, c’est que la personne est encore incapable de prendre la bonne décision car elle est incapable d’un vrai choix, qu’elle laisse donc à l’autre… et alors oui, elle en chie, comme tu le dis très élégamment… dit Camilla qui éclate de rire.
– Bon, si on allait faire une balade sur la plage, rituel obligatoire dans cette maison que je t’envie… Tu viens ? On fera le dîner ensuite, ou je t’invite au resto pour que nous papotions sans contraintes ménagères ? Ça te dit ? demande Agnès qui a l’air très en forme malgré tout.
– Oui, pourquoi pas ? Mais tu as raison on passe d’abord par le rituel obligatoire de la balade… Tartar ! Viens vite nous sortons, crie-t-elle alentour, mais il est sur la terrasse où il les attend, à se demander pourquoi elles ne sont pas déjà sur la plage !

L’air pour ne pas dire le vent… Camilla tout comme Agnès, adorent ! Elles marchent une heure en silence au son des vagues légères qui viennent caresser leurs pieds pour se retirer très vite leur laissant un sable ferme et lisse où les empreintes de leurs pas suivent une même trajectoire, à leur gauche l’horizon, là où ciel et mer donc terre se rejoignent, à droite rien, jusqu’à ce restaurant du bord de mer que Camilla n’affectionne pas, lui préférant sa maison et sa propre cuisine ou l’un des restaurants en ville, ils sont bien

meilleurs. Agnès sait qu'elles iront en ville si elles décident de sortir, mais rien n'est moins sûr encore, même après un oui, car une balade sur la plage change tout dans la tête, le cœur et le corps de ceux qui en reviennent rechargés, apaisés et heureux, et elles le savent toutes deux.
Tartar s'est glissé entre elles, il les regarde à tour de rôle comme s'il comprenait tout de ce silence qui les unit toutes deux. Poils au vent, oreilles aussi, il a l'air d'une petite fusée animale prête à décoller vers un monde inconnu des humains, mais dont raffolent les chiens, de petite taille plus spécialement, une sorte de royaume où ils sont hyper puissants et dont ils daignent descendre pour venir tenir compagnie aux maîtres qu'ils aiment.
Une heure de cordialité silencieuse, parce que le bruit du vent et celui de la mer portent à crier plus qu'à parler… Elles auront toute la soirée pour se rattraper.
Dès leur retour, Tartar, à son habitude, rejoint son panier où il va dormir pour récupérer, épuisé par cette longue balade pour un petit chien.
Les deux amies passent directement dans la cuisine pour préparer un thé qu'elles boivent face à face, de part et d'autre de la table.
Joues rosées, teint lissé par le vent sans doute, elles rient de bonheur d'être ensemble, à nouveau.
Une fois le thé servi, elles le dégustent avec des boudoirs, biscuits qu'aime beaucoup Agnès parce qu'ils peuvent tout accompagner, du thé au champagne, ce sont des biscuits passe-partout.
Le vent est si fort en cette fin d'après-midi que

Camilla va fermer la baie du salon qui en tremble un peu. Et la maison retrouve son calme apaisant avec, au loin, la mer qui bourdonne ses vagues, mais dont Camilla vient de couper le son.
– Alors on sort ou pas ? demande Agnès décidément très en forme.
– Oui, pourquoi pas ? lance Camilla assez indifférente.
– Cache ta joie Camilla ! rétorque Agnès en riant.
– Non, mais cela m'est égal en fait, tu es là, et c'est l'important. Alors dehors ou ici, cela ne fait aucune différence, tu comprends ? demande Camilla qui assume.
– Sauf qu'ici, on va avoir ces tâches ménagères, la cuisine et le tutti quanti qui va avec des retrouvailles, et on ne va pas être vraiment à l'écoute l'une de l'autre, non ? Moi je vois les choses ainsi, dit Agnès.
– Tu as raison, on peut sortir et se laisser aller l'une à l'autre devant des étrangers qui ne manqueront pas de nous dévisager au mieux, de nous parler au pire ! C'est vrai, on sera moins seules, lance Camilla avec sérieux.
Et Agnès d'éclater de rire ! Elle retrouve bien là la Camilla qu'elle connaît bien. Pince-sans-rire aussi.
– OK, j'ai compris, tu ne veux pas sortir ? C'est ça, pourquoi ne pas le dire plus tôt ? demande-t-elle à Camilla.
– Tu te trompes, nous allons sortir, mais lucides et conscientes de ce à quoi nous nous exposons, et qui n'a d'ailleurs aucune importance ! On sort, tu veux de la cuisine thaï ? Parce que c'est l'endroit le plus

tamisé de la ville, et je sais la table qui nous conviendra, dit-elle en prenant son téléphone pour réserver.

Et Agnès se dit que cette femme, son amie, est la plus imprévisible de toutes ses amies, elle est toujours dans le choix approprié, mais avec une lucidité à toute épreuve qui ne l'empêche jamais de renoncer quand c'est le moment lui aussi opportun ! Là pour le restaurant ce n'est pas grave, ce n'est pas un choix de vie, c'est une décision toute simple qui ne porte pas à conséquence, mais c'est pour tous ses choix la même chose… Et Agnès comprend mais est incapable de vivre ainsi, aussi nettement. Camilla est une lame qui tranche, et sa main ne tremble jamais, elle fait ce qu'elle dit, dit parfois ce qu'elle fait, mais n'entre jamais dans le mouvement de l'autre. Ce qui est paradoxal, et à la fois spontané et lucide, et lui donne toute latitude pour pouvoir changer d'avis à la dernière minute, juste avant de partir. Ce qu'elle ne fait pas ce soir.

La table réservée par Camilla est un peu en retrait, et c'est la seule. Le patron qui la connaît vient donc les accueillir pour les accompagner jusqu'à cette table où il leur offre une coupe de champagne qu'un charmant jeune homme leur apporte. Puis Huang le patron se retire en leur souhaitant une bonne soirée, un bon dîner.
C'est après avoir choisi et commandé que Camilla et Agnès échangent sans contraintes sur leur vie, les

hommes bien sûr, et la vie professionnelle d'Agnès puisque pour Camilla, ce n'est plus d'actualité, elle vit de ses rentes et écrit parfois un article pour un journal qui le lui demande. Elle joue aussi les consultantes sur des affaires bien précises, dans des boîtes de communication qui viennent aussi la chercher, parfois elle accepte, ça la replonge dans le bain, et en prenant la température de ce métier, de ce qu'il est devenu, elle se rend compte qu'elle y est toujours plus « in » qu'avant !
– Et toi Agnès, toujours dans la communication, la pub etc… ? demande Camilla.
– Non, j'ai tout envoyé balader ! Je ne supportais plus ni Paris ni ce métier de pute ! J'ai été attachée parlementaire, très peu de temps, juste un an, et c'est aussi un métier de pute ! Je veux dire la politique. J'en suis sortie, j'étais toujours le cul entre deux chaises par rapport à mes convictions sur la vie, le sens, bref j'en ai eu marre ! lance Agnès avec vivacité.
– Et maintenant ? ose Camilla en souriant tant elle est du même avis que son amie. Certains métiers ne sont supportables que ponctuellement, y rester c'est vendre son âme au diable ! Je sais, je sais, pourquoi crois-tu que je suis si attachée à cette maison, et à cette vie somme toute méditative où je reçois, aime, sans me départir du mouvement qui ici, me rend si heureuse pour assumer certaines missions ponctuelles ? Pour tout ça ! Cette société me débecte… vraiment, et de plus en plus ! répond Camilla avec autant de vivacité.

Elles trinquent à leur vie, leurs amours, leurs échecs et

leur réussite qui somme toute n'est jamais qu'intérieure ! Ce qui les fait sourire car c'est plutôt rassurant, bien que ce ne soit bien entendu pas dans l'air du temps !
Les entrées arrivent, les deux amies prennent le temps, elles ne sont ni pressées ni sous pression, c'est une liberté intérieure qui les anime et les réjouit. C'est agréable de se retrouver sur une même longueur d'onde, et c'est apaisant de pouvoir parler en toute liberté aussi.
Cette cuisine thaï est délicieuse, Huang est aux petits soins, soudain il arrive très vite, se penche à l'oreille de Camilla qui l'écoute en souriant avant de dire tout haut :
– Oui M. Huang, dites-lui de venir, pas de problème, ou non, je vais le voir, conduisez-moi, je reviens tout de suite, dit Camilla à Agnès qui opine de la tête en mangeant.
Heureusement les entrées sont froides, elles ne risquent pas de refroidir ! pensent-elles en silence.

M. Huang conduit Camilla à son bureau, la fait entrer et referme la porte avant de s'éloigner.
– Bonsoir, mais que fais-tu là ? Tu ne m'as pas dit que tu venais ! Que se passe-t-il ? demande Camilla à Alex qui se lève pour venir l'embrasser.
– Je ne savais pas que j'allais venir, je n'ai pas prévenu, je suis à l'hôtel, je reviens de Paris, et je suis un peu déboussolé car nous avons rompu avec Charlène ! Et j'avais besoin d'une oreille amie, je suis venu directement ! lance Alex d'une voix blanche.
– Ce n'est pas la fin du monde, juste la fin d'une

histoire, calme-toi. Je suis en train de dîner avec une amie d'enfance, tu veux venir à notre table ? demande Camilla.
– Non, non, comme tu ne répondais pas au téléphone ni chez toi ni sur ton portable j'ai pensé que tu étais peut-être ici, j'ai bien fait. Je vais rentrer à l'hôtel, et demain on se voit si tu veux bien. J'ai besoin de te parler, d'en parler, je sais tu n'es pas psy, mais tu es mon amie, et ça me suffit, OK ? lance Alex penaud.
– Alors viens petit-déjeuner demain matin, vers huit heures et demie ou avant, mon amie se réveille tard, nous aurons une bonne heure et demie et nous pourrons même aller sur la plage loin des oreilles indiscrètes, tu verras elle est sympa, je te la présenterai, tu l'as peut-être déjà croisée chez moi, mais peu importe, dit Camilla qui embrasse Alex avant de sortir pour rejoindre Agnès.
– Camilla, merci, parce que cette fois-ci, je pensais que tout allait bien avec cette femme, Charlène, mais non, comme avec les autres, elle voulait que j'aille vivre à Paris, très peu pour moi ! dit Alex malheureux.
– Tu as bien fait ! Paris ? Non mais quoi encore ? Ne t'en fais pas, tout va aller au mieux, tu as bien fait de venir, alors à demain, et haut les cœurs ! lance Camilla d'un ton tonique.
– OK, à demain… merci Camilla.

Camilla rejoint Agnès et l'informe que le lendemain matin, il faut que cette dernière dorme bien parce qu'un ami qui vient de se faire larguer a besoin d'une assistance amicale ! Et qu'ensuite sans doute ils

déjeuneront tous les trois sur la terrasse magique de sa maison, une fois de plus havre d'urgence amical où tout ami dans le besoin est accueilli comme tel, quoi qu'il arrive.
Agnès sourit, et comme elle est aussi venue pour faire des grasses matinées, ce qui ne lui arrive jamais ailleurs, tout va pour le mieux !
Le dîner se poursuit, rires, trucs de filles et échanges vifs sur la politique de la France avec Macron, tout y passe au crible de leur amitié, de leur accord ou de leurs désaccords… C'est ça l'amitié, on ne remet rien en question, surtout pas l'amitié, même si les idées divergent ou s'entrechoquent, et c'est vraiment un plus dont personne n'a idée tant qu'il ou elle, ne l'a pas vécu.
Et c'est ce que vivent Camilla et Agnès, d'un commun accord indéfectible.

Du coup, Agnès n'a pas ou peu parlé d'elle, un nouveau boulot dont elle n'a pas pu dire grand-chose après l'absence momentanée de Camilla pour voir son ami…, qui n'a plus posé les bonnes questions ensuite, et elles ont dévié sur d'autres pistes mais sans qu'Agnès revienne sur elle et ses choix pourtant déterminants dans sa vie actuelle dont Camilla sait si peu, finalement. Mais elles ont encore quelques jours pour tout savoir l'une de l'autre. Et à part la matinée de demain, elles ont donc tout le temps d'en apprendre plus, de comprendre et de suivre leur actualité respective avec les tenants et aboutissants nécessaires.

La petite voiture de Camilla les a ramenées à bon port, c'est le cas de le dire, puis une tisane bue dans la cuisine a clos cette soirée paisible dans laquelle Alex a fait irruption, une fois de plus, à l'improviste, c'est une manie, pense Camilla douillettement pelotonnée dans son lit, avant de s'endormir pour de bon.

La nuit est toujours un havre de conscience que l'inconscient s'acharne à faire passer par les pistes d'une symbolique dont les symboles parfois ne sont pas bien compris.
C'est la nuit que se préparent les idées innovantes et claires qui surgissent au matin lorsque la conscience en émerge, lourde d'elle-même, pleine du potentiel positif qu'elle livre au fur et à mesure de l'évolution intérieure dont la nuit et le sommeil sont les alliés naturels, les complices de la vie qui s'y épanouit en montant dans l'intériorité de chacun les marches gigantesques qui mènent à plus, à mieux, en toute perfectibilité humaine, en toute volonté divine d'accompagnement, de joie et de plénitude ; et ce malgré les épreuves qui sont, la nuit, passées au crible d'une compréhension où la soumission à Dieu est un facteur d'équilibre nécessaire à l'être humain.
Et cette nuit-là ne fait pas exception à cette règle, non, c'est la nuit d'un repos où l'esprit suit le fil qui le relie au cœur pour accéder au Cœur de tous, dans la spécificité dont chacun est l'unique dépositaire, un interlocuteur de choix dont on apprend en permanence tout en enseignant jusqu'au dernier souffle.
La maison sur la plage a cette particularité d'être

brassée par les vents, nettoyée par les marées qui s'y croisent au bord de la mer, et dépolluée pour ceux qui viennent s'y ressourcer quelques jours. C'est en elle que l'on participe à l'ivresse d'un bonheur universel que rien ni personne ne vient déranger, et que Camilla garde comme un Graal accessible à tous, mais impossible pour d'aucuns qui pensent encore trop à eux et seulement. Car c'est à l'ouverture qu'est destinée cette maison dont Camilla est la gardienne, et cette ouverture est celle de l'Esprit quand descendant directement de la Lumière des Cieux, il atterrit, bulle d'air, de vent et de soleil, sur la plage de tous les possibles, de tous les espoirs, de toutes les possibilités qu'il distribue dans l'ouverture accessible à tous, à la portée de chacun.

Cette nuit encore, l'alchimie fait son œuvre au noir qu'elle déposera au matin naissant, dans les cœurs de ceux qui auront saisi la chance de venir se ressourcer dans ce havre de vie et de paix où l'Esprit a fait son nid. Et c'est sous les auspices du Divin à l'œuvre que Camilla, grande prêtresse de l'ouverture et de l'équilibre, ouvrira sa maison à qui s'y présentera pourvu qu'il y soit le bienvenu parce qu'il la respectera ainsi que son hôte d'une vie.

Et l'Amour, c'est ça aussi.

Alex était à huit heures sur la terrasse dont la baie évidemment était fermée. Camilla l'a vu en ouvrant sa fenêtre donnant côté mer, après sa douche, et elle est vite descendue lui ouvrir.

Dans la cuisine, elle a préparé le petit déjeuner qu'il

vaut mieux prendre avant leur promenade sur la plage. Alex ne dit rien, il a pourtant l'air plus reposé qu'hier soir.
Café, et tout ce qui va avec, œufs brouillés, pain de seigle grillé, fromages pour qui veut, dattes, amandes émondées, le tout bio, et voilà le tour est joué, il n'y a plus qu'à manger, ce qu'ils font.
– Alors que s'est-il passé ? Comment c'est arrivé tout ça ? demande Camilla sereine et attentive.
– Elle voulait que je vienne à Paris où j'étouffais, j'y suis resté trois mois, et puis envie de rentrer chez moi, ce que j'ai fait. Là des tas de choses ont changé, ma gouvernante est devenue peintre pendant mon absence, elle a pris sa cousine Constance pour la remplacer auprès de moi dans la maison. Charlène, quant à elle, me disait qu'elle déprimait… J'ai donc donné quelques jours de vacances à tout le monde chez moi, Léonie mon ex-gouvernante est restée pour garder la maison et peindre, et j'ai pris le premier train pour Paris pour aller voir Charlène qui déprimait… avec un mec chez elle ! Je les ai trouvés au lit ! Je m'attendais à tout sauf à ça ! Le gars est parti, nous avons parlé, elle m'a dit que c'était fini, qu'elle ne pouvait pas vivre ainsi, que si je n'étais pas avec elle, ce n'était pas possible ! Voilà en gros. Un choc ! Et c'est peu de le dire… car tout avait bien marché jusque-là. Elle venait passer le week-end, quelques jours parfois, et montait retravailler sur Paris, elle avait l'air heureuse, moi j'étais bien, bref ! C'est la merde et c'est un choc ! dit Alex sans respirer…
– Mais c'est une gamine cette comédienne ! réplique

aussitôt Camilla étonnée. Tu l'aimais ? demande Camilla.

– Je ne sais même plus maintenant, après le choc, je suis furieux ! Je pensais avoir une femme avec moi, tu as raison, à la première difficulté c'est une gamine qui n'attend même pas que j'arrive pour s'envoyer en l'air avec le premier venu… Je n'en reviens pas, ce qui est sûr c'est que c'est fini ! Oui, ça c'est sûr… lance Alex dans une colère mesurée.

– Réaction saine ! Et tu te sens mieux ? Parce que c'est bien je trouve que ce soit fini, je trouve ça positif, il n'y a plus aucune illusion, mais une lucidité qui ne permet pas un retour en arrière, c'est juste et bien… dit Camilla.

– Tu as raison comme toujours, et je me rends aussi compte qu'entre nous, j'ai un peu agi comme un gamin avec toi en fonction de Charlène ! dit Alex…

– Comme tous les hommes, c'est plus rare pour les femmes, mais là, Charlène a fait fort et t'a mis en plein face au miroir ! Il n'y a pas de quoi s'en faire, tout ça est plutôt positif, il n'y a aucun mal irréparable ! Est-ce que tu te sens mieux ? Et quand as-tu prévu de rentrer chez toi ? demande Camilla qui ajoute : car là aussi tout a changé, et c'est plutôt bien, non ?

– Oui, c'est vrai mon ancienne gouvernante sur qui je peux compter quoi qu'il arrive, est devenue un grand peintre à mon avis, et c'est formidable pour elle. Tout s'organise différemment, c'est positif mais je vis une sorte de tsunami sur ma vie, qu'en adviendra-t-il ? Je suis incapable de le dire aujourd'hui ! lance Alex soulagé, qui ajoute :

De plus, Constance ne veut pas rester, elles ont donc trouvé quelqu'un d'autre, je ne sais pas ce que cela va donner, mais je fais confiance à Léonie pour ça aussi ! Quelle histoire !
– Tout va bien, Alex. Reste quelques jours ici, et rentre chez toi tranquille, sache qu'il ne faut jamais revenir en arrière, et ce quoi qu'il arrive. Tu as fait les bons choix semble-t-il, tout va aller mieux, ça va aller. Tu as bien fait de venir ici, c'est l'endroit idéal pour voir les choses autrement… dit Camilla, allez, viens, on va se balader, appelle Tartar, je laisse tout tel quel, quand elle se réveillera tout sera prêt, et nous déjeunerons à treize heures sur la terrasse ou ailleurs…

Tartar les attend sur la terrasse et leur emboîte le pas dès qu'ils mettent les pieds dans le sable.
Le vent s'est calmé, une brise légère le remplace, c'est divin ce matin, pense Camilla qui regarde Alex plus détendu qu'hier.
Alex s'accroche au bras de Camilla puis à sa main comme à une bouée de sauvetage, ce qui la fait sourire. Ils s'éloignent de la maison tandis que baie fermée, elle veille sur le sommeil d'Agnès.
La lumière est belle, constate Alex pris d'une envie de peindre que devine Camilla qui trouve cela parfaitement logique.
– Tout est resté tel quel dans le garage si tu veux peindre, tu n'as qu'à y aller, tout est là… dit Camilla à tout hasard.
Alex ne relève pas, mais Camilla le connaît assez pour savoir qu'il ira. Tartar est content. Alex et Agnès

sont les deux visiteurs de la maison qu'il préfère, et ils sont là tous les deux, ce qui est pour lui de bon augure.
Et c'est parti pour une heure et demie au moins de silence où seul le paysage alentour met en relief tout ce qui se passe dans l'intériorité de chacun, y compris de Tartar.
La nature a ceci d'extraordinaire qu'elle prend en son sein ceux qui s'y exposent le temps d'une marche ou d'une complicité avec elle dans les moments les plus délicats de leur vie qu'elle absorbe et transforme pour libérer leur cœur, nettoyer leur mental et apaiser les feux dont la vie des autres les agresse pour une purification sans pareille qu'elle parvient à intégrer. Ce qui pourrait paraître incroyable, mais n'est que logique et naturel. Et ce, jusqu'à ce que chacun soit capable de ce processus par lui-même en lui-même. Et c'est possible, magique, de cette magie qui devient opérative en chacun dès qu'il accède au niveau initiatique qui le lui permet…
Camilla joue avec Tartar ravi, c'est rare parce que la marche est l'objet de toutes les attentions d'habitude, et quand Camilla joue avec lui, c'est la fête, ça veut dire que tout va bien.
Tout en marchant, Alex les regarde en souriant.
Un moment de bonheur partagé où l'on comprend l'autre, et où le respect tient lieu de relation à vie, et rien n'en altérera la réalité.
Finalement ils prennent le chemin du retour qui leur paraît plus rapide que l'aller, c'est étrange, et ils atteignent enfin la maison qui se profile sur leur

gauche, en haut des dunes, comme un nid confortable, inamovible, serein, qui leur fait presser le pas.
Elle est sur la terrasse et les regarde avancer, Tartar fait un sprint dans sa direction, puis lui saute dans les bras, et elle l'attrape au vol en éclatant de rire, tandis que Camilla et Alex atteignent à leur tour la terrasse sur laquelle ils se déchaussent avant d'entrer dans le salon où Agnès les a précédés.
– Je te présente Alex, Agnès, il reste du café ? dit Camilla en se dirigeant vers la cuisine.
– Mais qu'est-ce que vous faites là ? s'exclame Alex en regardant Agnès… et Camilla qui a entendu, rit et lance :

– Elle fait comme toi, elle est venue se ressourcer quelques jours, venez prendre un café, il est encore chaud, merci Agnès, crie Camilla depuis la cuisine.
Ils entrent dans la cuisine, Agnès a l'air consterné, Alex c'est tout comme, et Camilla est étonnée de les voir dans cet état.
– Mais c'est ma nouvelle gouvernante, dit Alex, je ne savais pas que vous vous connaissiez ! dit-il interloqué.
– Mais qu'est-ce que tu racontes, je ne savais pas que vous vous connaissiez ! dit Camilla stupéfaite.
– Oui, on n'a pas eu le temps d'en parler ! C'est mon nouveau patron ! C'est Léonie qui m'a trouvée tu sais ? dit Agnès mal à l'aise…
– Bon, on se pose et on en parle, voilà autre chose ! dit calmement Camilla qui n'en croit pas ses oreilles.
– J'allais t'en parler hier soir mais tu as dû t'absenter

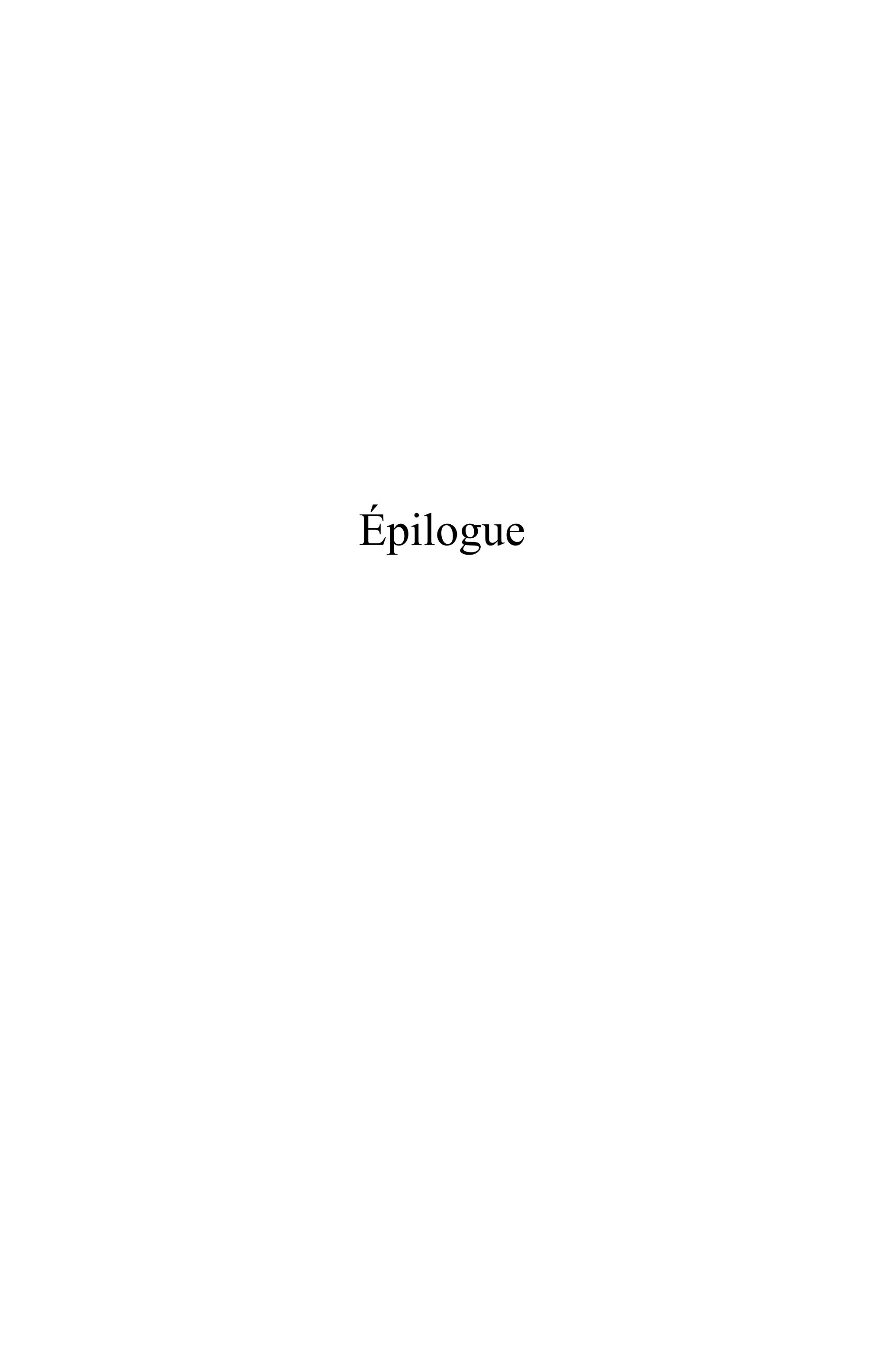
de la table, et après nous sommes parties sur autre chose ! dit Agnès maintenant au bord du fou-rire devant cette surprise de dernière minute !
– C’est inimaginable cette histoire, mais comment es-tu devenue la gouvernante d’Alex ? Et je ne suis au courant de rien, c’est fou cette histoire ! lance Camilla en servant le café dont tous trois ont bien besoin.

S’ensuit une conversation brouillonne où chacun pose ses questions auxquelles personne ne répond, puis des réponses dont personne n’avait posé les questions… Loufoque, irréaliste, surréaliste, quoi qu’on en dise, pour une surprise c’est une surprise. Tartar lui, oreilles dressées, est le seul à se dire que les humains sont quand même bizarres, ils passent leur temps à parler pour ne rien dire, et ne savent pas l’essentiel… Tartar qui ne comprend pas tout, mais en sait assez pour constater qu’il y a quelque chose qui ne tourne pas très rond, et que les humains, finalement, communiquent mal… quand ils communiquent.

C’est durant le déjeuner pour lequel Agnès a prévu une omelette aux pommes de terre et préparé une salade géante aux endives avec des tomates et des oignons, qu’ils vont tous les trois réussir à mieux s’expliquer et à élucider cette situation rocambolesque où Alex, qui a donné quelques jours de vacances à Agnès, se retrouve avec elle chez Camilla qui ignorait tout de ce nouvel emploi d’Agnès, cette dernière ignorant tout de la raison de l’absence de son nouveau patron, de sa vie privée, et du pourquoi de ces

quelques jours de congé qu’elle lui doit.
C’est d’une certaine manière rocambolesque.
Inattendu très certainement, et joyeux aussi, mais au bout d’une heure seulement, quand tout le monde est calmé et apte à savourer cette surprise comme il se doit.

Agnès débarrasse et range tout dans la cuisine que quitte Camilla pour aller faire une sieste. Alex disparaît pour aller peindre dans le garage donnant portes grandes ouvertes sur les dunes et la route qui mène à la ville, pas un chat à l’horizon, mais une lumière splendide.
Tartar dort dans son panier.
Et Agnès s’offre une balade digestive en solitaire qu’elle a bien méritée…
Être en vacances et y retrouver son futur patron, ce n’est pas banal !



Épilogue

Alex et Agnès sont repartis, ensemble, logique, ils allaient au même endroit après tout. Mais Ô combien cocasse, ils ont passé ici quelques jours ensemble ! La présence de Camilla et la maison ont fait le reste pour que tout soit totalement naturel, et que règne l'harmonie entre eux.
Camilla a accompagné Agnès à la gare où elle a retrouvé Alex qui l'attendait sur le quai, et ils sont partis après de grosses embrassades bien amicales.
Alex a invité Camilla dans sa maison, à la campagne, elle ira peut-être, mais avec Tartar.
Deux places côte à côte, et des adieux de la main, depuis le train, encore.

Et Camilla ne sait pas pourquoi, mais après toutes ces turbulences joyeuses ou non, ces rencontres et ces retrouvailles, ces chassés-croisés, les personnages du roman se sont estompés et un couple peut-être est en train de se former. Trop tôt pour le dire, c'est certain, mais Camilla sent ces choses-là.
Ils lui semblent faits l'un pour l'autre ces deux-là.
Ils ne le savent pas encore, mais elle fait confiance à cette rencontre inattendue, à leur parcours personnel, à la décision d'Agnès de tout abandonner pour aller travailler chez Alex alors qu'elle n'avait jamais imaginé

occuper un tel poste… Camilla fait confiance à Alex pour oublier vite fait bien fait Charlène dans les bras d'Agnès qui n'est pas là par hasard, et aime cette nouvelle vie et la campagne.
Et puis, ils sont venus se rencontrer sous le toit de la maison sur la plage, chez elle, lieu particulier et porteur, grand révélateur aussi, une sorte de catalyseur des vies qui y passent, y terminent ou commencent une histoire d'amour pour terminer ou débuter ce qui sera pour deux êtres une tranche de vie ou plus si affinités.
Et il y a affinités, Camilla le sent, le sait.
Elle regarde partir le train avec au cœur, le profil du couple qui fait que cette fois risque pour Alex et Agnès, d'être la bonne. Et c'est ce qu'elle leur souhaite.

La soirée s'annonce tranquille, coupée par un coup de fil d'Agnès et d'Alex pour lui dire qu'ils sont bien arrivés, et qu'ils la remercient. C'est une première de leurs actions communes… Et c'est bien.
Seule dans son havre de paix et de solitude, une larme coule sur la joue de Camilla pour y tracer le sillon brillant d'un moment à garder au cœur, elle qui se demande ce soir si elle aurait loupé une marche dans sa vie.
Non, elle sait bien que non, c'est juste la nostalgie de voir partir des amis si proches, pour le meilleur et pour le pire, parce qu'un couple, c'est toujours une histoire délicate qui se régénère ou pas quand les épreuves surgissent alors qu'on ne s'y attend pas.

Camilla, ce soir plus sereine que jamais, se dit qu'être un personnage de roman n'est pas incompatible avec des sentiments humains, et permet de donner au Divin la place qu'Il devrait occuper dans toute vie, sans que des sceptiques négatifs et virulents la remettent en question.
Camilla en tant que personnage de ce roman qui se termine, va maintenant rentrer à jamais dans la bulle intérieure d'une histoire qui n'en est pas une, pour alimenter de l'intériorité des lecteurs, l'évolution qui a besoin de réflexion pour se faire au mieux.
Et à jamais dans son rôle, elle compte sur les lecteurs pour nourrir de ce personnage qu'elle aime comme elle-même, les traits communs à tous, qui ne seront vécus qu'à partir de son expérience et de la liberté qu'a bien voulu lui donner l'auteur qu'elle remercie.
Et ce jusqu'à ce que l'auteur accueille un autre personnage qui sera à la fois semblable et différent à celui qu'elle est dans ce roman.
C'est avec un plaisir immense qu'elle ferme ce livre comme la porte de la maison sur la plage qu'elle ouvrira à chaque fois qu'un lecteur ouvrira ce roman, pour lui souhaiter la bienvenue dans ces pages qui au mieux l'inspireront ou qu'au pire il rejettera, mais ce serait compter sans la magie qui, présidant à toute écriture, donne à chaque roman une spécificité que les lecteurs sauront y trouver.
Que la joie d'écrire apparaisse entre ces lignes comme le dénominateur commun qui nous reliant à la littérature fait de chacun de nous tous, à la fois un

auteur en puissance et un lecteur en partance pour le plus beau des périples dont l'intériorité et le cœur sont les gardiens.

Que Dieu nous garde et que la trace énergétique propre à cet ouvrage continue de nous inspirer longtemps.

Table des Matières

Du même auteur

1. Romans

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L’œil de cristal
Chronique d’une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L’Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D’ici et D’ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L’émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d’Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n’en Meurt pas…
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d’un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur

Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir
Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Générations
Nadia
Thaïe

2. Contes

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

3. Pièces de théâtre

Mano
L'Amour en Question

4. Témoignages

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)

« De la médecine entre autres… »
Mon Actuscan 2 (gratuit)
« Du temps des gilets jaunes etc… »
Mon Actuscan 3 (gratuit)
« Pour de plus justes relations humaines »
Mon Actuscan 4
« Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
Mon Actuscan 5
« Nos Frères de l'espace, Les mondes et nous… »
Mon Actuscan 6
« L'Amour inconditionnel »
Mon Actuscan 7
« Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
Mon Actuscan 8
« Feu mon Ami »
Mon Actuscan 9
« Les Hauts de Hurletemps »

5. Essais sociopolitiques

D'une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
De Shamballa à Rabat
2001 : Les citoyens la politique
Manuel citoyen
Il sera une fois la citoyenneté
Citoyenneté : l'Avenir du Futur
Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
Toi l'Enfant (droits de l'enfant) (gratuit)
Supramental Mon Ami (spirituel)
Haut et Clair Sur le fil politique

6. Essais philosophiques

Essai sur la Beauté
Essai sur la Pensée libre
Liberté Bonheur
Pourquoi ? Comment ?
Roman Vie Fiction
Des éclats de diamants dans la boue (social)

7. Enseignement Christique et Énergétique humaine

Le sang du calice de Morya (gratuit)
À Nos disciples
Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa
Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie
Du Silence de Dieu au Principe christique
Le cœur ouvert
… de Shamballa… aux Caraïbes
Livre d'or
Maîtrise initiatique dans l'incarnation
Les Saisons de la Transformation
Expérience et Maîtrise
Sur les pas de Christ et au-delà
La Source et le moyen
La Mère le monde et vous tous
Du rêve ou de son Absence
De l'Esprit au sexe
Unité de synthèse et Magie Divine
L'Envol
Ange ô mon Ange
La 7ème étape
Énergétiquement Vôtre
Réponse aux « channelings »
Transition et Vie
« … de la Cellule … »
Le Nomade de l'Amour
Cœur au mon Cœur
Le Yoga du feu
Devas
D'un Point de Vie ésotérique
Cendres de glace - Poussière d'étoiles
Le couple gnostique
Prophètes et Médiateurs
Connexions - Devas Violets
Cœur Kaléidoscope

Originally written in English

Paddy's World (gratuit)
My word again
The Sacred Journey through Empowerment

Translation into English

On the tracks of the Nazarene
The blood of Morya's Chalice (gratuit)

Traducido al español

Una pareja al margen

Couverture LC
ISBN 979-10-95921-24-0

LCenteur
leïla chellabi
contactlc2020@gmail.com